
3 1761 06634628 9



LORD ALGERNON.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LORD
ALGERNON

PAR

le marquis de Foudras.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1849

XXVI

Je me suis un peu étendu sur les premiers détails de ma singulière aventure, afin de donner une idée à peu près exacte des personnages en présence desquels elle m'avait mis. Peut-être me dira-t-on qu'elle est invraisemblable, qui sait même? impossible : c'est un point que je n'aurai garde de contester, l'étonnement que j'ai éprouvé moi-même suffisant de reste à m'expliquer tous les doutes que mon récit, très-véridique cependant, pourra faire naître : je suis d'ailleurs fort indulgent pour les incrédules.

Et si on en arrivait à l'objection, fort sensée, je le reconnais volontiers, que mon bandit ressemble presque à un honnête homme, je répondrais sans hésiter que beaucoup d'hommes qui passent pour honnêtes ressemblent d'une manière frappante à des gens qui ne le sont pas.

Les dehors d'une personne ne sont que les déguisements de ses passions, et juger d'après cette incertaine donnée, c'est s'exposer à de perpétuelles méprises.

Si je voulais développer ma pensée par des citations et des exemples, les uns et les autres ne me manqueraient à coup sûr point; mais ce serait dépasser mon but, et Montaigne a dit dans ses immortels *Essais,* que *l'archer qui dépasse le but fault autant que celui qui ne l'atteint pas.*

Barberino, avant de me laisser seul dans la chambre où il m'avait conduit en quittant la grande salle où nous venions de souper, me répéta encore que je devais me considérer comme parfaitement libre, et ne redouter aucune espèce de surveillance pendant tout le temps de mon séjour sous son toit.

Il me fit ensuite remarquer qu'il n'y avait pas de verrous extérieurs à la porte de ma chambre, et que mes fenêtres, qui n'étaient qu'à quelques pieds du sol, donnaient sur la montagne.

Je le regardai fixement, pour tâcher de lire sur sa physionomie si ce n'était pas un piége qu'il me tendait, et à tout hasard je lui répondis, ce qui était du reste la vérité, que je n'aurais aucun désir de m'échapper de chez lui, alors même que je ne me serais pas engagé d'honneur à ne faire aucune tentative pour recouvrer ma liberté.

Il attacha sur moi un regard doux et fin, un peu railleur, mais il n'y ajouta aucune réflexion qui pût me faire supposer qu'il doutait de l'assurance que je lui donnais : on eût dit que, s'il n'était pas sûr de mon bon sens, il l'était de ma bonne foi.

Il me souhaita une bonne nuit en termes tout à fait hospitaliers, puis nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

Le souvenir de cette singulière soirée m'empêcha pendant quelques heures de m'endormir. Je pensais à ce qui m'était arrivé, je

me rappelais toutes les paroles de mon hôte, et je voyais passer et repasser dans les rêves de mon imagination surexcitée la noble et poétique figure de la sœur de mon honnête bandit.

Le sommeil vint me surprendre au milieu de cette intéressante occupation.

Éveillé avec le jour, le lendemain, ma première occupation fut de courir à ma fenêtre, pour reconnaître le pays où m'avaient conduit les hasards de ma destinée. Je me le figurais âpre, sauvage, désolé, tel, enfin, que Salvator Rosa aurait pu le peindre, et mes regards rencontrèrent un site qui eût merveilleusement encadré une idylle de Gessner ou de Florian.

En face de moi se dressait un amphithéâtre de collines boisées, dont les derniers gradins se fondaient harmonieusement dans un horizon vaporeux. La végétation printanière qui les couvrait était d'un éclat magique qui m'arracha un cri d'admiration. Les premiers rayons d'une splendide aurore, glissant à travers les cimes des pins-parasols, et se jouant dans les branches des chênes verts et des hêtres,

arrivaient jusqu'au gazon qui croissait à leur pied, et faisaient étinceler comme autant de pierres précieuses les gouttes de rosée de la nuit. Quelques chèvres blanches, noires et tigrées, erraient çà et là en liberté, tantôt broutant l'herbe humide entre leurs sabots luisants comme l'ébène polie, tantôt se dressant sur leurs pieds de derrière, pour atteindre du bout de leurs lèvres dédaigneuses les liserons roses enroulés au tronc des arbres, ou les campanules et les digitales sortant des fentes des rochers. A ma gauche, le terrain s'abaissait en pente insensible jusqu'à une petite prairie, sur laquelle flottait encore, comme une légère gaze d'argent, le brouillard transparent du matin. A ma droite, le sol au contraire s'élevait, et l'œil charmé rencontrait un champ ensemencé, dont les épis ondoyaient au souffle de la brise comme un lac doucement agité. De ce côté la vue était bornée à une faible distance par un autre champ nu, que parcourait lentement une longue et étroite charrue, attelée de quatre grands bœufs gris cendré, aux cornes gigantesques et au large poitrail. Quand la charrue, qui s'éloignait au moment

où je l'aperçus, se rapprocha de moi, je reconnus dans l'homme qui la dirigeait, et dans celui qui aiguillonnait l'attelage en chantant, Barberino mon hôte et un de ses gens, celui-là même qui avait porté ma valise, la veille au soir, depuis la grande route jusqu'à la petite maison blanche où je venais de passer la nuit.

Barberino, m'ayant aussi aperçu, me salua par un geste amical, auquel je répondis de la façon la plus affectueuse que je pus imaginer.

Le calme riant de ce tableau avait quelque chose de vraiment enchanteur, et mon étonnement de la soirée précédente se réveilla avec une nouvelle force; alors je ne pouvais en croire mes oreilles, maintenant il m'était aussi difficile d'en croire mes yeux : il me semblait rêver.

L'homme qui jouait le principal rôle dans la pastorale que je contemplais avec une inexprimable admiration, le maître de ces grands bœufs au pas lent et mesuré, et de ces chèvres capricieuses et folâtres, l'heureux possesseur de ce petit domaine enchâssé, pour ainsi dire, dans la plus ravissante contrée que j'eusse jamais vue, cet homme était un voleur de

grands chemins, un assassin peut-être, et à coup sûr un pauvre diable en guerre avec la société, que le bagne verrait infailliblement arriver tôt ou tard, si la potence ne l'arrêtait pas en chemin.

Cette première réflexion, bien naturelle, on en conviendra, en fit naître une multitude d'autres analogues dans mon esprit, toujours à la recherche de la vérité, comme on a pu le remarquer, pour peu qu'on se soit donné la peine d'étudier mon caractère indépendant, le profond mépris que je professe pour ce qu'on appelle les opinions reçues, c'est-à-dire les préjugés, et la tendance naturelle de mes idées.

Quel que soit le jugement que je porte, je tâche toujours qu'il soit équitable, sans me laisser arrêter par la considération de ce qu'on pourra penser de moi.

Ainsi, par exemple, je serais désolé que l'on pût me regarder comme un apologiste du brigandage, sous quelque forme qu'il s'accomplisse, parce qu'il est toujours une violation flagrante des lois divines et humaines chez les peuples civilisés; mais en

voyant Barberino occupé de travaux honorables et paisibles, en me rappelant sa conduite courtoise du jour précédent, la noble confiance qu'il m'a montrée en me laissant libre chez lui sur ma parole, et le langage énergique qu'il a tenu à l'homme qui est venu lui proposer une nouvelle expédition, je me suis demandé, dans les profondeurs de ma conscience, si la justice humaine, dont le devoir est de chercher à l'atteindre un jour ou l'autre, n'épargne pas, je dirai plus encore, ne protége pas bien des professions plus pernicieuses, par l'exemple qu'elles donnent et la sécurité dont elles jouissent, que celle toujours périlleuse de chef de bandits.

Ce n'est pas le vol dont les conséquences peuvent conduire le coupable aux galères ou à l'échafaud qui est contagieux ; c'est celui auquel la loi assure l'impunité et que la société couvre de sa tolérance, parce que sa profonde corruption s'arrange de tout, pourvu qu'il n'y ait pas de scandale.

Ce n'est pas le brigand dont le bras est armé, dont la parole est violente, qui est dangereux ; c'est le fourbe à la voix mielleuse, à

la main toujours prête à serrer la vôtre, au visage honnête et attirant.

Cette fois je citerai quelques exemples à l'appui de mon opinion : le sujet, je crois, en vaut bien la peine.

Ainsi, l'usurier qui possède le talent d'égorger lentement ses victimes sans les faire crier n'est-il pas mille fois plus coupable que le voleur de grands chemins? Et ne doit-on pas supposer que, si le ciel l'eût fait brave, il attendrait les passants au coin d'un bois, le pistolet à la main, au lieu de les attendre derrière un comptoir, la plume à l'oreille?

N'est-il pas permis d'en dire autant de l'industriel qui s'enrichit en vendant très-cher ce qu'il a fabriqué à très-bon marché, exploitant ainsi du même coup la vanité des riches et la misère des pauvres?

Et le banquier, qui prend l'argent des uns pour le vendre aux autres, sans compter qu'il jouit du privilége de donner vingt-cinq pour cent à ses créanciers quand il lui plaît de quitter les affaires pour jouir en paix de ses longs et honorables travaux, est-il beaucoup plus honnête que les précédents, que j'ai con-

sciencieusement dû mettre en première ligne?

Je ne saurais oublier l'homme de loi, qui vit grassement des procès dont il a déposé adroitement le germe dans les actes qu'il a rédigés et dans les mémoires consultatifs qu'il a faits.

Et le juge qui, huit fois sur dix, écoute ses passions avant de rendre ses arrêts, bien qu'il ait juré de ne jamais consulter que sa conscience!

Et l'opulence fourbe et flatteuse qui se fait donner une succession, au préjudice de la pauvreté droite et digne!

Et tant d'autres, car j'en passe, et des meilleurs, dont la vie n'est qu'une longue suite de rapines sourdes et de perfidies fructueuses habilement combinées, ont-ils le droit de mépriser ceux qui, comme Barberino, lèvent une prime illégale sur l'opulence?

Pendant un de mes nombreux voyages, je ne dirai pas où, on m'a montré un vieillard qui avait soixante millions de fortune, et l'on m'a dit :

— Vous voyez bien cet homme? eh bien! il y a quarante ans que c'était un petit

avocat gagnant six mille francs par an.

— Comment a-t-il fait ? ai-je demandé.

— Il a acheté un procès.

— Que ne le plaidait-il ?

— Ses clients n'avaient pas de quoi lui avancer ses honoraires. Alors vous comprenez...

Comme je n'admets pas qu'un homme, si habile et si heureux qu'il soit, puisse gagner honnêtement soixante millions avec rien, je ne pense pas que Barberino soit plus coupable devant Dieu que le personnage dont je viens de parler.

On criera au sophisme, je le sais ; mais n'est-ce pas ce qui arrive toutes les fois qu'une voix indépendante et courageuse se permet de faire entendre une vérité trop vraie ?

La société ne sera assise solidement sur ses bases que lorsque les lois qui la régissent pourront atteindre aussi facilement les habiles qui les éludent que les téméraires qui les bravent ouvertement.

Pas de grâce pour ces derniers, je le veux bien ; mais pas de tolérance, pas de faiblesse pour les autres.

Tels étaient à peu près mes souvenirs et mes pensées, pendant que je contemplais d'un œil mélancolique Barberino, qui, courbé sur le sillon que creusait sa charrue, me rappelait par sa présence les événements de la veille.

Le bruit d'un pas léger qui se fit entendre dans une espèce de petit jardin situé sous mes fenêtres m'arracha subitement à ma rêverie. Je baissai mon regard errant au loin, et j'aperçus Stella qui semblait se disposer à rentrer dans la maison.

Elle venait du côté où l'on entendait bruire le doux murmure d'une chute d'eau.

Un vase d'argile, de forme élancée et gracieuse, était posé sur sa tête et maintenu en équilibre par ses deux bras relevés.

Elle était ravissante ainsi ! si ravissante que je ne pus retenir un cri de surprise et d'admiration : le type romain antique m'apparaissait dans toute sa magnificence.

La beauté irréprochable de sa taille, rendue plus saillante par le poids qui la contraignait à se cambrer, la noblesse naturelle de ses mouvements et de ses poses, mise en re-

lief par la lenteur obligée de sa démarche, son teint chaud qu'animait l'air vivifiant du matin, me frappèrent comme si je les admirais pour la première fois.

Stella m'aperçut à son tour ; elle s'arrêta un pied en l'air, comme ces belles et poétiques danseuses qui semblent voltiger sur le flanc des vases étrusques, et, abaissant une de ses mains gracieuses, elle la dirigea vers moi comme si elle voulait me jeter une pensée dans un geste.

Puis elle reprit sa première attitude, et elle rentra dans la maison après avoir épanché en nappe brillante le contenu de son urne sur un buisson de roses blanches qui croissait sur le seuil.

Ai-je besoin de dire qu'elle m'avait laissé tout à la fois émerveillé de la grâce splendide de toute sa personne, et attristé en songeant à ce que devait être sa destinée dès à présent, et à ce qu'elle deviendrait peut-être un jour?

Je ne la revis plus qu'au repas du midi ; mais plusieurs fois dans le courant de la matinée je l'entendis aller et venir par la maison en chantant.

Ses accents étaient joyeux comme ceux d'une fauvette qui remercie le printemps de son premier sourire.

Plus tard, je crus encore reconnaître sa voix ; il me sembla qu'elle et son frère discutaient avec une certaine vivacité, et que mon nom était prononcé alternativement par l'un et par l'autre.

Je n'attachai pas une grande importance à cet incident, et je ne songeai pas même à l'éclaircir.

Peu après, Barberino me fit demander si je voulais manger dans ma chambre ; je répondis que je préférais m'asseoir, comme la veille, à la table commune.

La vieille Léone, qui avait été chargée de ce message, me parla de ses maîtres avec une vénération passionnée qui avait quelque chose de persuasif et de touchant : il me parut, à son récit, qu'ils faisaient beaucoup de bien dans le pays.

Mais tout ce qu'elle me dit fut effacé ou surpassé par ce que j'ai vu plus tard, après ce repas dont je viens de dire quelques mots.

Nous étions à table depuis une heure en-

viron, et Barberino, remplissant une dernière fois sa coupe, me proposait de la vider à la santé de sa chère Stella, quand un bruit de pas nombreux et précipités, retentissant dans la petite cour de la ferme que j'avais traversée la veille au soir, arriva à mon oreille et fit naître subitement une horrible pensée dans mon esprit.

C'était une crainte absurde, je n'en disconviendrai pas, mais enfin je la ressentis et elle me glaça le cœur comme une accusation de trahison.

Je crus que mon valet de chambre Yorik, au lieu de s'en aller tout droit et en toute hâte à Rome, ainsi que je lui en avais donné l'ordre de la manière la plus formelle, s'était arrêté à Acquapendente; que là il avait raconté mon aventure aux magistrats de la ville, et que ceux-ci, en quelque sorte forcés d'agir, s'étaient décidés à envoyer leurs sbires pour me délivrer et arrêter le pauvre Barberino, pris ainsi en flagrant délit de brigandage.

Je ne redoutais pas la vengeance de cet homme, mais mon orgueil souffrait horriblement de la pensée qu'il pourrait croire que

j'avais répondu à sa noble confiance par la plus indigne félonie.

Un rapide regard que je jetai sur mon hôte me rassura : sa physionomie calme et fière n'avait rien perdu de sa mâle sérénité, et pendant que les pas se rapprochaient de nous, il achevait de vider tranquillement la coupe qu'il avait remplie en l'honneur de sa charmante sœur, la bénédiction et la joie de sa maison, comme il disait.

Enfin la porte s'ouvrit, et une vingtaine d'individus, vieillards, femmes, enfants, entrèrent avec une précipitation qui n'avait rien d'hostile. A voir l'attitude de Barberino, on pouvait supposer qu'il les attendait.

Ils se rangèrent en demi-cercle autour de la table à laquelle j'étais encore assis, et, à quelques mots qu'ils prononcèrent, tout me fut expliqué : ces gens étaient les pauvres et les infirmes du pays, c'est-à-dire les meilleurs amis, les hôtes habituels de Barberino.

Stella et lui quittèrent leurs places et allèrent se mêler à cette foule, qui les accueillit avec de grands témoignages de gratitude, de respect et d'affection, exprimés avec cette

vivacité d'accent et cette profusion pittoresque de gestes qui caractérisent les Italiens de toutes les classes.

Je ne sais comment cela se fit, mais ma pensée se reporta de nouveau sur l'homme aux soixante millions dont j'ai parlé tout à l'heure, et je me demandai s'il donnait quelquefois de semblables audiences dans ses terres.

Je ne me souviens pas de l'avoir entendu dire quand on m'a conté son histoire; je crois même qu'on m'a assuré tout le contraire.

Pendant cette petite scène vraiment patriarcale, que je contemplais avec un vif sentiment de curiosité et une émotion profonde, la vieille Léone et les deux bandits valets de ferme avaient apporté une immense jatte de riz bouilli dans lequel nageaient des quartiers de chevreau, une grande corbeille remplie de morceaux de pain, et plusieurs cruches de vin.

Les nouveaux venus nous remplacèrent alors à la table que nous venions de quitter, et en ce moment je compris pourquoi elle était si longue et si large.

Je me rappelai aussi que le soir précédent, ayant dit à Barberino qu'il devait être riche, il m'avait répondu :

— *Je devrais effectivement l'être, Excellence; mais il y a tant de pauvres dans le pays!*

Je recevais l'explication de cette parole, que j'avais interprétée d'une façon toute différente. à ce qu'il me semble du moins.

Stella servit elle-même tous ces pauvres gens. qui paraissaient l'adorer comme si elle eût été leur ange gardien. Quant à Barberino, dès qu'il les eut vus en place et qu'il se fut assuré par ses propres yeux qu'il ne leur manquait rien, il était sorti pour retourner à ses travaux, après avoir invité sa sœur, en termes affectueux mais positifs, à venir le rejoindre le plus tôt possible : il avait labouré le matin, maintenant il allait faucher.

Nous ne nous revîmes plus qu'après le coucher du soleil, et je le trouvai toujours le même, c'est-à-dire, digne, attentif, poli avec une légère nuance de respect. Je lui parlai, bien entendu, de la scène dont j'avais été témoin dans l'après-midi, et je crus m'aper-

cevoir qu'il me savait bon gré de n'en point paraître étonné.

Stella vint la dernière au souper et se retira de bonne heure. Elle semblait triste et souffrante, ses yeux brillaient d'un feu sombre qui ne leur était pas habituel, et le moindre bruit la faisait tressaillir.

Son frère la questionna plusieurs fois avec beaucoup de sollicitude et de délicatesse. La première question qu'il lui adressa la fit rougir ; les autres eurent l'air de lui causer une légère impatience qui se trahissait malgré elle, car il était facile de voir qu'elle cherchait à la dissimuler.

Je passai la plus grande partie de la journée suivante à la chasse. Je n'avais pas vu Stella avant mon départ, et le soir, quand je revins à l'heure du souper, Barberino me dit qu'elle s'était déjà retirée.

Je lui demandai si elle était encore souffrante comme la veille.

— Qui apprend jamais la vérité de la bouche d'une femme, Excellence? Le diable lui-même y a renoncé, et pour savoir ce qu'elle pense, il n'a pas trouvé d'autre moyen que

de lui donner des pensées toutes faites.

Ce fut avec une singulière brusquerie qu'il prononça ces paroles peu obligeantes pour sa sœur, que la veille encore il appelait la bénédiction et la joie de sa maison.

J'eus envie de le questionner avec mesure, mais je ne le trouvai pas accessible.

Il était sombre, soucieux, contraint, presque irritable, et je crus remarquer à plusieurs reprises que, malgré sa politesse naturelle et son désir de rester le même pour moi, il ne répondait à mes paroles qu'avec distraction : on eût dit que c'était lui qui avait quelque chose à me demander et qu'il ne savait comment s'y prendre.

Au moment de nous séparer, il me dit avec une brusquerie qui ne lui était pas habituelle, et comme un homme qui se décide tout à coup après de longues hésitations :

— Excellence, est-ce que vous ne vous ennuyez pas mortellement dans ma maison? Cette idée me tourmente depuis quelques instants... La vie que nous menons ici n'est pas gaie, il faut en convenir.

— Elle me plaît au contraire beaucoup,

mon cher hôte, ai-je répondu ; et quant à la gaieté, elle n'est pas pour moi un objet de première nécessité : elle m'importune, en général, toujours plus qu'elle ne me manque. Ce qui me charme par-dessus tout, c'est la nouveauté; et je l'ai trouvée chez vous jusqu'à présent.

Il a fait un mouvement d'épaules qui trahissait, à mon avis, une vive contrariété intérieure ; puis, après quelques secondes de silence, employées évidemment à retrouver du calme, il a repris lentement et d'une voix presque caressante :

— C'est que, voyez-vous, Excellence, je suis si sûr de vous maintenant, que si par hasard vous ne vous trouviez pas bien ici, je vous autoriserais très-volontiers à en partir, avant l'arrivée de la somme que vous devez nous payer pour votre rançon. Il serait même possible qu'en allant vous-même à Rome, vous puissiez hâter l'envoi de cet argent. Je vous ai gardé en otage avant de vous connaître, c'était tout simple ; mais à présent que je vous connais, je n'ai vraiment plus de raisons pour vous retenir, et...

Il s'est arrêté et sa physionomie a exprimé cet embarras visible de l'homme sincère qui est condamné par les circonstances à dissimuler sa véritable pensée.

— Je vous remercie de la marque de confiance que vous voulez bien me donner, Barberino, ai-je dit; mais je la refuse de la manière la plus positive.

— Et pourquoi, Excellence? m'a-t-il demandé avec une grande vivacité et une certaine inquiétude.

— Parce que je ne veux pas vous compromettre vis-à-vis de vos compagnons, qui ne partagent peut-être pas la bonne opinion que vous avez de moi. Je me souviens que ce sont eux qui ont exigé que je demeurasse en otage chez vous, pour sûreté des cinq mille écus romains que je vous dois.

— Oh! mes compagnons... mes compagnons... Il faudra bien qu'ils fassent tôt ou tard mes volontés. Je suis leur chef ou je ne le suis pas; et puisque je le suis, ils doivent m'obéir aveuglément.

— Ils ne vous devraient plus rien s'ils pouvaient penser que vous trahissez leurs intérêts.

— Comme vous plaidez bien leur cause !

— Je réponds à ce que vous me dites comme s'il ne s'agissait pas de moi. C'est ainsi que je procède toujours, vous avez dû déjà vous en apercevoir.

— Au surplus, Excellence, a-t-il répliqué avec une indifférence affectée, faites ce que bon vous semblera : je ne tenais positivement qu'à une chose, c'est à vous rendre la parole que vous m'avez donnée avant de franchir le seuil de cette maison ; ainsi...

— Eh bien ! Barberino, cette parole, je la reprends, mais il n'en sera ni plus ni moins : de votre prisonnier, je deviens votre hôte à dater de ce moment... J'excepte, cela va sans dire, le cas où je vous gênerais en restant chez vous, et, sur ce point, je fais un appel à votre franchise.

Malgré sa pâleur habituelle, il est devenu très-rouge, et j'ai pu croire que je l'avais offensé ou tout ou moins affligé.

— Me gêner en restant chez moi, Excellence ! s'est-il écrié ; pour qui donc me prenez-vous? Enfin, Dieu voit le fond de mon cœur, continua-t-il en baissant la voix. Je

n'ai eu en tout ceci, croyez-le bien, qu'une bonne intention... Barberino refuser l'hospitalité !... Mais je n'ai pas renoncé à ma part de paradis, Excellence !

Je lui ai tendu la main en souriant de sa dernière réflexion, et notre débat en est resté là pour le moment.

Quand je me suis retrouvé seul, les paroles de Barberino me sont revenues à l'esprit et elles m'ont donné beaucoup à penser.

Craignait-il vraiment de m'être désagréable en me retenant chez lui, ou était-il fâché de m'y avoir amené ?

Dans la première hypothèse, mes paroles n'avaient pas dû lui laisser de doute : dans la seconde, quelles pouvaient être ses raisons pour que ma présence, qui avait paru lui être agréable les deux premiers jours, lui fût devenue tout d'un coup importune ?

Le lendemain et le surlendemain s'écoulèrent sans amener aucun incident qui mérite d'être rapporté. Barberino allait à ses différents travaux, moi je partais dès le matin pour la chasse, et nous ne nous retrouvions plus que le soir à l'heure du souper,

où Stella ne paraissait plus, à mon grand mécontentement, je l'avoue.

Je pris un grand parti, qui fut de demander à Barberino la raison de cette absence, qui me causait autant d'inquiétude que de dépit.

Il arrêta sur moi un regard scrutateur, comme s'il voulait deviner quelle était au juste ma pensée en lui adressant cette question ; puis il se borna à me répondre par un geste très-expressif, dont la traduction me parut être :

« *Caprice de femme! moins on s'en occupera, et plus vite ce sera fini.* »

Je l'interrogeai à mon tour du regard, et il ne me fut pas démontré qu'il était parfaitement sincère dans son insinuation.

Le cinquième jour, comme le repas du soir finissait, et il avait été plus gai que de coutume, mon hôte me dit soudainement :

— Excellence, si rien n'a retardé votre domestique, et si mon ami Torlonia n'a fait aucune difficulté d'accepter la lettre de change que vous avez tirée sur lui, l'argent peut arriver ici demain dans la matinée.

— C'est justement comme cela que je l'ai calculé aussi, mon cher Barberino, lui ai-je répondu.

— A la rigueur même, l'affaire aurait pu être terminée aujourd'hui.

— Je n'y ai jamais compté; mais pour demain, cela me semble à peu près sûr.

— Quand vous nous quitterez, Excellence, je désire, si cela ne vous contrarie pas trop vivement, que ce soit la nuit.

J'ai acquiescé par un signe à cette demi-volonté, que je crus inspirée par la crainte de me laisser prendre une connaissance trop exacte de la route qui conduisait à la ville la plus voisine.

— Je ne veux pas non plus, poursuivit Barberino, que vous vous en alliez à pied.

Nouveau signe de consentement de ma part.

— Je vous donnerai deux chevaux : un pour vous et un pour votre guide.

Je balbutiai quelques paroles de remercîment, mais avec distraction, car mon esprit était ailleurs depuis le début de cette conversation.

D'abord je ne voyais pas arriver avec plaisir le moment de mon départ, et cela se conçoit, je n'avais pas encore eu le temps de m'ennuyer de ma nouvelle vie, si différente de tout ce que j'avais connu jusqu'à ce jour.

Puis je songeais à Stella, qui ne s'était pas offerte à ma vue depuis le lendemain de mon arrivée, et à laquelle je pensais continuellement, sans trop savoir pourquoi, si ce n'est parce que je la trouvais belle et qu'on avait l'air de la soustraire à mon admiration, très-innocente cependant.

Je la savais toujours dans la maison ; mais d'où venait qu'elle ne paraissait plus aux repas comme les deux premiers jours? Pourquoi aussi son frère mettait-il une sorte d'affectation à ne plus prononcer son nom devant moi, et semblait-il craindre à chaque instant que je n'imitasse pas son inconcevable réserve?

Il y avait là, à coup sûr, un mystère quelconque, et j'en cherchais l'explication dans ma pensée tendue sur ce sujet, quand Barberino, comme s'il eût deviné le sujet de ma préoccupation, s'adressa à moi en ces termes:

— Excellence, vous avez gardé le souvenir de la première soirée que vous avez passée ici?

— Je le crois.

— Alors vous devez vous rappeler que vous m'avez donné un conseil quand nous étions seuls à table?

— Il me semble même que je vous en ai donné plusieurs, quoique ce ne soit pas dans mes habitudes.

— Il s'agissait de ma sœur...

— Ah! j'y suis maintenant! vous pouvez continuer.

— Je suis décidé à la marier.

— Bravo. mon cher hôte! Et elle?

— Elle... elle... j'espère qu'elle se décidera plus tard, répondit-il avec une précipitation qui trahissait un certain embarras et peut-être même un peu d'inquiétude.

— Avez-vous au moins en vue un parti qui soit digne d'elle? Vous me disiez, et sur ce point nous étions parfaitement d'accord, qu'elle ne pouvait pas épouser le premier venu.

— C'est vrai, Excellence; mais depuis j'ai réfléchi que dans notre position nous n'avions

ni le droit d'être difficiles, ni la possibilité de beaucoup choisir... Celui que je lui destine est un jeune homme fort brave et de plus très-beau garçon. Je crois que si elle veut être raisonnable, rien ne s'opposera à ce qu'elle soit heureuse avec lui.

— Le connaît-elle ?

— Oh ! très-bien ! elle l'a vu au moins deux ou trois fois, et lui en est amoureux depuis quatre ans.

— Cette constance est d'un heureux augure, et je vous fais mon compliment, mon cher Barberino. Votre sœur continuera-t-elle de demeurer avec vous ?

— Sans aucun doute, Excellence ; je ne donne même mon consentement qu'à cette condition. Me séparer de ma petite Stella ! mais j'aimerais mieux la savoir morte et me tuer ensuite... je n'y penserais plus.

— Mon cher Barberino, cette réponse me fait craindre que vous ne soyez un peu égoïste : je n'aurais jamais cru cela de vous.

— Égoïste ? dit-il d'un ton de profond étonnement : qu'est-ce que c'est que ça, Excellence ?

Je le lui expliquai de mon mieux, mais j'eus beaucoup de peine à le lui faire comprendre : il pratiquait sans s'en douter, ce qui du reste se voit tous les jours.

Je lui demandai quelle époque il avait fixée pour la célébration du mariage dont il venait de me faire part.

— Aussitôt que Stella aura dit oui, Excellence, me répondit-il ; et cela ne saurait tarder. Léone, sa vieille nourrice, qu'elle aime beaucoup, en qui elle a toute confiance, lui porte en ce moment même mes propositions : si elle les accepte, l'affaire peut et doit se terminer promptement.

— Vous devez savoir à quoi vous en tenir sur le consentement de votre sœur.

— A vrai dire, Excellence, je ne m'en suis pas beaucoup inquiété jusqu'à ce jour, parce que cette question de mariage n'a jamais été soulevée sérieusement entre nous ; mais j'en vois la nécessité maintenant, il faudra qu'elle soit résolue dans le sens que j'ai décidé. Ce n'est pas de ma part un caprice, c'est une inébranlable volonté.

Il prononça ces dernières paroles d'un ton

sec, dans lequel je reconnus plus le maître que le frère. Ce n'était pas ainsi que je l'avais jugé le soir et le lendemain de mon arrivée : cette découverte m'attrista, car le sort de cette belle jeune fille m'intéressait vivement.

Je supposai que le mari que son frère lui destinait était un des hommes de sa bande, bien qu'il m'eût donné à entendre, le jour de mon arrivée, que Stella n'était pas faite pour épouser le premier venu.

Qui avait pu changer à ce point ce frère si dévoué et si convaincu des obligations que sa situation particulière lui imposait?

Pour donner un autre cours à la conversation, je lui demandai si, après avoir marié sa sœur, il ne se marierait pas aussi lui-même.

— Moi, Excellence? me marier! confier mon bonheur à la foi d'une femme! J'aimerais mieux réunir tout ce que je possède de plus précieux au monde, et le suspendre par un fil au-dessus de l'abîme de Santa-Croce, dont jamais œil humain n'a vu le fond.

L'exagération de l'hyberbole m'arracha un sourire, et j'allais recourir à la contradiction, pour exciter Barberino et l'amener peut-être

à me faire quelque confidence touchant les causes du jugement sévère qu'il portait sur les femmes, quand les éclats de deux voix féminines arrivèrent jusqu'à nous à travers la cloison de la pièce voisine.

Dans ces deux voix on distinguait parfaitement celle de Stella qui parlait avec une grande véhémence, et celle de Léone qui cherchait à calmer sa jeune maîtresse.

Il ne me fallut pas réfléchir bien longtemps pour comprendre que cette scène avait été motivée par la proposition que Léone était venue faire à Stella de la part de son frère.

Je jetai les yeux sur Barberino, et je vis de la façon la plus évidente que sa physionomie s'était subitement altérée : il me parut à la fois malheureux et irrité, comme s'il avait du regret de ce qu'il faisait, et qu'il fût cependant résolu à ne pas abandonner ses projets.

Je me demandai si je ne ferais pas bien de me retirer pour laisser au frère et à la sœur la liberté de s'expliquer sans témoins si l'envie leur en prenait, ce qui ne me semblait guère douteux ; mais avant que j'eusse pris ma réso-

lution, la porte s'ouvrit brusquement, et Stella, belle d'une indignation sublime, apparut sur le seuil et s'avança à la rencontre de son frère.

Je restai cloué à ma place sans trop savoir ce que je faisais. Stella n'eut pas l'air de s'apercevoir de ma présence ou d'être gênée par elle. La vieille Léone la suivait, le visage bouleversé.

— Barberino, dit la jeune fille d'une voix émue mais ferme, pourquoi ne m'as-tu pas proposé toi-même ce que tu viens de me faire offrir? Ne sommes-nous donc plus frère et sœur comme autrefois?

— Je n'ai pas voulu m'exposer à un refus, répondit Barberino avec embarras.

— Si tu le prévoyais, frère, tu sentais donc d'avance que j'aurais une grande répugnance pour...

— Peu importe! Quelle réponse as-tu faite?

— Celle que tu avais prévue.

— Mais encore?

Et Barberino frappa du pied.

— J'ai dit à Léone, et je te répète à toi,

que je ne veux pas me marier à présent.

— Caprice d'enfant!

— Volonté de femme, Barberino, tu le verras plus tard.

—Que ce soit l'un ou l'autre, je le briserai! J'ai donné ma parole.

— Tu n'en avais pas le droit sans me consulter... Tu la retireras.

— Moi, retirer ma parole! s'écria Barberino d'une voix de tonnerre. Mais tu es folle, Stella, de le prétendre! Je te retirerais plutôt ma tendresse, qui est la seule affection de mon cœur.

— Il en sera ce que tu voudras, mon frère; mais ma résolution est inébranlable, j'en prends Dieu à témoin.

— J'ai fait le même serment, ma sœur; ainsi il faudra que l'un de nous se parjure.

— Ce ne sera pas moi, Barberino.

— Ni moi, Stella.

— Alors, que le ciel nous prenne tous deux en pitié, mon frère; car de grands malheurs nous menacent.

— Écoute, Stella, reprit Barberino avec plus de douceur, ce n'est pas sans avoir bien

réfléchi que je me suis déterminé au parti que tu sais. Fais de même ; je te donne quarante-huit heures, et jusque-là vivons en bonne intelligence comme nous avons toujours fait.

— J'accepte, mon frère. Dans quarante-huit heures tu sauras si ma résistance est un caprice d'enfant.

Après avoir prononcé ces paroles, elle est sortie sans avoir jeté un seul regard sur moi.

— Excellence, tout cela finira bien mal, me dit Barberino d'une voix sombre après son départ. Quand personne ne veut plier, il faut bien que l'un des deux brise l'autre.

XXVII

Quand personne ne veut plier, il faut bien que l'un des deux brise l'autre. Barberino articula ces derniers mots à voix basse, comme s'il se parlait à lui-même, mais avec

un accent terrible ; il est vrai que Stella lui avait jeté en partant une sorte de défi, et que, monté comme il paraissait l'être, il était bien difficile qu'il n'y répondît pas, ne fût-ce que pour moi ; car sa sœur, ayant déjà franchi la porte, ne pouvait l'entendre.

Il se mit à se promener en long et en large dans la grande salle avec tous les signes d'une violente agitation, s'arrêtant de temps en temps devant moi, comme s'il avait quelque chose à me communiquer, puis reprenant sa promenade sans m'avoir rien dit.

L'heure à laquelle j'avais l'habitude de me retirer dans ma chambre était venue ; je pris donc sur la table la petite lampe qui m'était destinée, et je me dirigeai vers la porte après avoir adressé un signe amical et triste à Barberino.

— Excellence, ne partez pas encore, me dit-il d'une voix presque suppliante. J'aurais... je voudrais...

— Je craignais de vous gêner, mon cher hôte ; mais du moment que je puis vous être bon à quelque chose, je resterai tant que cela pourra vous être agréable, surtout si je puis

vous prouver ainsi que je compatis sincèrement au chagrin que doit vous causer votre mésintelligence avec cette sœur qui vous semble si chère.

— Vraiment, vous compatissez à mon chagrin, Excellence? me demanda-t-il avec une singulière expression de voix, et en attachant sur moi un regard scrutateur.

— Sans aucun doute : mais que trouvez-vous là de si étonnant?

— C'est que c'est vous qui êtes cause de tout, Excellence! me répliqua-t-il résolûment.

Je ne pus répondre à cet aveu si complétement inattendu que par une exclamation de surprise et d'incrédulité : j'étais stupéfait.

— Je m'explique très bien votre étonnement, continua-t-il; vous ne pouvez pas croire les femmes aussi folles qu'elles le sont en réalité.

J'ai protesté par un sourire contre cette supposition qui tombait on ne saurait plus mal; ceux qui me connaissent en conviendront sans peine.

Barberino, qui s'était remis à parcourir la

chambre à grands pas, s'est de nouveau arrêté devant moi.

— Vous allez, j'espère, lui ai-je dit alors, m'expliquer clairement ce que vous venez de me faire entendre d'une manière obscure.

— Voyez-vous, Excellence, m'a-t-il répondu après avoir hésité pendant quelques secondes, que cet argent soit ou non arrivé demain matin, il faudra que vous nous quittiez demain soir... Mais, croyez bien, se hâta-t-il d'ajouter avec une expression douloureuse, croyez bien que ce n'est pas volontairement que je vous exprime ce désir... je suis au contraire très-malheureux d'être dans la nécessité de le faire !... Mon toit, qui n'a jamais refusé l'hospitalité à personne, est déshonoré!

Et il se couvrit le visage de ses deux mains.

— Je comprends très-bien, mon cher Barberino, que la présence d'un étranger soit importune dans un intérieur où la concorde ne règne plus; ainsi je vous trouve parfaitement excusable : je partirai donc demain soir, ce soir même si vous voulez.

— Ce soir, c'est impossible, Excellence, car rien n'est disposé pour cela. Je vous re-

mercie de prendre aussi bien la chose et de chercher à me montrer que je n'agis pas mal envers vous.

— Maintenant, ai-je repris, vous allez me dire comment j'ai pu causer le trouble qui règne chez vous.

— Excellence, je ne saurais, et vous m'obligerez de ne pas me presser de questions à cet égard.

— Cependant, si je pouvais réparer le mal que j'ai fait involontairement...

— C'est impossible, et ce qu'il y a de mieux à faire jusqu'à ce que nous nous quittions, c'est de n'en plus parler.

Et il me laissa en proie à une grande perplexité et à une incertitude que toutes mes suppositions n'éclairaient pas.

Le lendemain quand je revis Barberino, il ne me parla de rien. Il était toujours triste, mais il paraissait beaucoup plus calme.

Comme nous allions nous mettre à table pour le repas du matin, un homme entra dans la salle où nous nous trouvions, et dès que j'eus jeté les yeux sur lui, je le reconnus pour un des bandits qui tenaient les torches à côté

de ma voiture le jour de mon arrestation.

Il s'avança vers Barberino, auquel il remit une espèce de dépêche.

— Excellence, me dit mon hôte après avoir jeté un coup d'œil sur le papier qu'on venait de lui remettre, l'argent est arrivé, ainsi vous êtes libre.

Stella entrait dans ce moment, de sorte qu'elle entendit ces paroles.

Je la saluai, et elle me rendit gracieusement mon salut. Elle aussi était bien plus calme que la veille, et sa physionomie, loin d'exprimer la tristesse comme celle de son frère, brillait d'un rayonnement inaccoutuné.

— Je partirai ce soir, dis-je à Barberino. Ne m'avez-vous pas dit que c'était cela que vous souhaitiez?

— Oui, Excellence; et je vous donnerai des chevaux et un guide pour vous conduire jusqu'en vue d'Acquapendente : je vous demanderai seulement de ne pas les faire entrer en ville. L'autorité veut bien qu'on la trompe, mais elle ne souffre pas qu'on la brave.

Je trouvai cela fort sensé, et il ne fut plus question de rien jusqu'au soir. Barberino

s'en alla à ses champs comme de coutume, Stella se retira chez elle probablement, et moi je pris mon fusil pour parcourir une dernière fois ces montagnes que je ne devais sans doute plus revoir.

Je rentrai à la tombée de la nuit, pour faire ma valise et me disposer à partir.

Quand la vieille Léone vint me dire que le souper m'attendait, j'étais prêt.

Je remarquai qu'il n'y avait que deux couverts sur l'un des bouts de la grande table : ordinairement nous étions quatre, même depuis que Stella ne soupait plus avec nous.

Barberino était déjà là. Il fit signe à Léone de nous laisser seuls, et nous nous assîmes l'un en face de l'autre.

— Excellence, me dit-il avec une sorte de gravité solennelle, je suis chargé des excuses de ma sœur.

— Comment, je ne la verrai pas ! me suis-je écrié.

— Non, Excellence : je lui ai promis que je vous transmettrais fidèlement les vœux qu'elle forme pour votre bonheur.

— Alors vous vous ferez aussi l'interprète des miens !

— Cela va sans dire.

— J'espère que vous finirez par vous entendre, et que d'une façon ou d'une autre j'apprendrai à Rome que vous êtes redevenus heureux comme vous l'étiez le jour de mon arrivée chez vous.

Il a secoué la tête tristement.

— Ne parlons pas de cela, Excellence... Le bonheur part avec des ailes et revient avec des béquilles, quand par hasard il revient. J'ai un secret à vous confier, a-t-il repris après quelques secondes de silence, et c'est pour ce motif que j'ai voulu que nous fussions seuls.

— Je suis prêt à vous entendre.

— J'ai pris le parti de renoncer à ma profession. Je risque beaucoup, mais peu importe.

Je lui ai tendu la main, et je l'ai félicité de son courage, en ajoutant que j'étais sûr qu'il n'aurait pas lieu de s'en repentir.

— Oh ! quoi qu'il arrive, je ne me repentirai pas ; mais voyez-vous, Excellence, un

bandit qui devient honnête homme se rend suspect à tout le monde, et comme ses anciens compagnons s'imaginent qu'il a fait sa paix séparément avec la justice, ils ne songent qu'à se débarrasser de lui... Il en sera ce qu'il plaira à Dieu.

— Quittez le pays.

— Que je quitte mon pays, Excellence ! que j'abandonne cette maison où je suis né, où mon vieux père est mort ! que je fasse passer dans des mains étrangères ces champs que j'ai fécondés par mes labeurs, et ces arbres qui ont abrité ma jeunesse et l'existence de mes pères ! Non, non ! Mieux vaut mille fois périr violemment de la main d'un de mes anciens complices, que mourir à petit feu, consumé par les ardeurs dévorantes de l'expatriation. J'attendrai ici les coups de la destinée.

— Ces sentiments vous placent très-haut dans mon estime, Barberino ; mais que comptez-vous faire ?

— Demain, je réunirai tous mes compagnons, et je leur communiquerai ma résolution qui est inébranlable. Je les exhorterai

ensuite à imiter mon exemple, et je leur dirai que, quoi qu'il arrive et n'importe ce qu'ils fassent, ils ne trouveront pas en moi un délateur.

— Voulez-vous qu'une fois arrivé à Rome je fasse des démarches pour obtenir une sorte d'amnistie pour tous vos délits passés? Cette amnistie, bien entendu, s'étendrait à tous vos compagnons.

— Je crois à l'impunité, mais je ne crois pas à la clémence, milord. Laissons-nous oublier, c'est le plus sûr.

Je trouvai que Barberino avait raison, et je me bornai à lui dire que, si je pouvais lui être de quelque utilité à Rome, il devrait s'adresser à moi sans le moindre scrupule.

Pendant cette dernière conversation, commencée à la lueur mourante du crépuscule, la nuit était tout à fait venue. L'horloge sonna huit heures.

Barberino se leva.

— Vos chevaux sont prêts, Excellence, me dit-il. Je bois cette dernière coupe à votre heureux voyage.

Nous choquâmes les tasses d'argile qui

nous servaient de verres, et je me levai à mon tour.

Au bruit que nous fîmes pour quitter nos places, la vieille Léone était revenue. En lui serrant la main j'y laissai quelques pièces d'or.

Nous sortîmes, Barberino et moi.

Le ciel était sombre, orageux ; s'il m'avait fallu partir seul, je n'aurais su de quel côté diriger mes pas.

Guidé par mon hôte qui m'avait pris par la main, nous gagnâmes la petite barrière à claire-voie que j'avais remarquée le jour de mon arrivée, et quand nous l'eûmes franchie j'aperçus un homme à cheval qui tenait un autre cheval en main.

— Excellence, que Dieu vous garde ! me dit Barberino d'une voix émue. Je suis peiné de vous voir partir ; mais je le suis plus encore de vous avoir connu ! Adieu ! adieu !

Je voulus demander l'explication de ces singulières paroles, mais mon hôte n'avait eu besoin que de se reculer un peu pour disparaître dans l'obscurité, et j'entendis le bruit

de ses pas qui retentissaient dans la direction de la maison, puis celui de la porte qu'il fermait sur lui.

Je me décidai alors à monter à cheval, et je suivis mon guide qui avait passé devant moi.

Nous cheminâmes lentement d'abord, parce que les sentiers que nous parcourions étaient difficiles et montueux ; mais après une heure et demie de marche nous atteignîmes une contrée moins accidentée, et nos montures prirent alors d'elles-mêmes une allure plus vive.

Plus tard quelques étoiles se montrèrent entre les nuages, et la nuit devint un peu moins sombre. J'aurais pu peut-être alors reconnaître mon guide si j'avais été côte à côte avec lui, mais il s'arrangeait toujours de façon à ce que je ne pusse pas le rejoindre. Convaincu alors qu'il avait des ordres de Barberino pour agir de cette manière, je n'insistai pas, et, me confiant à l'intelligence de mon cheval, je tombai dans une sorte d'engourdissement moral et physique qui était presque du sommeil.

L'air plus vif du matin et une faible clarté

qui frappa mes yeux à demi clos me rappelèrent à moi-même. Je tirai ma montre que je fis sonner : il était trois heures.

Il y en avait bientôt sept que nous marchions.

Je demandai à mon guide si nous avions encore beaucoup de chemin à faire, il ne me répondit pas.

Je répétai ma question jusqu'à quatre fois, sans pouvoir le déterminer à rompre son silence.

Il courait toujours devant moi, enveloppé dans un grand manteau et coiffé d'un large feutre dont le bord lui descendait sur les yeux.

« Allons, pensai-je, il ne lui sera pas plus permis de parler que de se faire voir. Un curieux, à ma place, serait bien attrapé. »

Enfin l'aurore se leva, et je commençai à voir plus distinctement les objets qui m'environnaient.

Le pays était bien cultivé, et quoiqu'il fût encore désert il avait cependant un aspect vivant, si je puis m'exprimer ainsi : on apercevait de distance en distance des hameaux, des maisons isolées, et la route que nous

suivions était bien entretenue : nous avions cessé de marcher à travers champs pendant mon demi-sommeil.

Au moment où le soleil se dégageait lentement d'une masse de nuages sombres et menaçants, ses premiers rayons éclairèrent, l'espace de quelques secondes, deux ou trois cents toits rougeâtres, au-dessus desquels s'élevaient les clochers pointus et les dômes arrondis d'une trentaine d'églises et de couvents.

— *Questa città è Acquapendente?* dis-je à mon guide silencieux.

Il me fit signe de la tête que oui, et en même temps il donna un coup d'éperon à son cheval qui partit à toutes jambes ; le mien s'élança aussi, mais sans pouvoir arriver à sa hauteur.

Petit à petit les maisons et les clochers que je n'avais fait qu'entrevoir se dégagèrent de la brume qui les enveloppait, et je pus calculer qu'au train dont nous allions nous serions bientôt arrivés.

La recommandation que Barberino m'avait faite, de laisser mon guide et ses chevaux à

quelque distance de la ville d'Acquapendente, me revint à l'esprit; mais je ne m'en inquiétai pas autrement, parce que je pensai en même temps qu'il avait dû donner des ordres en conséquence à son homme.

Je restai dans cette illusion jusqu'au moment où je vis mon guide s'engager résolûment dans le faubourg qui s'ouvrait devant nous.

Je lui criai d'arrêter, il ne m'écouta pas.

Je cherchai encore à le rejoindre. mais ce fut peine perdue. Il tourna une rue, puis une autre, et enfin il disparut sous une espèce de portail, que je reconnus, à l'écusson qui ornait sa partie supérieure, pour être l'entrée de la poste aux chevaux.

J'arrivai à sa suite dans une grande cour, où les premiers objets qui frappèrent mes regards furent ma voiture et Yorik debout à côté d'elle.

Naturellement distrait par cette vue, je cessai pendant un instant de m'occuper de mon guide. Un garçon d'écurie se présenta; je mis pied à terre, et je lui jetai la bride de mon cheval qui était blanc d'écume.

Cette longue course m'avait brisé : je demandai donc en toute hâte une chambre pour me reposer pendant quelques instants, et avant de suivre l'hôte qui était venu prendre mes ordres, je recommandai à Yorik de m'amener mon guide, auquel je voulais donner une petite récompense.

Dix minutes après environ, Yorik ouvrit ma porte d'un air de grand mystère, et introduisit près de moi mon guide, toujours enveloppé de son feutre à larges ailes, et de son ample manteau.

Je pris dans ma poche une demi-douzaine de guinées, et je les tendis à cet homme en lui reprochant de m'avoir mis dans l'obligation de manquer à une promesse que j'avais faite à son maître.

Au lieu de me répondre, il laissa tomber son manteau, souleva en même temps son feutre, et je reconnus, sous un costume d'homme, la belle Stella !

La vérité m'apparut alors ; je ne l'avais entrevue que confusément dans les dernières paroles de Barberino.

Je me levai, je courus à cette ravissante

jeune fille, et, la prenant par la main, je l'obligeai à s'asseoir sur le siége que je venais de quitter.

— Vous voulez, je le vois, lui dis-je, vous soustraire à un mariage qui vous est odieux?

— Non, Excellence, me répondit-elle avec un singulier mélange de fermeté et de modestie; je vous ai suivi parce que je vous aime!

La foudre qui serait tombée à mes pieds m'aurait à coup sûr moins terrifié que cette parole, ordinairement si harmonieuse dans la bouche d'une jolie femme.

Je mesurai d'un seul regard l'étendue de toutes les difficultés qui pouvaient résulter pour moi de cette dernière aventure, et je restai anéanti.

Je voulus parler: mon cœur et mon esprit furent impuissants à me fournir les paroles dont j'avais besoin dans une circonstance si délicate.

Chose inouïe, incompréhensible! ma conduite n'éclaira ni ne blessa cette malheureuse et pure jeune fille, qui reprit avec la plus angélique douceur:

— Je sais que vous ne m'aimez pas encore, mais qu'importe ? vous m'aimerez un jour.

— Et si mon cœur n'était pas libre ? s'il ne devait jamais l'être ? balbutiai-je.

Elle réfléchit un moment ; puis sa figure se décomposa et elle jeta un cri perçant.

—Mon amour m'a éblouie comme un éclair, en même temps qu'il m'a frappée comme la foudre ! murmura-t-elle avec un profond désespoir. Je suis perdue !

Plus enhardi , maintenant qu'elle avait vu clair dans sa situation , je m'assis près d'elle, et prenant ses deux mains dans les miennes, je lui tins avec effusion le langage que l'honneur me commandait.

Elle m'écouta avec une morne stupeur et comme une personne qui comprend à peine ce qu'on lui dit. Je sentis petit à petit ses mains se glacer comme si la vie allait cesser de circuler dans ses veines, et quand je terminai en l'assurant que j'étais à ses ordres, elle ne me répondit pas.

Nous passâmes près d'une heure ainsi. Yorik vint alors me dire que mes chevaux étaient mis. Stella n'eut pas l'air de le voir.

Je lui traduisis en italien l'avertissement de mon valet de chambre ; elle n'en resta pas moins silencieuse et immobile.

J'ordonnai à Yorik de faire dételer, et j'attendis l'issue de cette aventure, en proie à d'inexprimables angoisses.

Enfin, une explosion de sanglots et des flots de larmes vinrent alléger cette âme écrasée sous la première grande douleur qu'elle eût jamais sentie. J'aidai à cette crise salutaire par quelques paroles sympathiques, et je vis avec bonheur que l'énergie naturelle de Stella reprenait le dessus.

Bientôt nous pûmes causer avec assez de calme ; ce fut alors seulement que je découvris tout ce qu'il y avait d'ignorance et de pureté chez cette jeune fille.

Elle n'avait pas encore aimé jusqu'au jour où elle m'avait connu, et en découvrant qu'elle m'aimait, elle s'était dit qu'elle devait me suivre.

Si elle ne s'était pas confiée sur sa fuite à son frère, à qui elle avait avoué son amour dès le second jour, c'est uniquement parce qu'elle craignait qu'il ne mît obstacle à son départ.

Il n'y a pas de paroles dans le langage des hommes pour peindre les sentiments d'une naïveté vraiment sublime qui me furent dévoilés pendant cette conversation. Qui me croirait d'ailleurs, si je parvenais à exprimer tout ce que j'ai entendu et qui est pour jamais gravé dans ma mémoire?

Il fallait cependant prendre un parti et envisager d'un œil ferme toutes les éventualités qui pouvaient résulter pour la pauvre Stella de la situation dans laquelle elle s'était mise.

La plus grave, sans contredit, était l'arrivée de Barberino, ayant découvert la fuite de sa sœur, et voulant la punir ou la plier violemment à ses volontés. Léone, à qui Stella s'était confiée, avait à la vérité promis d'écarter pendant tout le jour Barberino de la chamhre de sa jeune maîtresse, sous prétexte qu'elle était souffrante; mais ce stratagème un peu usé pouvait fort bien ne pas réussir : je ne le dissimulai point à Stella, en lui faisant comprendre qu'il ne fallait pas prolonger notre séjour à Acquapendente.

Il va sans dire que je n'avais pas attendu

jusque-là pour l'assurer que, s'étant placée en quelque sorte sous ma sauvegarde, j'étais prêt à la défendre, fût-ce même au péril de ma vie.

— Mais, milord, me dit-elle, puisque vous ne m'aimez pas, je ne puis plus, je ne dois plus vous suivre.

— Mon dévouement pour vous est aussi grand et aussi sincère que si...

Je n'achevai pas, jugeant inutile de lui répéter encore que je n'avais point d'amour pour elle.

— J'en suis convaincue, reprit-elle avec une angélique douceur ; mais quelque chose me dit que nous devons maintenant nous quitter.

— D'après la connaissance que vous avez du caractère de votre frère, que pensez-vous qu'il fasse ?

— Il me pardonnera peut-être, si je consens à retourner près de lui pour remplir l'engagement qu'il a pris en mon nom.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je suis décidée à persévérer dans ma résistance.

— Et alors ?

— Alors il me tuera dans un premier mouvement de colère, et comme il en sera au désespoir, il se tuera après.

— Vous voyez donc bien que vous n'avez qu'une chose sensée à faire, c'est de me suivre à Viterbe, puis à Rome, où nous serons demain soir.

Nous avons longuement délibéré sur ce parti, et enfin voici ce qui a été convenu :

Stella m'accompagnera à Rome, et avant d'aller à l'hôtel où je compte habiter, je la déposerai dans un couvent.

J'écrirai ensuite à son frère à qui je dirai sans détour toute la vérité ; l'impossibilité où il sera de se venger sur l'heure de ce qu'il appellera sans doute, dans le premier moment, ma trahison, lui donnera le temps de réfléchir, et, mieux éclairé, il pardonnera peut-être.

Ces résolutions une fois prises, nous nous sommes mis en route pour Viterbe, où nous étions arrivés bien avant la nuit. C'est de là que j'écris cette singulière histoire, ainsi que je l'ai dit en la commençant.

Stella n'a pas quitté ses habits d'homme. Grâce à son large feutre et à son ample manteau, elle n'a pas été reconnue pendant les quelques heures de notre séjour à Acquapendente.

Ma position est bizarre, quelquefois même difficile près de cette ravissante créature dont toutes les impressions sont pour ainsi dire transparentes ; mais l'affection qu'elle m'inspire est si fraternelle que je suis sûr de pouvoir me séparer d'elle sans remords si ce n'est sans regret.

Demain nous serons à Rome.

Rome ! ce qu'il y a de plus grand dans le passé !

Ce qu'il y aura peut-être de plus grand aussi dans l'avenir !

ROME.

I

Il y a déjà quelques mois que j'habite Rome, où je suis arrivé le jour même de mon départ de Viterbe, et je n'ai pas encore trouvé dans mon intelligence la force et la lucidité nécessaires pour me rendre dignement compte des impressions sans nombre que j'ai reçues dès le lendemain de mon établissement dans cette ville imposante. Ce que j'aurais écrit m'eût gâté ce que j'ai éprouvé : je me suis abstenu, par respect pour mes propres sensations.

La vieille reine du monde m'est apparue d'ailleurs sous un aspect tout nouveau, et j'ai hésité longtemps à dire le contraire de ce que j'avais dit il y a quelques années, lors d'un premier séjour que j'ai fait ici.

A cette époque, Rome ne m'avait impres-

sionné que par la grandeur de ses souvenirs historiques et la majestueuse éloquence de ses ruines, dont la robuste décrépitude garde l'empreinte du peuple-roi. Aujourd'hui si cet effet subsiste, il n'est plus que secondaire. Rome m'émeut et m'intéresse encore par son passé au delà des dix-huit siècles de l'ère chrétienne ; je revois toujours ses gigantesques débris avec un mélancolique plaisir, et parfois même mon imagination se laisse entraîner à évoquer les glorieuses ombres des grands hommes dont on retrouve à chaque pas ici les impérissables traces ; mais ces sensations ne sont que passagères et s'évanouissent pour ainsi dire, devant l'étonnement respectueux et invincible que m'inspirent la puissance moderne et les destinées probables de cette cité tout à la fois vieille et jeune comme l'éternité. Ce sont cet étonnement et ce respect, en contradiction avec tout ce que j'ai pensé et senti jusqu'à ce jour sur la puissance du catholicisme, qui m'ôtent la faculté de rendre mes impressions actuelles. Rome me transporte et m'écrase tout ensemble, et j'ai la conviction que tout ce que je dirais de

ce double et contradictoire effet me laisserait mécontent de moi-même.

Il faut aimer bien peu et admirer bien froidement, pour entreprendre de parler de ce qu'on aime et de ce qu'on admire, et, que les amoureux et les voyageurs me le pardonnent, je suis toujours tenté de croire que celui qui décrit bien sent mal : les grands orateurs sont ordinairement sans convictions; les grands poëtes, ceux qui ont le mieux peint la passion, sont presque tous égoïstes. Quand le cerveau est vaste, le cœur est étroit, sans cela les hommes de génie seraient des dieux.

On comprendra sans peine que dans une semblable disposition d'esprit j'évite ici mes compatriotes plus encore que partout ailleurs. En quelque contrée du monde que je les rencontre, les Anglais me sont insupportables; à Rome je les trouve odieux. Nulle part leur esprit de dénigrement, leurs préjugés intraitables, leurs préventions aveugles et leurs passions haineuses et mesquines ne se montrent plus à nu que dans cette métropole de l'univers catholique. On dirait qu'ils sentent

malgré eux que la faiblesse de cette puissance a plus de vie que leur force, et que l'humilité du vieillard qui en est le dépositaire est une menace pour leur orgueil à la fois inquiet et insolent. J'ai beaucoup et sérieusement réfléchi à cette exagération de l'esprit anglais à l'aspect du siége de la papauté, et j'ai cru y reconnaître plus qu'un travers. L'instinct de la conservation gronde sourdement et s'agite au fond de cet apparent dédain : c'est la peur des orgueilleux qui se dissimule sous des airs de mépris. Pour en revenir à mes réflexions, elles m'ont conduit à être convaincu que c'est de Rome que partira tôt ou tard le coup qui renversera le colosse britannique. « Quoi, me dira-t-on, ce vieillard sans flotte et sans armée serait le vainqueur de l'Angleterre! Mais l'Europe entière marchera donc avec lui? » Non, il sera seul, et il lui suffira d'appeler les peuples à l'émancipation au nom de la fraternité évangélique. Le jour où Rome prendra cette résolution suprême, et elle ne saurait tarder longtemps sans s'exposer elle-même à chanceler sur ses bases, l'Angleterre cessera de peser sur la liberté du monde,

car une aurore nouvelle éclairera la triple monstruosité de sa constitution sociale, politique et religieuse. Aucun Anglais n'en voudrait convenir, bien peu peut-être l'ont pensé ; mais ce que je viens de dire, tous le sentent, j'en suis sûr : de là cette haine à la fois sourde et violente, ce dédain affecté, cette irrévérence qui se manifeste à tort et à travers, et ces dénigrements systématiques, dont le peuple romain, le plus intelligent du monde, comprend trop bien la cause pour s'en formaliser. L'Angleterre, dans ses possessions immenses, compte au moins quinze ou vingt millions de sujets catholiques, et elle n'a pas d'ambassadeur à Rome ! Jamais l'intolérance n'a poussé plus loin la folie, l'aveuglement, et, disons-le sans hésiter, la couardise.

Patriote sincère et protestant éclairé, du moins j'aime à le croire, je déplore chaque jour, depuis mon arrivée ici, cette coupable imprévoyance du gouvernement de mon pays. J'ai eu plus d'une fois occasion de m'en expliquer avec des Romains instruits et sages, et j'ai été émerveillé de leur modération lumineuse sur ce sujet.

— Le souverain pontife, me disait l'un d'eux, n'est pour vous autres Anglais que l'évêque de Rome, soit : plus ils l'amoindriront, et plus les événements qui les obligeront à changer de langage seront providentiels. Qu'importe qu'on vienne à nous un peu plus tôt ou un peu plus tard? On est toujours sûr de nous trouver : nous sommes immobiles et éternels.

La vie à Rome est douce, grave et facile, et les journées s'y passent avec une rapidité substantielle dont je n'ai éprouvé le bien-être en aucun autre lieu de la terre. Les habitants, à quelque classe qu'ils appartiennent, sont accueillants, communicatifs, hospitaliers. Ce n'est qu'ici qu'on trouve encore de la noblesse sans morgue, du savoir sans pédantisme et de la franchise sans désobligeance. Et puis, que de goût dans ce peuple, qui a su garder dans les pompes de ses solennités modernes la grâce des fêtes antiques! J'éprouve à cet égard de perpétuels étonnements, qui m'enchantent, et j'ai perdu l'indifférence que j'ai toujours ressentie pour les pompes qui ne sont que l'œuvre des hommes.

Une chose digne encore d'être remarquée à Rome, c'est que les Français qui y vivent depuis quelques mois ont perdu beaucoup de leur frivolité. Ici l'esprit et le corps prennent en peu de temps l'habitude et l'attitude de la méditation. Tout est sujet d'étude et aliment pour la pensée dans cette ville de souvenirs et d'espérances... Enfin, je ne m'y suis pas encore ennuyé un seul instant : que puis-je dire de plus?

Rome est un séjour de paix, une sorte de halte tranquille au milieu des agitations de la vie. Les grandes existences détruites, les âmes troublées par le remords ou abattues par la douleur y trouvent le repos et la résignation. En présence de tout ce que le temps a renversé, on se soumet ; à l'aspect de tout ce que la foi a édifié, on se console, car on espère. Rien n'est tout à fait poussière dans cette ville étonnante, grand enseignement pour l'âme qui croit déjà, ou qui doutant encore cherche cependant à croire. Lorsqu'on a parcouru cette cité dont les ruines mêmes sont encore des monuments robustes et gigantesques, la pensée s'agrandit en se puri-

fiant, nos propres misères s'amoindrissent, toutes nos vues s'élèvent et se font patientes. On dirait que l'air qu'on respire est tout à la fois composé du souffle des héros et des soupirs contenus des martyrs, car on se sent en même temps fort comme les uns et soumis comme les autres.

J'ai trouvé à me loger délicieusement dans cette partie de Rome qui ressemble à la campagne. Le petit palais que j'ai loué n'a que des jardins touffus pour horizons, et ce n'est que de loin en loin et comme par hasard qu'on aperçoit entre les hautes branches de deux arbres un dôme, une colonne ou un arc de triomphe se détachant sur l'azur foncé du ciel. J'ai sous les yeux de belles eaux, une riche verdure, et pour peu que je m'éloigne à quelques centaines de pas de chez moi, je suis dans l'enceinte de l'ancienne Rome : les souvenirs me pressent de toutes parts, et pour vivre beaucoup je n'ai besoin que de penser.

Les choses se sont arrangées aussi bien que possible pour la pauvre Stella. Je les raconterai en peu de mots.

Ainsi que cela avait été convenu entre nous

pendant les quelques heures de notre séjour à Viterbe, je l'ai déposée, en arrivant, dans une communauté où l'on a fait d'abord quelques difficultés pour la recevoir. Les explications loyales que j'ai données, une aumône considérable que j'ai déposée dans le tronc des pauvres, mais plus encore, je crois, l'extérieur digne et modeste de Stella sous ses vêtements d'homme, ont déterminé la supérieure du couvent de Sainte-Euphémie à admettre la jeune et belle fugitive à une sorte de noviciat provisoire. Rassuré de ce côté, je me suis hâté d'écrire à son frère tout ce qui s'était passé, le priant de me pardonner d'avoir été la cause involontaire d'un événement qui serait pour moi une source d'éternels regrets. Barberino m'a répondu, peu de jours après, qu'il aurait disputé jusqu'à la dernière goutte de son sang sa sœur au diable, mais que puisqu'elle se consacrait à Dieu, il ne lui restait plus qu'à courber la tête en signe de soumission. Il a ajouté, en termes parfaitement nobles, qu'il ne doutait pas de a vérité de tout ce que je lui mandais ; qu'il me considérait comme un parfait seigneur,

et qu'il persévérait dans sa résolution de vivre désormais en honnête homme, ce qu'il avait déjà annoncé à ses compagnons, en leur distribuant en totalité, c'est-à-dire sans réserve, sa part de la somme qu'il avait reçue de moi.

Stella, que j'ai vue il y a deux jours au parloir du couvent de Sainte-Euphémie, m'a dit qu'elle venait d'écrire aussi à son frère, pour le prier d'assister à sa prise d'habit qui doit avoir lieu dans quelques semaines, le temps de son noviciat étant sur le point d'expirer. La vieille religieuse qui assistait à notre entrevue m'a dit pendant que Stella s'éloignait :

— Excellence, c'est un ange que vous nous avez donné là !

J'ai recommencé, dès le lendemain de mon arrivée, mes recherches pour découvrir madame de Candor.

Si je la retrouve, j'aurai le droit de lui dire que mon cœur lui a gardé fidèlement la foi que je lui ai jurée : Dieu veuille maintenant qu'elle ne me réponde pas qu'il lui importe peu de croire en moi si je ne crois pas en elle.

Bien que toutes mes démarches n'aient amené jusqu'à présent aucun résultat, je n'en suis pas moins convaincu que c'est à Rome que je dois atteindre le but de tous les efforts que je fais depuis deux années : il est vrai que j'ai eu la même confiance pendant les premières semaines de mon séjour à Venise ; on sait que l'événement ne l'a pas justifiée.

II

Hier, j'ai eu un moment d'espérance qui a fait battre bien vivement mon cœur, toujours préoccupé de la même pensée, joie et tourment de ma vie.

J'étais sorti de très-grand matin, comme je le fais tous les jours, et, suivant mon habitude, je m'étais dirigé vers les quartiers les plus isolés et les moins populeux de cette ville qu'on n'a jamais fini de connaître.

Au bout d'une heure de promenade, j'ar-

rivai à une petite place plantée d'arbres ; aucune de mes excursions matinales ne m'avait encore amené de ce côté : grande raison pour que mon intérêt et ma curiosité fussent excités au plus haut point.

Au milieu de cette place se trouve une fontaine dont l'élégance a d'abord attiré mes regards. Rome ne renferme pas un seul monument insignifiant : quand une création y manque de grandeur, on peut être sûr qu'elle a de la grâce. Ici on a du génie ou du goût, souvent les deux ensemble.

Je me suis approché, et j'admirais une ravissante naïade de bronze, dont les deux bras levés renversent une urne d'où s'échappait en ce moment une belle nappe d'eau irisée par les rayons obliques du soleil à son lever, lorsque mon attention fut aussitôt attirée par un autre objet.

Une petite fille de quatre à cinq ans, proprement vêtue, était penchée sur le rebord d'une immense coquille de marbre blanc qui forme le bassin de la fontaine.

De la place où j'étais, je ne pouvais voir le visage de l'enfant, mais je ne tardai pas à re-

marquer que la propreté de ses vêtements ne manquait pas d'une certaine recherche, et qu'une forêt de cheveux blonds bouclés retombait sur ses épaules, d'où la brise les soulevait de temps en temps, en les faisant scintiller comme s'ils eussent été recouverts d'une poussière d'or.

Le souvenir de la petite Valentine me revint soudainement à l'esprit, et je me suis encore approché de la fontaine.

Arrivé à deux pas de l'enfant, qui me tournait toujours le dos, je lui ai adressé la parole en italien pour lui demander le nom de cette place.

Non-seulement la petite fille ne me fit point de réponse, mais encore sa tête ne se tourna pas de mon côté.

Je répétai ma question dans les mêmes termes en élevant la voix; la petite fille ne bougea pas davantage : ce ne pouvait être de sa part un parti pris, puisque je l'avais surprise.

Je ne doutai presque plus alors que je ne fusse près de Valentine, on sait que la pauvre enfant est sourde-muette.

Je promenai un regard autour de la place, elle était déserte.

Je le plongeai dans les deux ou trois petites rues qui y aboutissent : le silence et la solitude régnaient partout.

Il n'y avait personne non plus aux fenêtres, dont quelques-unes cependant étaient ouvertes.

Mon imagination s'exaltait ; je sentais croître mon impatience avec la conviction à chaque seconde plus forte que c'était bien Valentine de Candor que je voyais.

Toutefois, comme dans tous les moments suprêmes, j'hésitais à m'éclairer : l'incertitude est un bonheur pour les êtres qui ne sont pas habituellement heureux.

Enfin je pris mon grand courage...

J'avais un moyen sûr de savoir qui j'avais devant moi, c'était d'obliger la petite fille à me regarder, puisqu'elle ne voulait pas ou ne pouvait pas me répondre.

J'ai dit que je n'étais qu'à quelques pieds d'elle.

Je fis une large enjambée, et je posai doucement ma main sur l'épaule de l'enfant, en

accompagnant ce geste de deux ou trois paroles caressantes, pour la rassurer dans le cas où elle pourrait m'entendre.

Elle tressaillit, retira vivement ses petites mains plongées dans l'eau, et se retourna vers moi avec résolution.

Son attitude penchée sur la coquille de marbre blanc avait ramené quelques-unes de ses belles boucles blondes sur son visage, de sorte qu'elle fut obligée de secouer plusieurs fois la tête pour dégager ses yeux à demi voilés.

Tout cela fut l'affaire de quelques secondes.

Nos regards se rencontrèrent enfin... mais ce fut un insaisissable éclair ! La petite fille poussa un cri étouffé et rauque qui n'avait presque rien d'humain, puis elle prit la fuite comme un oiseau effarouché, en donnant des signes de terreur qui ne me permirent pas de songer immédiatement à me mettre à sa poursuite.

Je n'avais pas eu le temps de reconnaître ses traits d'une manière bien positive; mais ce cri rauque, cet effroi, cette fuite soudaine,

tout concourait à faire des certitudes de mes premiers soupçons; j'aurais voulu douter, que cela m'eût été impossible dans le premier moment, et il me semblait que je n'avais plus aucune preuve à acquérir.

Cependant j'aurais pu me rappeler que je m'étais aussi cru bien sûr de mon fait le soir de mon excursion avec Nigro dans le petit village de Balboni.

Mais ce souvenir ne se présenta pas à mon esprit tout absorbé dans le présent.

Tout en rassemblant avec rapidité les circonstances qui servaient de base à mes conjectures, je suivais des yeux l'enfant dans sa fuite, prévoyant bien qu'elle ne pouvait s'étendre bien loin.

Effectivement je vis la petite fille disparaître sous le portail ouvert d'une église qui formait une des façades de la place.

Plus de doute, pensai-je, sa mère est là à prier, et comme elle demeure selon toute apparence dans le voisinage, elle aura laissé l'enfant s'ébattre auprès de la fontaine, pour qu'elle puisse respirer l'air vivifiant du matin.

Et tout en faisant ces réflexions et d'autres

du même genre, je m'acheminais vers l'église sans réfléchir que le lieu serait assez peu favorable à une reconnaissance comme celle que je prévoyais.

J'entrai, en murmurant tout bas que ma destinée allait enfin s'accomplir.

Quand j'eus fait quelques pas dans la nef, et que mon regard se fut un peu habitué à la demi-obscurité qui m'environnait, j'aperçus à l'écart, près d'une humble chapelle dont les murs étaient tapissés d'*ex-voto* de toutes les formes, une femme qui priait agenouillée sur les dalles, la tête inclinée sur sa poitrine, que pressaient ses deux mains croisées.

La petite fille avait saisi à bras-le-corps cette femme dont la tournure annonçait de la jeunesse, et la mise une certaine élégance sous le manteau de vrai tartan écossais à carreaux de couleurs sombres qui recouvrait ses vêtements. L'enfant, comme si elle était toujours sous l'influence de son effroi, avait caché sa tête dans les plis amples et nombreux de ce manteau.

Je m'arrêtai à ce spectacle, retenu tout à

la fois par le respect et l'affection, affection profonde, dont les souvenirs, les espérances et les remords jetaient le trouble dans mon cœur.

J'étais convaincu que je venais d'atteindre enfin le terme de mes longs efforts; mais en même temps j'avais compris que ce n'était pas dans une église que je devais me présenter à Jeanne pour la première fois après une si longue séparation, accomplie dans des circonstances qui faisaient de notre réunion un événement.

Je m'éloignai donc à pas lents et sans bruit, à peu près certain de n'avoir été ni vu ni entendu, et j'allai m'asseoir sur le rebord de la coquille de marbre blanc, à la même place où j'avais vu la petite fille quelques instants auparavant.

Une demi-heure, qui me parut un siècle, s'écoula... Enfin la jeune femme que j'avais vue à genoux sortit de l'église, tenant la petite fille par la main.

Elle paraissait mince et frêle, et elle marchait légèrement inclinée comme madame de Candor, dont elle avait aussi l'attitude gra-

cieuse et un peu nonchalante. Un long voile couvrait son visage et m'empêchait de distinguer ses traits... mais que m'importait cet obstacle? j'étais sûr de ce qu'il cachait.

Je quittai ma place et je m'avançai à la rencontre de ce groupe charmant, en proie à une émotion toujours croissante et que je sentais ne pouvoir bientôt plus être contenue.

Heureusement la place était toujours déserte ; ainsi je n'avais pas à me préoccuper des témoins si la scène de reconnaissance que j'allais provoquer était un peu vive.

J'avançai toujours... j'allais parler... prononcer un nom !

La petite fille m'aperçut la première et détourna rapidement la tête, tirant en même temps la robe de sa mère comme pour l'entraîner loin de moi d'un autre côté.

J'étais en ce moment à trois pas d'elles... la jeune femme aurait pu entendre les soubresauts de mon cœur qui battait à me briser la poitrine. Elle leva enfin les yeux vers moi, inclina la tête comme pour me saluer, car j'avais ôté mon chapeau , et continua son chemin sans hésiter une seconde ni donner aucun

signe d'émotion si imperceptible qu'il fût.

Je restai confondu, anéanti !

Toutefois je ne fus pas encore désabusé ; ma conviction avait été trop profonde dans sa soudaineté pour s'évanouir ainsi dans un instant : il me restait la chance que Jeanne, par un dernier effort de sa colère, avait feint de ne pas me reconnaître.

Sous l'empire de cette dernière espérance, je me mis à marcher sur les traces de la jeune femme et de l'enfant, bien déterminé à entrer à leur suite dans la demeure dont je les verrais franchir le seuil.

Je n'eus pas beaucoup de chemin à faire pour cela : elles entrèrent dans une maison de mince apparence, située dans une rue voisine ; je m'y introduisis aussitôt derrière elles, afin de ne pas les perdre de vue.

Au bruit de mes pas, la jeune femme, qui jusqu'à ce moment n'avait pas paru se douter que je la suivisse, se retourna brusquement.

Nous nous trouvions dans une espèce de corridor long, étroit et sombre.

— Que souhaitez-vous, signor? me demanda la jeune femme en langue italienne,

mais avec un accent étranger des plus prononcés.

Je gardai le silence, ne sachant plus où j'en étais.

— Je présume que vous vous êtes trompé, ajouta-t-elle ; à qui ai-je l'honneur de parler?

Je balbutiai quelques paroles sans suite qui n'en dirent pas plus que mon silence ; ma surprise se transformait insensiblement en stupéfaction.

Je n'avais pas plus reconnu la voix de Jeanne que ses traits, et cependant je m'obstinais à croire que c'était en sa présence que je me trouvais.

La jeune femme me renouvela sa dernière question en anglais très-pur et très-élégant. Je commençai seulement à comprendre alors que je pouvais bien m'être trompé.

— Excusez-moi, madame, lui dis-je, j'avais cru vous reconnaître, c'est pour cela que j'ai pris la liberté de vous suivre : vous êtes Anglaise, n'est-ce pas?

— Ceci est sans intérêt pour vous, a-t-elle repris avec une sorte de hauteur. Vous ne me connaissez pas.

Pendant ce colloque, la petite fille, qui précédait sa mère, avait ouvert une porte que l'obscurité ne me permettait pas de voir, et toutes deux disparurent, me laissant à peu près certain que j'avais été dupe d'une illusion.

Cependant je suis retourné ce matin sur la petite place, et j'ai pris quelques informations dans le voisinage.

Ce n'est pas que je conservasse encore quelque espérance ou quelque doute ; mais, comme tous les amoureux du monde, je comptais sur un hasard ou sur un miracle : quand on n'a pas de ces instants de folie-là, c'est qu'on n'aime point.

Le premier renseignement que je recueillis me fut donné par un vieux sacristain de l'église dont j'ai parlé. On verra qu'il était bien de nature à me replonger dans mes incertitudes, si cela eût été possible encore.

— Excellence, j'ignore le nom de cette dame, me dit-il quand je l'interrogeai ; mais je sais qu'elle est bien intéressante : sa petite fille est sourde-muette.

Puis il ajouta aussitôt :

— Il y a à peu près cinq ans qu'elle habite la ville et ce quartier retiré, dont tous les malheureux la connaissent bien.

Cinq ans! tout était consommé! Le hasard même n'avait plus la moindre probabilité.

Je suis donc revenu chez moi, où j'ai passé le temps qui s'est écoulé depuis ce moment jusqu'à celui où je trace ces lignes, dans une profonde tristesse.

Rien ne me découragera cependant, je le sens, et c'est là ma consolation, en attendant que ce soit de nouveau ma force et mon espérance.

Si ce n'est pas à Rome que j'atteins mon but, je suis décidé à le poursuivre ailleurs, dussé-je user ma vie à cette recherche, qui est un besoin et un devoir pour moi.

Rome commence à se peupler pour la saison d'hiver. Les personnes que la crainte des grandes chaleurs en avait éloignées reviennent petit à petit; dans quelques jours j'ouvrirai ma maison, et je donnerai des fêtes qui feront le sujet des conversations de toute la ville. Si madame de Candor se cache, elle entendra du moins parler de moi.

J'ai reçu, la semaine dernière, une réponse de la duchesse d'Ussel. Je lui avais écrit de Venise une longue lettre, dans laquelle je ne prononçais pas le nom de son amie, bien que je lui donnasse à entendre que je voyageais en Italie dans l'espoir de la rencontrer. Elle a imité ma réserve en la surpassant, car elle ne me fait aucune allusion indirecte à mes demi-confidences. Sa lettre est bonne, mais froide : on voit que, si elle a pardonné déjà, elle n'a pas oublié encore.

Le journal que j'écris lui est destiné. Si jamais elle le lit, il lui apprendra que si mon esprit est soupçonneux et inquiet, mon cœur est du moins fidèle... Malheureusement, les femmes font plus de cas de la confiance aveugle que de la fidélité inébranlable. Elles ont raison : la première est commode, la seconde est gênante.

III

J'ai vécu dans une grande dissipation, depuis quelques semaines, c'est-à-dire que je n'ai pas passé un seul jour sans recevoir chez moi ou sans aller dans le monde.

Quoique nous soyons en plein hiver, le temps est d'une merveilleuse beauté. J'en profite pour faire de longues promenades à cheval dans cette magnifique campagne de Rome, que les poëtes et les voyageurs n'ont pas assez célébrée, bien qu'ils en aient parlé presque tous avec enthousiasme.

Rien, selon moi, ne saurait être comparé à l'aspect imposant de cette immense plaine qui s'étend depuis Viterbe jusqu'à Terracine. La solitude et le silence qui y règnent, les débris qui la jonchent çà et là, comme pour marquer le passage des siècles et les haltes des générations, les animaux à demi sauvages qu'on y rencontre de loin en loin, tout, jusqu'à sa renommée pestilentielle, concourt à en faire un spectacle saisissant pour le regard

et la pensée. Ces champs, qui étaient jadis le grenier de l'empire romain, et qui en sont aujourd'hui le cimetière, surpassent en majesté et en pittoresque les contrées les plus célèbres. Quand on les visite, on ne s'aperçoit ni du trajet qu'on parcourt, ni du temps qui s'écoule : le présent s'y absorbe en quelque sorte dans la contemplation du passé, et les heures marchent aussi vite que dans un rêve.

La journée d'hier a été une des plus remplies dont je me souvienne depuis mon arrivée ici, et elle a offert un contraste bien frappant entre la matinée et la soirée.

Depuis la semaine dernière j'avais invité toute la bonne compagnie de Rome et tous les étrangers de distinction, y compris, pour cette fois seulement, les Anglais, à un très-beau concert qui devait être suivi d'un bal.

C'est la troisième fête de ce genre que je donne depuis le commencement de l'hiver. Les deux premières ont fait beaucoup parler de moi, mais je n'ai point appris, hélas ! que ces bruits fussent arrivés aux oreilles de madame de Candor : Rome ne me sera donc pas plus favorable que Venise !

J'étais, la veille au soir, occupé à donner quelques ordres pour les préparatifs de ma grande réunion, lorsque l'on m'a remis un billet qui m'invitait à assister le lendemain de bonne heure, à la prise d'habit de Stella Barberino.

J'ai été vivement ému de cette nouvelle, et profondément triste de la nécessité où je me trouvais de faire un acte éclatant de mondanité le jour même où une pauvre créature allait renoncer au monde à cause de moi : j'ai vu là une nouvelle preuve de la fatalité qui me poursuit depuis que je suis au monde.

Je me suis immédiatement déchargé sur Yorik de tous mes tracas de maître de maison, et je me suis renfermé dans ma bibliothèque, après avoir défendu d'y laisser pénétrer qui que ce fût.

Resté seul, je me suis demandé si je n'avais pas le droit de remettre mon concert et mon bal à un autre jour ; mais quelle raison donner, ne pouvant pas avouer la véritable ?

Puis je me suis dit qu'on portait habituellement tant de douleur au milieu de ce qu'on

est convenu d'appeler les plaisirs, que je pourrais bien en porter une de plus sans que mes nombreux invités en fussent instruits.

Cette dernière réflexion m'a décidé à ne rien changer à mes projets, et hier à midi, qui était l'heure indiquée sur le billet d'invitation, je me suis rendu à l'église du couvent de Sainte-Euphémie, à l'autre extrémité de la ville.

J'ai remis, en entrant, mon billet à une espèce de maître des cérémonies, qui m'a conduit à travers la grande nef, solitaire encore, à une des places réservées dans le pourtour du chœur.

Quelques instants après, quand la foule est arrivée et que j'ai reconnu parmi elle beaucoup de personnes de distinction qu'on faisait placer dans l'église, j'ai bien dû comprendre que j'avais été l'objet d'une faveur toute particulière.

Comme la cérémonie ne commençait pas encore, j'ai examiné tous les préparatifs qui avaient été faits à son intention, et j'ai été émerveillé comme je le suis constamment depuis mon arrivée dans cette ville.

Le peuple romain, qui est naturellement doué de tous les genres de talents, a en particulier celui des pompes religieuses. Aucun autre ne l'égale dans l'art difficile d'allier la splendeur à la simplicité, et la noblesse à la grâce. Tout Romain est un artiste croyant qu'éclaire le double flambeau de la foi et du génie.

Ici on fait plus de choses avec de la gaze et du feuillage, qu'ailleurs avec du velours et des crépines d'or. Les Romains sont les aristocrates du goût ; les autres peuples n'en sont que les parvenus, à commencer par les grands seigneurs anglais, mes compatriotes et mes pareils.

Lorsque j'eus terminé mon examen de la décoration de l'église, je ramenai mes regards vers le chœur, et j'aperçus, à quelque distance de la place que j'occupais, un homme agenouillé près du maître-autel.

Sa tête était inclinée sur sa poitrine, un ample manteau de drap brun l'enveloppait, mais à son attitude et à son épaisse chevelure noire je reconnus Barberino.

Quelques instants après, il a relevé la tête

et m'a reconnu à son tour. Je lui ai adressé un salut affectueux auquel il a répondu par un sourire mélancolique et un geste bienveillant, puis il s'est remis à prier.

Quoique je m'attendisse à le voir, cette rencontre a ajouté à l'émotion que j'éprouvais déjà.

L'église était pleine comme un jour de grande fête ; l'orgue a commencé un chant grave et triste ; en même temps deux longs rideaux de velours blanc se sont séparés au fond du chœur, sans qu'on vît la main qui les ouvrait, et la communauté a défilé lentement des deux côtés du maître-autel.

Toutes les religieuses avaient leur voile baissé ; elles glissaient sans bruit comme des ombres, le front incliné vers la terre.

Derrière elles venait la supérieure, conduisant Stella par la main.

En ce moment le pauvre Barberino a relevé vivement le collet de son manteau sur son visage, et un sanglot tout à la fois douloureux et contenu s'est échappé de sa poitrine et a retenti jusque dans mon cœur.

Stella l'avait sans doute entendu comme

moi, car son visage, sur lequel rayonnait l'expression d'une joie céleste, s'est passagèrement altéré.

Elle était entièrement habillée de blanc; une couronne de roses blanches ceignait son front pur comme la neige immaculée des sommets inaccessibles; ses magnifiques cheveux tombaient en longues boucles ondoyantes sur ses épaules; jamais rien de plus miraculeusement beau ne s'était offert à mes regards.

Elle s'était prosternée en même temps que toutes ses compagnes, et presque aussitôt un religieux de l'ordre des Théatins est monté en chaire et a débité d'une voix onctueuse et forte ce texte tiré de saint Chrysostome :

« *Au milieu de ces grands naufrages du monde, une main propice nous jette d'en haut le câble de l'espérance, qui peu à peu retire des flots des misères humaines, et soulève jusqu'au ciel ceux qui s'y attachent fortement.* »

Après le sermon, qui a été simple et touchant, la cérémonie a immédiatement commencé.

Je n'en raconterai pas les détails, dans l'impuissance où je me sens de le faire digne-

ment. J'ai vu cette belle chevelure tomber sous le fer, ce front noble et pur disparaître sous le voile, puis le linceul des morts envelopper ce corps palpitant de vie et de jeunesse... Tout était consommé !

Quel spectacle est grand auprès d'un spectacle pareil ?

Quelle âme peut se dire forte, en songeant à la lutte que cette âme a dû soutenir avant de remporter une aussi belle victoire sur elle-même ?

Comme les conquêtes de l'orgueil sont misérables en comparaison de cet humble triomphe de la résignation !

Telles étaient mes pensées pendant que je contemplais pour la dernière fois Stella qui s'éloignait, vêtue de bure et confondue avec ses compagnes.

La foule s'est retirée lentement et en silence. Insensiblement l'église a pris cette sonorité imposante des grands vaisseaux vides, qui permet d'entendre les moindres bruits ; alors j'ai quitté ma place et je me suis approché de Barberino, toujours prosterné près de la dernière marche du maître-autel. Au mo-

ment du départ de sa sœur, il n'avait pas fait le plus petit mouvement.

J'ai touché légèrement son épaule pour l'avertir de ma présence, dont il ne paraissait pas se douter le moins du monde, à ce qu'il me semblait.

Il s'est levé, m'a tendu la main sans proférer une parole, et m'indiquant du regard les deux rideaux qui s'étaient refermés sur sa sœur peu d'instants auparavant, il s'est laissé emmener par moi hors de l'église sans faire la moindre résistance.

L'altération de sa physionomie annonçait cependant qu'il devait être profondément malheureux, et que ce n'était pas sans de violents combats qu'il en était arrivé à ce sublime degré de résignation.

Ma voiture m'attendait à quelque distance de l'église, de sorte que nous marchâmes cinq ou six minutes en nous tenant par le bras.

— Excellence, me dit-il pendant le trajet, je vous remercie de l'honneur que vous avez fait à ma sœur aujourd'hui.

Je m'attendais à des reproches : ce calme, cette douceur me confondirent.

— Je suis venu aussi pour vous, mon pauvre Barberino, lui répondis-je en lui serrant la main.

Il leva sur moi ses magnifiques yeux noirs, et je vis alors que leur éclat habituel était voilé par de grosses larmes qui ne voulaient pas couler.

Il fallait que cette puissante nature souffrît cruellement pour laisser transpirer ainsi sa douleur en dépit de tous ses efforts pour la dissimuler.

Nous arrivâmes enfin à ma voiture : je proposai à Barberino d'y monter avec moi.

— Si c'est pour aller chez vous, permettez-moi de refuser, m'a-t-il dit avec un accent craintif, comme s'il craignait de me désobliger par cette sorte de refus.

— Ce sera pour ce que vous voudrez, mon ami ; je suis à votre complète disposition.

— Eh bien ! reconduisez-moi jusqu'à la petite auberge où mon cheval m'attend. Par ce moyen nous passerons quelques moments ensemble, et mon départ ne sera pas retardé.

— Êtes-vous donc si pressé de quitter Rome ?

Il m'a fait signe que oui par un mouvement de tête de l'expression la plus douloureuse, et nous avons pris place tous les deux dans le fond de mon coupé.

— Est-ce que vous ne comptez pas *la* revoir ? lui demandai-je après que nous eûmes roulé pendant quelques instants.

— Je ne sais d'abord si cela me serait permis, Excellence... Et puis d'ailleurs je crois qu'il est préférable, pour elle et pour moi, que cette entrevue n'ait pas lieu.

— Vous ne lui avez donc pas pardonné ?

— Pourquoi cette question, puisque vous me voyez ici ?

— Au fait c'est juste... Et à moi ?

— A vous, Excellence ! vous pardonner ? Mais je ne vous en ai jamais voulu ! vous vous êtes si noblement conduit ! C'est moi qui ai fait tout le mal. Dieu m'a puni cruellement, mais je le méritais ! Que sa volonté soit faite et que son nom soit béni.

Comme il prononçait ces mots, nous arrivions à la porte de la petite auberge où il avait laissé son cheval, et nous mîmes pied à terre.

Peu de moments après, nous nous étions embrassés silencieusement, et il s'éloignait au grand galop, me laissant vraiment triste de cette séparation, et rempli d'estime pour la douceur et la fermeté de ce caractère primitif.

En définitive, ce que j'ai trouvé de plus noble et de plus délicat jusqu'à présent en Italie, c'est un espion à Venise et un bandit à Rome.

Au fait, pourquoi pas ? Dieu met la vertu où il lui plaît, c'est une des manifestations les plus éclatantes de sa toute-puissance.

J'ai passé le reste de la journée en proie à une mélancolie qui n'était pas encore dissipée quand Yorik est venu me dire que je n'avais plus que le temps bien juste de m'habiller pour recevoir mes nombreux invités.

Une heure après, huit cents personnes se pressaient dans les appartements de mon petit palais.

La princesse Vantini, qui est à Rome depuis quelques semaines, avait été priée par moi. Suivant son habitude, elle est arrivée

une des premières, accompagnée de sa suite obligée.

Entre le concert et le bal je me suis assis pendant quelques instants auprès d'elle, et, sans doute dans l'espoir de m'être agréable, elle a entamé sur-le-champ le chapitre de Venise.

Ma réserve, qui allait jusqu'au silence, ne l'a point avertie que ce sujet de conversation m'était désagréable : comme elle est au fond très-bonne, je suis convaincu qu'il n'y avait aucune mauvaise intention dans sa persistance.

— Vous savez, m'a-t-elle dit, tous les changements survenus dans la famille du comte San-Felice?

— Je n'ai conservé aucune relation avec le comte, ai-je répondu.

— Ce qu'on raconte est donc vrai?

— J'ignore tout à fait ce qu'on raconte, princesse.

— La belle Antonia a pris le voile aux Ursulines de Vérone, le jour de Noël. L'archevêque de Milan, son oncle, est venu officier; c'était une cérémonie superbe.

J'ai gardé le silence.

— On m'a assuré, a repris la princesse, qu'il n'eût tenu qu'à vous de conserver à la société de Venise cette merveille de grâce et de beauté.

— C'est me faire beaucoup d'honneur, princesse; mais je puis affirmer qu'on se trompe.

— Dites cela au public, milord, c'est à merveille ; mais à moi, qui suis instruite de tout...

— Princesse, ai-je interrompu sèchement, vous ne pouvez rien savoir qui me concerne sur ce sujet.

— Comment! vous n'étiez pas amoureux d'Antonia?

— J'étais l'admirateur de sa beauté, de son esprit, de son caractère élevé et résolu, mais j'avais cela de commun avec tous les hommes qui la connaissaient.

— Cependant le comte San-Felice m'a affirmé...

— Le comte San-Felice est un misérable, princesse ! Voilà ce que je vous affirme à mon tour. Vous pouvez choisir maintenant entre son affirmation et la mienne.

La conversation en est restée là, Dieu merci. La pauvre princesse était stupéfaite, et j'ai profité de son ébahissement pour m'éloigner d'elle.

Plus tard je l'ai encore retrouvée dans le bal, mais elle ne m'a plus reparlé de Venise : je lui en ai su bon gré. Cette vieille folle a vraiment d'excellentes qualités.

Tout le monde m'a dit que ma fête était magnifique, et je crois qu'effectivement elle l'était ; mais au milieu du bruit, des lumières et des fleurs, je voyais toujours les rideaux de velours blanc de l'église de Sainte-Euphémie et le pauvre Barberino relevant sur son visage désolé le collet de son manteau de drap brun.

Enfin, cette journée si remplie de contrastes bizarres et douloureux est terminée... Le souvenir qu'elle m'a laissé pèse sur mon esprit : c'est assez pour moi dans les dispositions où je suis.

Je ne donnerai plus de fêtes : celle de cette nuit m'a été trop pénible.

J'essayerai d'un autre moyen de dépenser mon immense revenu avec un éclat qui puisse

arriver aux oreilles qui s'obstinent à ne pas vouloir m'entendre : je répandrai beaucoup de charités. Qui sait si je ne rencontrerai pas Jeanne chez des pauvres ?

En ce moment je suis un peu comme ce parvenu français qui me disait un jour : *J'ai usé de tout, tout m'ennuie, je vais essayer de faire du bien : ça m'aidera toujours à passer un moment. — Ce n'est pas plus amusant que le reste*, me disait le même individu, le lendemain.

Que d'actions soi-disant vertueuses n'ont pas eu une autre origine ! On quitte le mal par impuissance ou par lassitude ; on pratique le bien pour vivre autrement qu'on n'a vécu... Espérons que Dieu, dont la bonté est infinie, ne scrute pas trop les conversions.



Je quitte Rome dans quelques jours, après les imposantes cérémonies de la semaine sainte.

J'ai tout à fait perdu l'espoir d'y rencontrer madame de Candor.

Cependant, je ne regrette pas le temps que j'ai passé dans cette ville; mon esprit y a retrouvé de la sérénité; il me semble aussi qu'il y a moins de tristesse dans mon cœur.

Je conseillerais volontiers à toutes les âmes souffrantes de se réfugier à Rome; elles y apprendront au moins la résignation.

J'étais décidé à visiter la Sardaigne, où il ne serait pas impossible que Jeanne se fût rendue dépuis Gênes où j'ai perdu ses traces; mais une chose que j'ai apprise avant-hier me détermine à me rendre à Naples.

Il y a dans cette ville un vieil abbé qui possède au plus haut degré le talent d'élever les sourds-muets. Il dirige lui-même un établissement qu'il a fondé depuis de longues années, et on dit qu'il s'y trouve en ce moment beaucoup d'enfants de très-bonnes familles.

Sans aucun doute, si madame de Candor a entendu parler de cette maison, et il n'y a rien d'impossible à cela, elle se sera hâtée d'y conduire sa fille.

C'est une chance... Je la tenterai, décidé que

je suis à n'en laisser échapper aucune, si faible et si incertaine qu'elle soit : ma résolution sur ce point est invariable.

Je serai donc à Naples dans une douzaine de jours ; mais je n'y passerai que le temps nécessaire pour m'assurer si madame de Candor est au nombre des personnes qui fréquentent l'établissement de l'abbé Roncali.

Si je n'apprends rien là, il est parfaitement inutile de prendre des informations ailleurs. Jeanne ne se sera pas réfugiée dans cette ville de plaisirs bruyants et de perpétuelles folies : alors je partirai pour la Sardaigne en passant par la Sicile, ce qui n'offrira aucune difficulté, grâce aux nombreux paquebots à vapeur qui sillonnent la Méditerranée.



C'est demain que je fais mes adieux à Rome, et ce ne sera pas sans un vif sentiment de regret, chose que je remarque parce qu'elle est très-rare chez moi.

Il m'est très-souvent arrivé de souhaiter être quelque part où je n'étais pas, mais je n'ai que

de très-incertains souvenirs d'avoir quitté avec chagrin un lieu où j'étais.

Je suis donc en progrès, puisque je crois sentir que je m'éloigne de Rome avec peine.

Je suis allé ce matin au couvent de Sainte-Euphémie prendre congé de la supérieure, avec laquelle j'ai conservé des relations, grâce à mon titre de protecteur de sa maison : c'est du moins la qualification qu'elle me donne.

Ma visite terminée, la supérieure m'a demandé si je ne serais pas bien aise de voir sœur Félicité ; c'est le nom qu'a pris Stella en entrant en religion.

J'ai répondu affirmativement, et aussitôt la supérieure a envoyé une tourière à la recherche de sœur Félicité, sans ajouter de la prévenir de quoi il s'agissait.

Ainsi ma présence devait la surprendre, je le croyais du moins.

Elle est entrée grave, sereine, recueillie, et ce n'est qu'après avoir fait quelques pas dans le parloir qu'elle m'a aperçu.

Sa gravité et sa sérénité sont restées les mêmes : son recueillement seul a fait place à une expression de douce bienveillance.

— Ma sœur, lui a dit l'abbesse, milord quitte Rome demain, et je tenais encore à le remercier en votre présence de vous avoir amenée dans notre maison.

— Que ferai-je donc, moi qui suis si heureuse d'y être venue? a-t-elle répondu avec un céleste sourire. Milord, vous êtes bien sûr, n'est-ce pas, de mon éternelle gratitude?

J'ai répliqué ce qui était convenable dans cette circonstance; puis j'ai demandé à la jeune religieuse des nouvelles de son frère.

— Mais je n'en ai pas, milord: nous n'écrivons jamais, et il n'est pas venu me voir. J'espère qu'il est heureux, je prie pour lui: si vous en avez l'occasion, faites-lui savoir que je me porte très-bien et que je ne l'oublierai jamais... Retournez-vous en Angleterre, milord? a-t-elle ajouté.

— Non, je vais d'abord à Naples; puis je ne sais pas bien ce que je ferai ensuite.

— Je demanderai à Dieu de bénir les démarches que vous faites, milord, a-t-elle repris.

Pour comprendre l'effet que ces mots si simples ont produit sur moi, il est essentiel de savoir qu'en disant à Stella, pendant notre

explication à Acquapendente, que je ne pouvais pas l'aimer, je suis entré dans les plus grands détails sur les motifs qui m'en empêchaient.

Elle sait donc mon histoire, cette histoire qui a brisé son cœur... et sans que sa voix trahisse la plus petite émotion, elle me dit qu'elle priera pour le succès de mon entreprise.

Noble et courageuse fille ! Sans la présence de l'abbesse, je crois que je me serais jeté à ses pieds : c'eût été une sottise digne de moi.

Stella, ou plutôt sœur Félicité, s'est retirée, calme en sortant comme elle l'avait été lors de son entrée.

— Milord, m'a dit la supérieure, si on pouvait donner au monde le spectacle des victoires que cette âme a remportées sur elle-même, il n'y aurait plus d'incrédules sur la terre. On verrait Dieu !



Je suis à Naples depuis quelques jours, mais j'en partirai bientôt : je suis presque sûr que

madame de Candor n'y est pas ; l'abbé Roncali n'a que des garçons en ce moment dans son établissement.

Cette ville m'est odieuse après le calme majestueux de Rome. On n'y parle pas, on y crie ; on n'y marche pas, on y court : c'est un carnaval de mendiants, de moines et de soldats. Le premier aspect est assez curieux, le second fatigue déjà ; puis l'irritation s'en mêle, et la pensée appelle le désert et le silence pour se reposer.

... *Elle* n'est plus ici, mais *elle* y était il y a six mois ! Je viens d'en acquérir la certitude de la bouche d'un attaché à l'ambassade de France.

Il paraît qu'elle avait entendu parler à Gênes de l'abbé Roncali ; elle s'est rendue à Naples pour le connaître, il lui a donné une jeune personne instruite par lui pour élever sa fille, puis elle est partie. On n'a pu me dire pour quel endroit, mais je le saurai demain : j'ai l'adresse des parents de la personne que madame de Candor a emmenée avec elle, il est impossible qu'ils ignorent où est leur enfant.

... *Elle* est en Sicile ! Il était défendu de

le dire, mais avec de l'or que n'obtient-on pas?

On écrit à la gouvernante de Valentine sous le couvert de M. Fabrio Petrucci, banquier à Palerme.

Je pars donc pour Palerme ce soir!

M. Petrucci me dira ce que j'ignore encore, c'est-à-dire dans quelle partie de la Sicile habite madame de Candor; s'il refuse, s'il est incorruptible, je parcourrai l'île dans tous les sens jusqu'à ce que j'aie trouvé celle que je cherche; j'y userai ma vie s'il le faut.

Dans tous les cas, je ne reprendrai ce journal que lorsque je l'aurai *revue*. Je suis las d'y consigner toujours des espérances mensongères, et des aventures qui n'intéressent pas mon cœur, mort à tout, excepté à mon amour.



Ici finissait effectivement le manuscrit remis par lord Algernon à la duchesse d'Ussel, qui l'avait lu d'un bout à l'autre sans pouvoir le quitter un seul instant. Il ne contenait pas,

à beaucoup près, la relation de toutes les épreuves subies par son auteur, car à partir du jour où il avait quitté Naples jusqu'à celui où il était rentré à Paris, sa vie, depuis si longtemps déjà tourmentée, n'avait été qu'une longue suite de fatigues sans résultats, de déceptions amères et de sacrifices complétement inutiles. A Palerme, ses plus mauvais jours avaient commencé. Il y trouva, dans la personne du banquier Petrucci, un homme d'une discrétion impénétrable et d'une fidélité incorruptible, qui ne voulut jamais lui confier ou lui vendre le secret de la retraite de madame de Candor, qu'il devait cependant connaître. Vainement lord Algernon employa-t-il les sollicitations les plus éloquentes et les plus brillantes offres de fortune, M. Petrucci resta inflexible; il avait, disait-il, engagé sa parole à madame de Candor, et pour le don de la Sicile entière, il ne voudrait pas y manquer. Ses commis et ses gens ne savaient rien ou étaient intègres comme lui, de sorte que le pauvre lord Algernon ne fut pas plus heureux dans ses tentatives de ce côté. Il se résigna donc à faire un nouvel

appel à sa ténacité et à ses inspirations, et, prenant un guide intelligent et infatigable comme lui, il se mit à parcourir la Sicile avec la persévérance robuste d'un chasseur et la patience minutieuse d'un minéralogiste. La carte du pays à la main, il explora toutes les villes du littoral, visita les bourgs, les villages et jusqu'aux hameaux de l'intérieur de l'île, sema partout l'argent dans l'espoir d'obtenir des renseignements qu'on ne lui donnait pas ou qu'on lui donnait faux, et exposa souvent sa vie pour acquérir le plus faible indice. On sait que tant d'efforts n'aboutirent à rien, puisqu'il n'avait pas rencontré madame de Candor, tandis que, par une bizarrerie de la fortune, Gaspard d'Ernemond, qui ne la cherchait pas, s'était trouvé sur son chemin. Dix minutes plus tôt, c'était lord Algernon qui faisait cette rencontre, et ses tourments finissaient là. Après six mois de séjour et d'excursions non interrompues en Sicile, ayant perdu tout espoir d'y découvrir Jeanne, il s'était embarqué pour la Sardaigne, où il avait recommencé la même vie, avec cette seule différence qu'ayant moins d'illu-

sions, ses déceptions furent moins cruelles. Ce pays primitif, les mœurs patriarcales de ses habitants, la beauté splendide d'un climat qui fait de la Sardaigne une Afrique tempérée, lui plurent infiniment, et il se disait quelquefois que s'il était réuni à la femme qu'il aimait, ce serait là qu'il voudrait vivre et mourir. Dans cette pensée même, il avait acheté près de Tempio des terres considérables et une habitation située dans une position délicieuse. Il allait s'y établir pour un temps assez long, à ce qu'il disait, lorsque, sur un renseignement des plus vagues, il se détermina à partir pour les îles Baléares. Après un hiver passé à Palma, il se rendit à Malte pour visiter un de ses oncles qui en était gouverneur. C'est de là qu'au bout de trois semaines, il se détermina à revenir à Paris, dans l'unique but d'arracher aux amis ou aux parents de madame de Candor le secret de sa retraite, que le hasard ne voulait pas lui livrer.

On a vu que cette dernière inspiration était bonne, et nos lecteurs doivent se rappeler qu'au moment où ils ont commencé avec

madame d'Ussel la lecture du manuscrit de lord Algernon, le noble étranger, réconcilié avec le frère de madame de Candor, et réhabilité dans l'esprit de son amie la duchesse, annonçait hautement son mariage avec cette femme si laborieusement cherchée, et se disposait à partir de nouveau pour la Sicile, en compagnie du comte du Hallier, son futur beau-frère.

Nous allons donc quitter maintenant le récit pour rentrer dans l'action plus vive du roman : quelques chapitres suffiront, au surplus, pour expliquer les causes de la catastrophe qui sert de prologue à cette histoire, dans laquelle on ne doit pas se borner à voir une fiction.

Lord Algernon a existé réellement : plusieurs personnes parmi celles qui nous lisent l'ont connu.

Madame d'Ussel vit toujours, aimée et respectée. Maintenant que le monde ne peut plus dire qu'elle est coquette, il dit qu'elle est pédante ; mais elle en rit, car ses nombreux amis savent que cela n'est pas.

Madame de Chantepie est morte comme

elle a vécu : nos lecteurs sauront plus tard ce que cela signifie.

Quant à Malveaux... chut! n'en parlons pas... c'est presque un personnage aujourd'hui ; il écoute aux portes du gouvernement provisoire, c'est-à-dire qu'il est laquais chez des commis.

IV

Madame d'Ussel, qui avait fait fermer sa porte pour n'être pas dérangée pendant sa lecture du journal de lord Algernon, ne quitta, ainsi que nous l'avons dit, le manuscrit qu'à la dernière ligne de la dernière page, et quand elle en fut arrivée là, partagée entre l'intérêt et l'émotion, elle se dit que l'homme qui avait montré tant de persévérance, et qui était resté si fidèle, devait aimer véritablement. Dans ce récit de lord Algernon, le

narrateur laissait toujours percer l'inquiétude de son caractère et le scepticisme de son esprit, mais l'honnêteté, l'élévation, la droiture dominaient ces dispositions fâcheuses, et pouvaient, à la longue, finir par les neutraliser. Une fois heureux et certain d'être aimé, le noble insulaire n'écouterait que ses instincts élevés et délicats, et il ferait sans doute le bonheur de celle qui lui aurait confié sa destinée. Somme toute, madame d'Ussel était satisfaite, et elle se proposait de le dire le soir même à lord Algernon qui lui avait promis, comme on doit s'en souvenir, de lui faire une visite dans sa loge à l'Opéra.

Rassurée de ce côté, madame d'Ussel reporta sa pensée sur madame de Candor, et quelques inquiétudes vagues s'agitèrent confusément dans son esprit. Ce n'est pas qu'elle attachât la moindre importance à la calomnie infâme contenue dans le billet anonyme de madame de Chantepie, mais la conduite de Jeanne lui semblait à beaucoup d'égards inexplicable, et elle y voyait tout au moins un parti pris, dont il serait peut-être impossible de la faire revenir. Si lord Algernon n'avait

atteint madame de Candor que dans son amour, le pardon et même l'oubli étaient certains; mais il l'avait blessée dans sa fierté et dans sa délicatesse en lui supposant des vues cupides, et la duchesse savait son amie capable de tout sacrifier au juste ressentiment d'une semblable injure. Ingénieuse et dévouée comme toujours, elle chercha dans son esprit, et surtout dans son cœur, le moyen de conjurer les obstacles qu'elle prévoyait, et elle crut en avoir trouvé un, dont elle se promit de parler à lord Algernon avant son départ pour la Sicile.

Deux heures après environ, madame d'Ussel finissait de s'habiller pour aller à l'Opéra; sa voiture l'attendait au bas du perron de son hôtel, lorsqu'on lui remit un billet, qu'à l'odeur forte et nauséabonde de musc qu'il exhalait, et au griffonnage de l'adresse, elle reconnut pour être de madame de Chantepie.

— Que peut encore me vouloir cette femme? pensa-t-elle.

Et son cœur se serra douloureusement.

Elle brisa le cachet, déchira l'enveloppe,

et lut avec une anxiété croissante ce qui suit :

« Vous m'avez fait subir une terrible humiliation, madame la duchesse. Sans respect pour mon âge, sans ménagement pour ma santé détruite et des souffrances incurables, vous m'avez tendu un piége infâme, profitant de ma faiblesse et de ma stupéfaction pour m'accuser d'une de ces lâchetés dont les femmes comme moi ne doivent pas prendre la peine de se défendre. Je n'ai point écrit cette odieuse et sotte lettre, c'est tout ce que ma dignité me permet de vous dire. Je suis si sûre de moi, et tellement au-dessus d'une semblable accusation, que je ne redoute même pas les conjectures que vous pourrez tirer de ce que je vais vous dire : *Sachez donc que je viens d'apprendre d'une manière certaine, et je tiens à votre disposition les preuves de ce que j'avance, que les faits contenus dans le billet qu'il vous a plu de m'attribuer sont de la plus exacte vérité. Madame de Candor, cette femme si pure que vous protégez jusqu'à me calomnier pour la servir, n'est plus en Sicile. Elle habite Livourne, et la façon*

dont elle y vit ne doit pas lui faire désirer l'arrivée de son frère accompagné d'un ancien adorateur.

« Si j'étais une méchante femme comme vous le supposez, madame la duchesse, au lieu de vous instruire de cette circonstance, je vous la laisserais ignorer : vos amis partiraient ensemble, et le lendemain du jour où ils auraient rencontré celle qu'ils vont chercher, ils se couperaient la gorge ; mais celle qui dédaigne la calomnie méprise aussi la vengeance ; je vous avertis, votre sagesse avisera.

« Recevez mille compliments, madame la duchesse.

« Baronne de CHANTEPIE.

« *P. S.* Les preuves dont je vous ai parlé sont une lettre du consul de France à Livourne. Elle est adressée à une personne fort recommandable, qui me l'a confiée en m'autorisant à vous la communiquer. Je ne compte pas sortir de toute la semaine, et ma porte sera toujours ouverte pour vous. »

Madame d'Ussel avait fini de lire, elle avait même relu : le papier lui tomba des mains.

— Mais c'est affreux ! s'écria-t-elle, comme s'il y avait là quelqu'un pour compatir à son angoisse. Que faire, mon Dieu ? Dois-je demander à voir ces preuves ? Si on me les montre, puis-je les admettre ? Si je les méprise, n'en résultera-t-il pas quelque terrible catastrophe ? Ma situation est atroce ! je ne puis consulter personne dans une affaire de cette nature, et agir par moi-même, c'est assumer une responsabilité terrible ! Relisons encore cette odieuse lettre, et réfléchissons... Le ciel m'inspirera peut-être le parti que je dois prendre.

Et madame d'Ussel, ramassant le billet de la baronne, se mit à le relire une troisième fois et à en peser chaque expression, comme si elle espérait finir par y trouver autre chose que ce qu'elle y avait vu d'abord. Vain espoir ! les termes étaient absolus ; les faits en ressortaient sans ambiguïté, et il ne restait plus à la duchesse qu'une espérance, c'est que les preuves qu'on offrait de lui donner avaient été fabriquées pour la circonstance. Les antécédents de madame de Chantepie autorisaient cette supposition aux yeux de

madame d'Ussel, qui se disait, avec raison, que lorsqu'on n'avait pas reculé devant la fabrication d'un faux testament pour se faire attribuer une succession, il n'y avait rien dont on ne fût capable, et même à la rigueur on pouvait dire que la baronne déclinait dans l'infamie, puisque ce dernier crime, si grand qu'il fût, était moins odieux que l'autre. Tout ceci admis, les perplexités de la duchesse ne cessèrent pas encore tout à fait, car il lui fallait sans retard agir de telle sorte que madame de Chantepie, convaincue qu'elle avait atteint son but, ne cherchât pas à y arriver par une autre voie, c'est-à-dire en s'adressant à lord Algernon lui-même. Pour cela, il n'y avait que deux choses à faire : répondre à la baronne de manière à lui laisser croire que sa lettre romprait le mariage projeté, et presser le soir même le départ de lord Algernon et du comte du Hallier.

En conséquence de cette double résolution, la duchesse écrivit les quelques lignes suivantes:

« Les faits que vous m'apprenez et la preuve que vous voulez bien tenir à ma disposition,

madame, me laisseraient peut-être incrédule, et je trouve convenable d'en faire juges les personnes mêmes qu'ils intéressent plus directement. C'est à elles qu'il appartient d'aviser ; je ne doute pas qu'elles ne le fassent avec sagesse ; de mon côté, je vais songer au moyen de leur faire parvenir convenablement le douloureux avis que vous me donnez.

« Agréez, madame, mille compliments distingués.

« Duchesse d'Ussel. »

Madame d'Ussel ne savait pas mentir pour ce qui la regardait personnellement ; mais quand il s'agissait de ses amis, sa prudence n'avait pas d'égale, et son esprit la guidait toujours merveilleusement bien. Convaincue que cette nouvelle histoire n'était qu'une tentative désespérée de la baronne et de son digne associé Malveaux, elle avait pensé qu'il était de son devoir de la déjouer, et elle se gouvernait en conséquence sans le moindre scrupule. Son billet à madame de Chantepie cacheté et envoyé, elle monta en voiture et partit pour l'Opéra.

Pendant le trajet assez long de la rue de Varenne à la rue Lepelletier, elle pensa encore à ce qui venait de se passer, et ce fut pour se confirmer tout à la fois dans ses conjectures et dans ses résolutions. Une seule chose lui semblait inexplicable, c'était l'acharnement avec lequel madame de Chantepie poursuivait la malheureuse madame de Candor. Nature tout ensemble énergique et élevée, la duchesse comprenait la haine, peut-être même la vengeance, mais elle ne pouvait les admettre ni l'une ni l'autre sans des motifs excessivement graves. Noble erreur à coup sûr, mais erreur véritable. Chez certaines femmes du monde, la haine est frivole comme l'amour. Née d'un caprice, elle grandit en se nourrissant de ses propres actes, et quand elle s'est laissé entraîner à une perfidie, elle en commet sans relâche pour justifier la première : la liste de ses griefs n'est que celle de ses torts : madame d'Ussel avait trop de noblesse dans l'âme pour comprendre cela, et l'acharnement de la baronne resta un mystère pour elle.

Environ un quart d'heure après son arri-

vée à l'Opéra, lord Algernon et le comte du Hallier entrèrent dans sa loge. Ils paraissaient de la meilleure intelligence du monde et beaucoup plus gais que de coutume.

— J'ai lu, milord, dit la duchesse d'une voix affectueuse et émue, après avoir tendu la main à ses deux amis. Je suis bien touchée de votre confiance, bien heureuse de tout ce qu'elle m'a appris... seulement je regrette d'être seule à vous en remercier.

Lord Algernon s'inclina avec une respectueuse gratitude, et madame d'Ussel reprit :

— Tout en déplorant la résolution que vous avez prise, en partant pour Naples et la Sicile, de ne pas continuer votre journal, je me la suis cependant expliquée parfaitement par l'irritation que devait vous causer l'inutilité de vos recherches : c'est si naturel de ne vouloir plus parler de rien quand on est condamné à garder le silence sur un sujet dont on voudrait parler toujours... Vos deux aventures de Venise et de Rome m'ont vivement intéressée. Pauvre Jeanne! elle a couru là de grands risques.

— Sans savoir précisément de quoi il est question, dit le comte du Hallier, je présume qu'il s'agit de quelque sentiment vif que notre ami aurait inspiré pendant ses voyages. Eh bien ! madame la duchesse, je ne pense pas comme vous que ma sœur eût dû s'en alarmer, alors même qu'elle en aurait eu connaissance.

— Et pourquoi cela? demanda vivement madame d'Ussel.

— Parce que l'amour malheureux est toujours fidèle.

— Faites de cela un proverbe, M. le comte, reprit la duchesse, et ce sera un très-bon encouragement pour la vertu des femmes. Vous seriez un prédicateur admirable.

— Ce qu'il a dit est profondément vrai, ajouta lord Algernon ; je l'ai éprouvé moi-même.

— Quoi ! milord, vous avez senti que vous n'étiez fidèle que parce que vous étiez malheureux par celle que vous aimiez?

— Oui, madame la duchesse.

— Mais c'est indigne !

— Le cœur humain est fait ainsi.

— Pourquoi, milord? Puisque vous avez reçu cette impression, vous devez l'avoir analysée.

— Mon Dieu! c'est tout simple, madame la duchesse : comme on se croit méconnu, on tient d'autant plus à être irréprochable...

— Et le tout pour avoir plus de reproches à faire soi-même, interrompit madame d'Ussel.

— Précisément.

— Ce n'est pas généreux, convenez-en, monsieur.

— Mon Dieu! madame la duchesse, on ne se rend pas compte de cela, dit à son tour du Hallier; nous sommes bien plus gouvernés par nos instincts que par nos volontés.

— Et comme vos instincts sont presque tous mauvais...

— Nous faisons beaucoup de sottises sans nous en douter, ainsi il faut nous les pardonner...

— On vous pardonne même les autres, interrompit de nouveau madame d'Ussel. Mais, ajouta-t-elle, nous pourrions, ce me semble, laisser ce marivaudage pour parler de choses plus intéressantes, de votre départ, par exem-

ple... Le jour est-il toujours fixé à mercredi prochain ?

— Oui, madame la duchesse, répondirent en même temps lord Algernon et le comte du Hallier.

— Pourquoi si tard? demanda négligemment madame d'Ussel. A votre place, continua-t-elle en promenant sa lorgnette sur le pourtour des premières loges, je me hâterais davantage. Qu'en pensez-vous, milord?

— C'est aussi mon avis, madame, et, je crois, celui du comte du Hallier.

Du Hallier fit un geste affirmatif.

— Eh bien! permettez-moi alors de vous dire que vous n'êtes pas conséquents avec vous-mêmes. Comment! vous pensez que le mieux serait de hâter votre départ, et vous le retardez? Mais c'est du pur enfantillage!

Lord Algernon et du Hallier se regardèrent comme pour se dire : Elle a raison mille fois : nous sommes absurdes.

— Quelque affaire vous retient-elle? demanda le premier au comte.

— Non, mon cher lord, repartit celui-ci ; et vous?

— Moi? le temps de demander des chevaux de poste, et je suis prêt à me mettre en route.

— Je ne saurais être tout à fait aussi expéditif, continua du Hallier; mais je ne vous demande que cette soirée, que je vais aller passer avec ma femme et mes deux petits enfants, et demain, d'aussi bonne heure que vous voudrez, je serai à votre disposition.

La noble physionomie de lord Algernon s'illumina d'un vif rayon de joie : c'était uniquement par délicatesse qu'il ne pressait pas le comte du Hallier de partir depuis que leur voyage était décidé.

— Puisque les choses sont réglées ainsi, vous me permettrez de prendre immédiatement congé de vous, madame la duchesse, dit le comte en se levant pour se retirer.

— Vous savez quels vœux vous accompagnent et quelle joie vous accueillera au retour, répondit madame d'Ussel avec l'accent d'une profonde sensibilité. Donnez-moi souvent de vos nouvelles ; moi je vous promets de soigner votre femme pendant votre absence.

Du Hallier et lord Algernon convinrent alors de partir chacun de leur côté le lendemain matin à six heures : le premier des deux qui arriverait à la poste de Villejuif attendrait l'autre.

Cinq minutes après, lord Algernon et la duchesse d'Ussel étaient seuls dans la loge.

— Quel service vous venez encore de me rendre, madame la duchesse! dit le premier. En vérité, vous êtes mon bon génie.

— Par intérim; mais enfin, n'importe; je suis ravie d'avoir réussi dans une chose que vous désiriez. Ce retard n'avait pas le sens commun. Voyons, maintenant, puisque j'ai fait quelque chose pour vous, faites aussi quelque chose pour moi.

— Je suis prêt à vous obéir aveuglément, madame la duchesse! De quoi s'agit-il?

— Je préfère que vous m'obéissiez les yeux ouverts.

— Soit : j'écoute et je regarde.

— Vous rendez-vous bien compte des motifs de la persistance de madame de Candor à vous fuir?

— Je le crois.

— Quelle est votre opinion à cet égard ?

— Après avoir beaucoup réfléchi et hésité, je me suis arrêté à cette idée que je l'avais profondément blessée en lui supposant des vues cupides.

— Ah ! que vous me faites plaisir de parler ainsi !

— Pourquoi, madame la duchesse ?

— Parce que nous allons nous entendre immédiatement. Je vais droit au fait : êtes-vous capable d'un stratagème honnête ?

— Je ferai de mon mieux, mais j'ai peur d'être bien gauche.

— Je voudrais que le faux bruit de votre ruine arrivât aux oreilles de madame de Candor avant qu'elle ait connaissance de votre présence en Sicile.

— Je vous comprends à merveille, madame la duchesse, et je vous approuve complétement. La grande difficulté maintenant est l'exécution : songez que nous partons demain et que nous irons très-vite.

— Faites-moi le sacrifice de vous arrêter quarante-huit heures à Naples.

— Je ne vois pas...

— Attendez : je vous donnerai une lettre pour notre ambassadeur, qui est un de mes amis. Cette lettre en contiendra une pour madame de Candor, avec prière de la faire passer sans retard, et n'importe à quel prix, à l'adresse que Gaspard d'Ernemont m'a donnée. Elle dira à Jeanne que je viens d'apprendre le lieu de sa retraite, et elle ajoutera entre mille nouvelles que vous êtes complétement ruiné et que vous venez de partir pour l'Italie, où vous avez déjà passé deux années à la chercher.

— Pardonnez-moi mon impertinence, madame la duchesse, mais ceci me fait un peu l'effet d'un dénoûment de vaudeville.

— Je suis tout à fait de votre avis : mon excuse, c'est que nous n'avons pas le choix des moyens, pressés comme nous le sommes, et que je regarde la mesure comme bonne.

— Préparez toujours votre lettre en rentrant ; envoyez-la-moi, et je la remettrai en personne à l'ambassadeur de France à Naples.

Madame d'Ussel avait obtenu tout ce qu'elle souhaitait obtenir : le prompt départ de ses deux amis, pour neutraliser les intrigues de

madame de Chantepie, et le bruit de la ruine de lord Algernon , précédant son arrivée en Sicile , pour apprendre à Jeanne que si elle aimait encore, elle pouvait montrer son amour sans craindre qu'on le crût intéressé.

Ce fut donc avec une douce joie, mêlée à une profonde quiétude d'esprit, que la duchesse rentra chez elle. Le perfide billet de madame de Chantepie, qu'elle retrouva tout ouvert dans son secrétaire, n'eut plus le pouvoir de troubler sa tranquillité. Elle le relut, et son esprit, rendu à la confiance. n'y vit plus les mêmes sujets d'alarme. C'était la calomnie aveugle et impuissante qui tentait un effort désespéré ; ces preuves qu'on offrait de produire n'existaient pas, ou avaient été fabriquées pour la circonstance : madame d'Ussel aurait cru offenser son amie madame de Candor et se manquer à elle-même, si l'idée lui fût venue d'en demander la communication.

Complétement tranquille sur ce point, elle put s'occuper en toute liberté des deux lettres promises par elle à lord Algernon. Celle pour l'ambassadeur de France à Naples ne conte-

nait que les indications nécessaires à la découverte de la retraite de madame de Candor; l'autre, c'est-à-dire celle qui s'adressait à cette dernière, était longue, détaillée, adroite, si l'on peut toutefois donner le nom d'adresse à l'habileté d'un dévouement éclairé et soutenu. Ce message, s'il précédait auprès de Jeanne l'arrivée de son frère etde lord Algernon, devait avoir une influence immense sur le cœur noble et sensible de la pauvre fugitive : madame d'Ussel, qui connaissait tous les moyens de le faire vibrer, n'en avait négligé aucun.

Il était près de cinq heures du matin quand elle eut terminé. Un valet de pied, qu'elle avait fait veiller à cet effet, porta le paquet à lord Algernon, qui n'attendait plus que cela pour monter en voiture.

Une heure après environ, un coupé de voyage et un élégant briska s'arrêtaient, à deux minutes de distance l'un de l'autre, devant les balustrades de bois qui ferment la cour du relais de poste de Villejuif.

Le premier amenait lord Algernon, accompagné de son fidèle Yorik; à la portière du second se penchait le comte du Hallier, qui

saluait son futur beau-frère par un geste affectueux.

Trois jours après, les deux voyageurs, qui avaient couru jour et nuit, descendaient dans l'un des meilleurs hôtels de Marseille ; le lendemain, de bonne heure, ils s'embarquaient à bord du *François Ier*, qui devait les conduire à Naples, en touchant à Nice, à Gênes, à Livourne, à Civita-Vecchia.

Une mâle et ferme confiance semblait régner entre ces deux hommes, si longtemps antipathiques l'un à l'autre. Toujours différents d'esprit, de caractère, de préjugés ou de sentiments, comme on voudra, ils s'entendaient merveilleusement sur un point, en évitant de discuter les autres : le bonheur de madame de Candor était le terrain sur lequel ils se rencontraient dans le plus parfait accord.



Nous pensons que quelques lignes d'explication sont indispensables pour achever d'éclaircir tout ce qui s'est passé : la marche de l'ac-

tion, loin d'en être entravée, en deviendra au contraire plus ferme, plus nette et plus rapide dans sa course vers le dénoûment.

Madame de Chantepie, comme il est facile de se l'imaginer, était sortie du salon de la duchesse d'Ussel, la rage dans le cœur et le désir de la vengeance dans l'esprit. Peu sensible aux outrages, comme toutes les natures basses, elle ne souffrait d'avoir été mise en quelque sorte sur la sellette, que parce qu'elle se voyait démasquée et dès lors impuissante à nuire désormais. Une seule ressource lui restait, c'était de frapper sur l'heure un dernier coup, en se faisant en quelque sorte la caution des faits contenus dans la lettre anonyme qu'elle avait honteusement adressée à madame d'Ussel; mais pour que cette tentative désespérée obtînt quelque succès, il fallait pouvoir l'appuyer au besoin d'une preuve irrécusable, et il n'y en avait pas d'autres à donner que la lettre du consul de Livourne à son ami Malveaux. Obtenir cette lettre, la produire dans un moment opportun, telle était la double combinaison rêvée par la baronne : dans son impatience, elle voulut sans

tarder mettre à exécution la première partie de son plan, et, dans cette pensée, au lieu de retourner directement chez elle, elle se fit conduire dans le petit logement de garçon habité par Malveaux. Arrivée à sa porte, elle sonna.

Ce fut Malveaux lui-même qui vint ouvrir. Plus joyeux que surpris, parce qu'il avait été gâté par quelques femmes sottes, dans sa jeunesse, il remercia en termes d'une galanterie un peu surannée madame de Chantepie de sa visite.

La baronne était trop habile pour dire de but en blanc ce qui l'amenait, d'autant plus qu'il aurait fallu commencer par avouer l'échec qu'elle venait de subir *sous les murs* de l'hôtel d'Ussel : elle n'avait d'ailleurs pas encore de parti pris sur la manière de réussir dans son entreprise.

— Oui, c'est bien moi, mon cher comte; et, entre nous, il y a longtemps que je méditais cette petite escapade... car c'en est une, ajouta-t-elle en minaudant.

Elle se plongea gaillardement dans un grand fauteuil à la Voltaire, près duquel Malveaux

l'avait conduite par la main, et, après avoir toussé deux ou trois fois, elle reprit :

— Mais comme vous êtes bien logé, coquet que vous êtes ! Je serais bien curieuse de connaître l'histoire de toutes les charmantes choses que voilà. Voyons, hypocrite, ne prenez pas ces airs modestes, et convenez franchement avec moi que ces petites coupes de Sèvres, ces coussins en tapisserie, ces buvards brodés au passé, ces serre-papiers, ces bonnets grecs, russes, albanais, et ces mille brimborions dispersés çà et là avec un goût exquis, sont des présents mystérieux de pauvres femmes dont vous avez ravagé l'existence. Entre nous, *mon cher* (madame de Chantepie appelle tout le monde ainsi), vous passez pour un infâme sujet.

— C'est de la calomnie, madame la baronne, répondit Malveaux avec un sourire qu'on pourrait comparer à la grimace que fait un vieux cheval normand à qui l'on présente un morceau de sucre.

— Convenons que c'est de la médisance, et n'en parlons plus : garçon, vous êtes d'ailleurs plus excusable qu'un autre.

Et madame de Chantepie continua de promener son regard complaisant sur le mobilier de Malveaux, comme si elle voulait en faire la revue.

Un petit bureau, placé entre une fenêtre et la cheminée, était particulièrement couvert de toutes ces inutilités qu'affectionnent surtout les hommes inutiles. L'attention de madame de Chantepie se dirigeait de préférence de ce côté.

Tout à coup ses yeux enfoncés étincelèrent d'une joie diabolique : au milieu d'une foule de papiers épars, elle venait de reconnaître la lettre de Livourne que Malveaux lui avait lue la veille, et qu'il s'était refusé à lui livrer.

Elle voyait le port ; il ne s'agissait plus que d'y entrer : la baronne commença par cesser son examen, qui pouvait à la longue donner de la défiance à Malveaux.

— Maintenant, mon très-cher, dit-elle, il faut que je vous avoue franchement que ce n'est pas uniquement pour le plaisir de me compromettre que je suis venue vous voir... J'ai à vous parler sérieusement et longue-

ment d'une chose qui peut être très-heureuse pour vous.

— Je suis entièrement à vos ordres, madame la baronne, et bien reconnaissant de votre bonté. De quoi s'agit-il? Mon impatience est grande, je vous en avertis.

— C'est que je ne voudrais pas que nous fussions dérangés, dit madame de Chantepie en regardant la porte avec inquiétude. Ne pourriez-vous pas dire à votre domestique de ne pas recevoir pendant quelques instants?

Malveaux n'avait pas de domestique, ce que la baronne n'ignorait pas, puisqu'il lui avait ouvert sa porte lui-même; mais elle voulait le flatter de toutes les manières, sachant très-bien que c'est le meilleur moyen d'aveugler la sottise.

— Mon domestique est sorti, madame; mais si vous voulez bien me le permettre, je puis aller dire à mon portier de répondre que je n'y suis pas, si on vient me demander.

— Faites ce que vous voudrez, mon cher, pourvu que nous soyons sûrs d'une demi-heure de tête-à-tête.

Malveaux sortit : il n'avait pas descendu vingt marches de ses trois étages, que la lettre de Livourne était enfouie au fond de la poche de la baronne, et celle-ci réinstallée dans son fauteuil Voltaire, dans l'attitude d'une femme souffrante et accablée de fatigue.

Malveaux rentra.

— Vous êtes un homme charmant, lui dit madame de Chantepie, et malgré vos vices vous ferez un excellent mari... Tenez, c'est justement de cela que je veux vous parler : je vous ai trouvé une femme, si, toutefois, vous êtes disposé à vous ranger.

— N'en doutez pas, madame ! s'écria Malveaux. C'est trop de bonté, vraiment.

Alors la baronne entama une longue histoire, qu'elle inventait, chemin faisant, avec la merveilleuse facilité de mentir que tout le monde lui connaît. Elle imagina un père honnête homme, une mère femme de bien, une fille unique, ornée de toutes les grâces et douée de toutes les vertus ; elle bâtit même un château sur les bords de la Durance, et un petit hôtel au fond du Marais. Tout cela, disait-elle, ne représentait qu'une trentaine

de mille livres de rente, mais c'était si bien établi, l'origine de cette modeste fortune était si pure, qu'en définitive on ne pouvait pas trouver mieux. La conclusion de l'histoire, ou la péroraison du discours, comme on voudra l'appeler, était un chef-d'œuvre, nous n'hésitons pas à le dire. Comme Malveaux, en dépit de sa fatuité, savait très-bien qu'il n'était plus jeune et qu'il avait toujours été pauvre, il fallait l'empêcher de s'étonner qu'on vînt lui jeter à la tête une héritière, bonheur qui ne lui était jamais arrivé, même quand il avait vingt-cinq ans. Ce fut là que madame de Chantepie déploya toute son habileté. Pour qu'on en puisse juger, nous rapporterons ses propres paroles.

— Vous comprenez, mon cher, ajouta-t-elle, qu'il faut, pour que tout cela ne vous paraisse pas un conte des *Mille et une Nuits*, ou un roman de M. de Balzac, que je vous dise tout brutalement que la famille en question ne vous connaît pas, et n'a jamais peut-être entendu parler de vous. Voici ce qui s'est passé : La mère de cette chère petite Aline que j'ai vue naître (madame de Chan-

tepie a vu naître tout le monde), la mère de cette chère petite Aline est venue me trouver ce matin pour me prier de lui chercher un mari pour sa fille. Je lui ai naturellement demandé quelles étaient ses prétentions.

« — Mon Dieu, m'a-t-elle répondu, nous ne tenons ni à la fortune ni à la jeunesse. Un homme de quarante ans, pourvu qu'il soit bien né, et qu'il ait des mœurs, du savoir-vivre, cette connaissance du monde indispensable pour bien diriger une jeune femme, et des relations agréables dans la bonne compagnie, sera accepté par nous sans hésiter, s'il est bien de sa personne et que vous le recommandiez avec conscience.

« J'ai dit à mon amie que je songerais à elle, et à peine a-t-elle été partie que j'ai pensé à vous. Vous réunissez toutes les conditions voulues, moins les mœurs, peut-être, continua la baronne d'un ton d'aimable plaisanterie; mais le mariage vous mettra à la raison ; et, ma foi je suis venue en toute hâte vous demander si vous voulez que je vous propose.

— Mais sans aucun doute, s'écria Malveaux en baisant avec transport la main décharnée

de la baronne. Je le veux, et je vous jure que vous ne serez jamais dans le cas de vous en repentir.

— Je l'espère, mon cher. Eh bien ! demain, sans plus tarder, souffrante ou non, je m'embarque pour le Marais; je dis tout le bien que je pense de vous, et celui que je n'en pense pas, ce qui sera un peu plus long, ne vous en déplaise; et si on vous agrée, je vous prierai de passer chez moi, pour que nous convenions de ce qu'il faudra arranger pour la première entrevue. Les affaires de cette nature ne doivent pas traîner... Allons, c'est encore un ingrat que je fais là ! continua la baronne en se levant ; mais nous autres femmes, jeunes ou vieilles, nous ne faisons pas autre chose : seulement, dans la jeunesse, ça a son bon côté... Adieu, mon cher; à bientôt.

La baronne sortit ; Malveaux l'accompagna jusqu'à son fiacre, en l'accablant de protestations de tendresse et de dévouement. Le tour était fait et, en vérité, très-bien fait.

Deux heures après, la duchesse d'Ussel recevait le billet de madame de Chantepie : le reste est connu.

Le lendemain, il va sans dire que la baronne n'alla point promener sa toux dans le fond du Marais, et qu'elle ne songea pas plus à Malveaux que s'il n'eût jamais existé. Le père honnête homme, la mère femme de bien, la jeune fille ornée de grâces et douée de vertus étaient des personnages imaginaires; quant au château des bords de la Durance, c'était sur les rives de la Garonne qu'il fallait le chercher.

Mais si madame de Chantepie ne sortit pas de chez elle, sa journée ne fut pas entièrement perdue : vers les deux heures de l'après-midi, on lui annonça la duchesse d'Ussel.

Leur entrevue, comme on le pense bien, fut plus que cérémonieuse : un témoin doué de quelque pénétration n'eût pas manqué de comprendre que ces deux femmes se voyaient pour la dernière fois.

— Madame, dit la duchesse sans aucune espèce de préambule, vous devinez ce qui m'amène. Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire que vous teniez à ma disposition les preuves de certains faits qui me touchent de près, puisqu'ils concernent une personne qui m'est

bien chère : êtes-vous toujours dans les mêmes intentions ?

— Sans aucun doute, madame la duchesse. Il s'agit d'une lettre écrite par le consul de France à Livourne à un de ses amis à Paris : cette lettre, la voici.

Et madame de Chantepie prit, dans un petit bureau placé à côté d'elle, une grosse enveloppe, dont elle tira une lettre qu'elle présenta à madame d'Ussel.

Celle-ci lut lentement, sans témoigner la plus légère émotion et sans proférer une seule parole; seulement, quand elle eut achevé sa lecture, elle dit :

— Je ne vois pas à qui ceci est adressé : vous m'avez parlé, si je ne me trompe, d'une personne fort recommandable.

— Celle qui a écrit mérite surtout confiance, reprit madame de Chantepie avec un certain embarras. Au surplus, madame la duchesse, désirez-vous voir l'enveloppe, le timbre...

— Toutes ces choses auraient beaucoup moins d'intérêt pour moi aujourd'hui, madame : le comte du Hallier et lord Algernon sont partis ce matin, à la pointe du jour, pour

Naples, d'où ils se rendront en Sicile.

Madame de Chantepie pâlit sous son rouge: c'était sa manière de pâlir depuis dix heures du matin jusqu'à minuit.

— Madame la duchesse, je vous prendrai peut-être un jour à témoin que j'ai voulu empêcher un grand malheur, et que vous vous êtes refusée à me seconder, dit la baronne avec un dépit trop mal déguisé pour qu'il pût échapper à une personne aussi pénétrante que madame d'Ussel.

— Écoutez, madame, reprit celle-ci avec calme, sans prétendre à avoir autant d'esprit que vous, je me reconnais une certaine dose de bon sens qui suffit à mes ambitions modestes, et m'empêche d'envier qui que ce soit. Eh bien! je me suis dit que si le voyage de mes amis pouvait amener une catastrophe, vous vous seriez bien gardée de l'empêcher : c'est pour un tout autre motif que vous l'avez tenté.

— Mais cette lettre, madame? cette lettre timbrée de Livourne, et portant le cachet du consulat?

— Cette lettre, madame la baronne? vous

n'y croyez pas plus que moi, c'est ce que je peux vous en dire de plus poli. Elle m'a cependant servi à quelque chose : à presser le départ du comte du Hallier et de son futur beau-frère.

Madame d'Ussel avait deviné juste. La baronne ne croyait pas à la nouvelle écrite de Livourne : si elle y eût cru, elle l'aurait cachée, afin qu'elle pût avoir toutes ses conséquences déplorables.

Elle se vit donc encore une fois prise dans ses propres filets; mais elle n'en témoigna rien, afin de laisser, si cela se pouvait encore, une inquiétude vague au cœur de la duchesse.

Ce petit triomphe fut obtenu : il ne devait pas être le seul.

V

Quelques jours après les événements que nous avons racontés dans le chapitre précédent, le paquebot à vapeur *le François Ier*

entrait dans le port de Livourne. C'était assez tard dans l'après-midi ; cependant le soleil n'avait pas encore disparu de l'horizon : le paquebot était en retard par suite de quelques avaries survenues à sa machine.

Le capitaine annonça aux passagers rassemblés sur le pont, comme cela arrive toujours à l'approche des villes, qu'il ne se remettrait en route pour Civita-Vecchia que le soir vers onze heures, ce qui leur en donnait quatre à peu près pour visiter la seconde cité du grand-duché de Toscane. Il recommanda à tout le monde la plus scrupuleuse exactitude à l'instant du départ ; ajoutant que, dix minutes après le dernier coup de cloche, il quitterait le port.

Lord Algernon écouta avec la plus grande indifférence cette permission et cette recommandation ; quant à du Hallier, il n'en eut même pas connaissance : très-souffrant depuis Nice, le mal de mer, ce mal contre lequel l'énergie humaine lutte vainement, le retenait dans sa cabine ; lord Algernon et lui s'étaient à peine vus depuis quarante-huit heures.

Le premier, resté seul sur le pont, après la

dispersion de tous les autres passagers dans la ville, ne tarda pas à éprouver une influence fâcheuse de son isolement. Tous les pénibles souvenirs de sa vie lui revinrent à l'esprit, et il s'y mêla bientôt quelques vagues inquiétudes sur son avenir. Rendons-lui cette justice, que ce n'était d'abord que la crainte de ne pas faire le bonheur de celle qu'il allait chercher, et qu'il ne songea pas immédiatement au billet anonyme de madame de Chantepie, bien que la vue de Livourne eût dû le lui rappeler; mais sa pensée, à force d'errer, rencontra ce fait dans sa mémoire, et il sentit à un tressaillement involontaire qu'il ne lui serait pas facile de l'oublier désormais.

Après quelques minutes de lutte avec lui-même, il ordonna à Yorik, qui se tenait toujours à la portée de sa voix, d'aller lui chercher un grand portefeuille qu'il lui désigna.

Le portefeuille apporté, lord Algernon y prit ce billet que nous remettons une seconde fois sous les yeux de nos lecteurs, pour le cas où ils l'auraient oublié.

« Milord, la personne que vous allez cher-

cher en Sicile habite maintenant Livourne, dans une petite maison du faubourg de Monte-Nero. Il vous sera facile de la découvrir dans la nouvelle retraite qu'elle a choisie; *mais on vous avertit charitablement que vous ne l'y trouverez pas seule.* »

La première réflexion de lord Algernon, après avoir relu le billet, fut noble et généreuse.

— Je manquerais à tous mes devoirs envers *elle*, je m'exposerais peut-être à des inquiétudes pour l'avenir, si je ne profitais pas de l'occasion qui s'offre à moi d'acquérir la preuve que ce renseignement n'était qu'une lâche calomnie. Je le crois à présent, mais pour elle et pour moi, il faut que je puisse le croire toujours.

Il tira sa montre alors, et il vit avec satisfaction qu'il lui restait encore trois des quatre heures que le capitaine du *François Ier* avait accordées à ses passagers.

Il appela Yorik, qui accourut aussitôt.

— Yorik, lui dit-il, vous souvenez-vous du séjour que nous avons fait ici, il y a cinq ans ?

— Parfaitement, milord.

— Et vous n'avez pas oublié la ville, par conséquent?

— La ville, milord? je la parcourrais les yeux fermés.

— Le faubourg de Monte-Nero est-il bien loin d'ici?

— Dix minutes de chemin au plus, milord. Il longe la mer de l'autre côté de ce phare qu'on vient d'allumer là-bas. On appelle cela un faubourg, mais ce n'est qu'une réunion de vingt ou trente maisons, avec la plage d'un côté et des jardins de l'autre.

— N'est-ce pas là que passe la route qui conduit à un lieu célèbre de pèlerinage?

— Précisément, milord : Sa Seigneurie allait souvent se promener à cheval de ce côté.

— Alors, je suis parfaitement au fait. J'ai une course à faire par là; vous allez m'accompagner une partie du chemin, et vous m'attendrez à l'extrémité du môle.

Quelques minutes plus tard, lord Algernon et Yorik se séparaient à l'endroit convenu. Le premier continua son chemin en se dirigeant vers un groupe de maisons qu'on apercevait à quelque distance, éclairées par les

dernières lueurs du crépuscule à son déclin; Yorik s'assit sur le parapet pour attendre le retour de son maître plus commodément.

Rêveur, indécis, inquiet, lord Algernon suivait lentement la plage, indifférent à tout ce qui se passait autour de lui. La soirée était belle et calme, et la brise, qui variait à chaque instant, lui apportait tantôt les vivifiantes senteurs des plantes marines qui s'élevaient à la surface des flots, et tantôt les parfums enivrants des orangers en fleur qui croissaient dans les jardins du voisinage. Quelquefois le vent devenait un peu plus fort, et la mer, un moment agitée, déposait sur le sable de légers flocons d'écume, frange éblouissante qui marquait la limite de la paisible puissance des flots. Des milliers d'étoiles étincelaient dans les cieux, des milliers de lucioles scintillaient dans l'air à quelques pieds du sol, et à quelque distance on entendait les chants des pêcheurs qui revenaient après avoir fini leur journée.

L'esprit en repos, comme il l'avait naguère, lord Algernon aurait joui de ce spectacle avec la joie rêveuse des âmes satisfaites; dans la disposition où il était depuis quelques heures,

il ne lui accorda qu'une attention passagère et en quelque sorte douloureuse, car toutes ses sensations étaient subitement devenues flottantes et pénibles. A chaque instant il se disait qu'il ferait mieux de retourner en arrière ; que son expédition n'avait pas le sens commun ; qu'ayant méprisé cette lettre à Paris, il était humiliant pour lui de n'avoir plus la force de la mépriser à Livourne... Il se disait cela, et il marchait toujours ; il se le répétait encore qu'il était déjà, et sans s'en douter peut-être, au milieu du groupe de maisons qui forment l'espèce de hameau qu'on appelle le faubourg de Monte-Nero.

Nous savons par Yorik que les maisons étaient en quelque sorte encadrées entre la mer et des jardins : l'une au midi, les autres au nord.

Lord Algernon, qui ne s'était pas arrêté, atteignit bientôt l'endroit de la plage où le faubourg finissait, et, pour ne pas revenir par le même chemin, il prit sur la gauche et se trouva presque immédiatement sur la lisière des jardins qui bordaient les maisons de l'autre côté.

Quelques-uns de ces jardins étaient entourés d'une haie vive qui les dérobaient aux regards des passants; d'autres, et c'était le plus grand nombre, n'avaient pour clôture qu'une simple balustrade, formée de branches sèches enfoncées dans le sol.

Lord Algernon avait tout à fait renoncé à son projet, c'est-à-dire il retournait machinalement à la ville.

En longeant une des haies, le rire d'un enfant arriva à son oreille et l'arracha brusquement à sa distraction.

L'expression ou plutôt l'intonation de ce rire avait quelque chose d'extraordinaire, d'insolite, si l'on peut s'exprimer ainsi. On ne pouvait s'y tromper, il partait bien de la bouche d'un enfant, mais il était dénaturé par quelque circonstance soit volontaire, soit accidentelle.

Lord Algernon s'était arrêté, déjà impressionné et malgré lui ému ; mais ce fut bien autre chose lorsqu'une voix qu'il crut reconnaître fit entendre ces mots, prononcés très-haut, comme s'ils s'adressaient à une personne placée à quelque distance :

— Rose, viens prendre Valentine pour la

coucher ; tu diras ensuite à Gérard d'allumer la lampe, et de la porter dans le salon.

Rose, Valentine, Gérard... il n'y avait pas moyen de croire au hasard d'une ressemblance de voix ! Madame de Candor était là ! Une haie et cinq ou six pieds d'intervalle la séparaient de lord Algernon.

Des pas légers traversèrent le jardin ; c'était la jeune fille appelée qui arrivait.

— Valentine est ce soir d'une gaieté folle, dit la voix qui avait déjà parlé. Ma bonne Rose, tu me feras plaisir de rester avec elle jusqu'à ce qu'elle soit endormie ; nerveuse comme elle est, tout m'inquiète pour elle, même la joie.

— Soyez tranquille, madame, répondit une autre voix.

Lord Algernon reconnut alors Rose, comme il avait reconnu madame de Candor.

C'était elle en effet.

Quelques secondes s'écoulèrent. L'enfant riait toujours en se débattant, comme si elle ne voulait pas se laisser emmener.

Enfin les rires se confondirent avec le bruit de quelques baisers, et la comtesse murmura :

— Que Dieu te bénisse, ma Valentine, cette nuit et toujours !

Puis élevant la voix, elle ajouta :

— Embrassez-la aussi, Fernand ; sans cela, elle demanderait à revenir dans deux minutes : vous savez que la chère enfant a de ces petites ruses.

L'instant d'après, on entendit le bruit de deux pas qui s'éloignaient ; l'un marchait, l'autre courait : c'était Rose emmenant Valentine.

Lord Algernon, qui avait été au moment de crier qu'il était là, voulait maintenant s'enfuir sans révéler sa présence ; mais ses pieds, attachés au sol par une attraction invincible, refusèrent de se mouvoir : il resta, et, comme malgré lui, il continua de prêter l'oreille.

Ce fut pour entendre l'échange des paroles que nous allons rapporter avec une fidélité scrupuleuse.

— Maintenant, mon ami, disait madame de Candor avec un accent affectueux et mélancolique, vous allez me quitter ; mais nous ne nous séparerons point pour cela : je penserai à vous.

— Bien vrai? répondit une voix d'homme jeune et vibrante, une de ces voix qui semblent faites pour exprimer tous les frémissements de la passion.

— Vous ai-je jamais trompé? demanda Jeanne d'un ton de doux reproche.

— Oh! non! vous avez au contraire toujours été pour moi d'une adorable bonté.

— N'êtes-vous pas un des plus chers soucis de ma vie?

— Quand vous reverrai-je?

— Mais d'abord demain matin, pour notre promenade habituelle; puis le soir, comme aujourd'hui. Si vous avez quelque chose à me faire savoir dans la journée, vous m'écrirez.

A partir de ce moment, les voix devinrent plus faibles en s'éloignant, les deux interlocuteurs s'étant rapprochés de la maison, dans laquelle on voyait maintenant de la lumière.

Lord Algernon crut de bonne foi qu'il ne lui restait plus rien à apprendre; mais il voulut connaître celui qui venait de briser pour jamais son bonheur.

Ranimé par ce désir, il eut la force de s'éloigner, et en quelques minutes il eut atteint l'entrée du môle, par lequel il fallait nécessairement passer pour revenir à la ville, que son rival habitait sans doute.

Appuyé contre la muraille du phare qui répandait une vive lumière, il ne tarda pas à voir arriver quelqu'un par la route qu'il venait de suivre lui-même.

Bientôt la personne qu'il voyait s'avancer d'un pas ferme et léger passa près de lui.

C'était un très-jeune homme, de la tournure la plus noble et de la figure la plus distinguée.

— Elle a raison de l'aimer, pensa lord Algernon ; il est beau et il doit être crédule... Voilà ce qu'il faut aux femmes!

Quelques instants après, il rejoignait Yorik, toujours assis sur le parapet du môle.

Il ne lui adressa pas une parole, et ils se rendirent tous deux à bord du *François Ier*.

Le capitaine se promenait sur le pont en fumant sa pipe. Il n'y avait encore aucun préparatif visible de départ sur le paquebot.

— Yorik, dit lord Algernon, vous allez réunir tous mes bagages, et vous les ferez porter à l'hôtel de la Croix de Malte : je reste à Livourne pour y attendre le premier paquebot qui retournera en France.

Yorik s'éloigna sans faire aucune observation ; les excentricités sans nombre de son maître l'avaient depuis longtemps blasé sur les ordres du genre de celui qu'on venait de lui donner.

Lord Algernon s'adressa alors au capitaine, qui s'était arrêté, un peu surpris de ce qu'il venait d'entendre.

— Monsieur, lui dit-il, je vous quitte. Voulez-vous me permettre d'entrer dans votre bureau pour y écrire quelques lignes, que vous remettrez, s'il vous plaît, à M. le comte du Hallier, mon compagnon de voyage, demain à Civita-Vecchia.

— Ce n'est rien de fâcheux, j'espère, milord ? répondit le capitaine en ouvrant la porte de la cabine qui lui servait de bureau.

— Non, monsieur; c'est la chose la plus ordinaire du monde ; je vous remercie.

Et il entra.

Un quart d'heure après, il ressortait, tenant à la main une lettre qu'il remit au capitaine. En ce moment, Yorik quittait le paquebot, suivi de plusieurs *facchini* [1] qui portaient les bagages de son maître.

Voici ce que ce dernier écrivait au comte du Hallier :

« Vous avez été trop parfaitement noble pour moi, M. le comte, pour que je veuille vous briser le cœur. Les événements s'en chargeront. Tout ce que je peux vous dire aujourd'hui, c'est que vous ne devez pas continuer votre voyage jusqu'à Naples. Revenez à Livourne ; vous y trouverez celle que nous allions chercher en Sicile.

« Je n'ai pas de parti pris pour ce qui me concerne. Dans le trouble d'esprit où je suis, ma seule résolution est de traverser la France sans m'arrêter. Si je passe à Paris, pour mettre ordre à quelques affaires, je n'y verrai absolument personne.

« Mais en quelque lieu que j'aille ensevelir

[1] Portefaix italiens.

mon inguérissable douleur, j'y garderai religieusement le souvenir de nos relations, confondu avec le regret profond d'avoir été condamné à les rompre aussi brusquement que je le fais.

« ALGERNON B***.

« *P. S.* Il fallait opter entre l'inconvénient de vous laisser continuer votre route jusqu'à Civita-Vecchia, où l'on vous remettra cette lettre, et la douleur d'avoir avec vous une explication qui eût été pénible pour tous deux... C'est en songeant à vous plus qu'à moi que j'ai choisi.

« Mon cœur ne garde aucune haine contre celle qui m'a fait tant de mal... il reconnaît même qu'il a mérité ce qui lui arrive aujourd'hui. »



Le lendemain de bonne heure, lord Algernon quittait Livourne sur *le Sully*, qui se rendait en France.

Deux jours après, il arrivait à Marseille, où

il retrouvait sa voiture, et d'où il repartait sur-le-champ.

Ainsi qu'il l'avait mandé au comte du Hallier, il se rendit d'une seule traite à Paris, où il rentra douze jours après en être parti.

Ses gens reçurent la défense de parler de ce retour inopiné. Lui, fit une seule course dans la ville, ce fut pour aller donner l'ordre à son notaire de vendre ses deux maisons : son petit hôtel du boulevard des Invalides, et celui qu'il avait acheté depuis que son mariage avec madame de Candor était décidé.

A une semaine de là, madame d'Ussel recevait une lettre du comte du Hallier, qui lui écrivait de Livourne. Il lui annonçait qu'il était réuni à sa sœur, et il lui envoyait le billet de lord Algernon. Tout ce qui s'était passé était un mystère impénétrable pour lui. Il paraissait profondément ulcéré, et décidé à obtenir un jour une éclatante réparation pour l'outrage qu'il avait subi.

A la lecture de cette lettre, la duchesse, désespérée et confondue, voulut savoir si

lord Algernon était à Paris, et dans son trouble et son impatience elle se rendit elle-même boulevard des Invalides.

Comme elle tournait le coin de la rue de Varennes, elle remarqua qu'un homme qui lui présentait le dos était planté devant la porte cochère de l'hôtel de lord Algernon ; il semblait occupé à examiner quelque chose.

Cet homme fit un mouvement pour se retourner, et madame d'Ussel aperçut une grande affiche rouge, en même temps qu'elle reconnaissait le comte de Malveaux.

Elle voulut revenir sur ses pas, mais Malveaux l'ayant vue, elle pensa alors que ce qu'elle avait de mieux à faire, c'était de persévérer dans son projet, et elle se dirigea résolûment vers l'hôtel, convaincue d'ailleurs que Malveaux, qu'elle ne saluait plus depuis la scène du bois de Boulogne, s'éloignerait en la voyant s'approcher.

Mais elle ne connaissait pas tout ce dont est capable, en fait de courage, un lâche qui croit triompher.

Non-seulement Malveaux salua madame d'Ussel, mais encore il osa l'aborder, quoique

sa physionomie annonçât l'intention d'un accueil peu bienveillant.

— Vous venez sans doute aux renseignements, madame la duchesse? lui dit-il en se plaçant entre elle et le marteau de la porte, pour l'obliger à s'arrêter un moment.

— Oui, monsieur, répondit-elle avec hauteur et sécheresse; mais je suis bien étonnée...

— D'apprendre que cet hôtel est en vente, n'est-ce pas? interrompit Malveaux avec une grande volubilité. Que direz-vous donc quand vous saurez que celui de la rue Saint-Dominique, le grand qu'il avait acheté pour son mariage, est à vendre également? Certainement il se passe quelque chose de plus extraordinaire qu'on ne pense, et...

— Laissez-moi passer, monsieur, interrompit à son tour madame d'Ussel avec colère, et en laissant tomber sur Malveaux le regard le plus méprisant. Je vous trouve bien hardi de m'adresser la parole dans un quartier où je suis connue, et où je serais, par conséquent, désolée qu'on sût que vous me connaissez.

Toute l'impudence de Malveaux ne put tenir contre cette rude apostrophe, débitée d'un ton digne des plus sublimes moments de dédain de mademoiselle Rachel ; il remit son chapeau sur sa tête et s'éloigna.

Madame d'Ussel entra dans l'hôtel.

La veille, si elle eût questionné le portier de lord Algernon, elle l'eût trouvé incorruptible et impénétrable ; mais depuis que cet homme avait vu l'affiche qui annonçait la vente de l'hôtel, toute personne à laquelle il ouvrait, pouvait être un maître futur, et en cette qualité elle avait droit à tous ses égards. Un propriétaire qui vend n'est pas plus pour ses domestiques qu'un roi détrôné pour des gens en place : l'infidélité et la lâcheté ont cessé d'être des priviléges.

Madame d'Ussel sut donc tout ce qu'elle voulut savoir, mais elle n'en fut pas plus avancée pour cela. Lord Algernon avait quitté Paris, et le portier ne put dire de quel côté il avait dirigé ses pas. Son ignorance le rendit discret : la discrétion n'a souvent pas d'autre cause.

Ce serait faire injure à la sagacité de nos

lecteurs que de leur demander s'ils ont deviné dans quel lieu s'était rendu Malveaux en quittant madame d'Ussel.

Ils s'attendent donc à le trouver dans le salon de madame de Chantepie ; leur attente ne sera pas trompée.

La baronne est étendue sur une chaise longue et, tout en écoutant Malveaux, elle cherche à calmer, par ses caresses et ses *doux propos,* un affreux griffon couché en travers sur ses genoux, et qui est furieux d'avoir été interrompu dans son tête-à-tête avec sa maîtresse.

— Vous êtes bien sûr de ce que vous dites là, mon cher? fit la baronne d'un ton interrogateur.

— Je viens de lire les deux affiches, et de plus, en me rendant chez vous, je suis entré chez le notaire Outrebon, qui m'a communiqué le cahier des charges.

— Alors, il est certain que le mariage est rompu. Le notaire vous a-t-il dit quelque chose?

— Il ne sait rien ou il n'a rien voulu dire. Lord Algernon lui a donné l'ordre de vendre, voilà tout.

— De vive voix ou par écrit? demanda vivement madame de Chantepie.

— Mais de vive voix, ce me semble... oui, oui, il a positivement dit qu'il avait vu son client à son passage à Paris.

— Et quelle figure avait la duchesse quand vous l'avez rencontrée à la porte de son charmant lord?

— Bouleversée! il m'a semblé qu'elle avait pris dix années.

— Ce qui lui en fait juste vingt de plus qu'elle ne s'en donne, la chère femme. Ma foi, je ne suis pas fâchée de ce qui lui arrive : il y a assez longtemps qu'elle fait l'impertinente avec sa petite pauvresse de madame de Candor qu'elle jette à la tête de tous les millionnaires de l'Europe. Maintenant je grille de savoir ce qui a pu empêcher la conclusion d'une affaire si avancée, et si vous apprenez quelque chose avant moi, mon cher, j'espère que vous aurez pitié de mon impatience.

— Comptez sur moi, madame. Quoique vous n'ayez pas réussi à me marier, je n'en reste pas moins le plus dévoué de vos esclaves.

— Comme vous êtes bon! Tenez, il me

vient une idée au sujet de cette rupture!

— Ah! voyons!

— Vous souvenez-vous de certaine lettre que vous m'avez montrée? du consul de Gênes, je crois?

— De Livourne. Je me la rappelle parfaitement, je l'ai encore relue ce matin.

— Ah! vous l'avez relue ce matin? dit la baronne qui la gardait précieusement dans son secrétaire. Eh bien! ne serait-il pas possible que lord Algernon, en traversant Livourne, eût découvert le pot aux roses?

— C'est une idée! repartit vivement Malveaux. Mais alors les deux beaux-frères se seront coupé la gorge.

— Que voulez-vous? il faut bien souffrir ce qu'on ne peut empêcher. Que la volonté de Dieu soit faite!

VI

Huit années se sont écoulées. Nous sommes au mois de décembre 1846.

Il est neuf heures du soir : Malveaux entre dans le petit salon de madame de Chantepie.

— Eh bien ! mon cher, quelles nouvelles ? demanda la baronne à son pourvoyeur de scandales et de calomnies.

— On dit qu'elle ne passera pas la nuit. J'ai rencontré Cruveilher qui en sortait : il avait la figure renversée.

—Vous allez voir qu'on bâtira quelque histoire romanesque sur cette phthisie pulmonaire ; on en fera une consomption, un cœur brisé, comme disent les Anglais, et on voudra nous imposer la canonisation de cette sotte coquette, comme on a déjà voulu nous imposer sa candeur.

— Vous avez une pénétration admirable, madame la baronne ! Ce que vous prévoyez est déjà fait.

— En vérité ! Contez-moi cela.

— Les fidèles de madame d'Ussel racontent à qui veut l'entendre que madame de Candor meurt de la douleur que lui a causée l'abandon de lord Algernon.

— Elle y a mis de la réflexion. De mon temps, on se consolait plus vite ou on mourait plus tôt. Décidément tout dégénère, mon cher Malveaux.

— Personne ne pénètre à l'hôtel d'Ussel, à l'exception du comte du Hallier, de sa femme et de quelques affidés ; mais on sait par ces derniers tout ce qui se passe. Madame de Candor est établie au rez-de-chaussée dans les appartements de la duchesse, qui ne la quitte ni jour ni nuit.

— Elle soutient la gageure jusqu'au bout.

— Ce matin une scène des plus attendrissantes a eu lieu. La malade, qui n'a rien perdu de son talent pour jouer la comédie, se désolait à la pensée de l'abandon dans lequel elle allait laisser sa petite fille, sourde-muette, comme vous savez; alors madame d'Ussel s'est jetée au cou de son amie, au risque de lui ôter le peu de souffle qui lui reste, et elle lui a juré d'adopter sa chère Valentine : c'est une

petite consolation de deux cent mille livres de rente.

— Avec une semblable fortune et son infirmité, ce sera à qui pourra être son mari, sans compter qu'elle sera poitrinaire comme sa mère. Vous verrez que du Hallier la fera épouser à son fils aîné.

— On en parle déjà.

— De qui tenez-vous ces détails ?

— De Salnove. Vous savez que le comte du Hallier lui dit presque tout.

— Et a-t-on appris quelque chose de lord Algernon ?

— Rien absolument. Le comte du Hallier, qui n'a pas renoncé à ses projets de vengeance, a envoyé l'été dernier un de ses amis, le marquis de Charlieu, en Angleterre, pour tâcher de découvrir lord Algernon ; il en est revenu sans avoir pu recueillir aucun renseignement. On soupçonne qu'il s'est retiré dans une maison religieuse en Italie.

— Quelle absurdité ! Un homme qui a trois millions de revenu ne se fait pas moine parce qu'il s'est moqué d'une coquette qui voulait l'exploiter.

— C'est aussi mon avis.

— Il y a dans tout cela un mystère dont je voudrais bien avoir la clef. Par exemple, que faut-il croire de cette affaire de Livourne?

— Pour celle-là, elle est vraie. Le jeune homme que madame de Candor voyait tous les jours à Livourne, et qui s'y est marié avec la fille du plus riche négociant de la ville, était bien un fils naturel de M. de Candor. Il l'avait recommandé en mourant à sa femme, et c'est pour travailler à faire réussir son mariage qu'elle était venue de Sicile s'établir à Livourne.

— Mais alors comment ce farouche Anglais a-t-il pu voir là un rival? On s'y perd.

— Il n'aura pas approfondi les choses. Le fait est qu'il est arrivé à Livourne dans les meilleures dispositions, qu'il n'a quitté le paquebot que pendant deux heures à peu près, et que c'est à la suite de cette courte absence qu'il a écrit au comte du Hallier qu'il renonçait à continuer son voyage. On a eu tous ces renseignements par le capitaine du paquebot.

— Ah! il me tarde que tous ces gens-là

soient morts, afin de n'avoir plus à m'occuper d'eux.

En ce moment, le gendre de madame de Chantepie entra. La baronne, fidèle à ses devoirs de belle-mère, le détestait ; mais comme elle en avait peur, elle était toujours extrêmement aimable pour lui.

— Eh bien ! Ernest, lui dit-elle, vous venez de votre club : qu'y avez-vous appris ?

— Rien, madame ; mais comme j'en sortais j'ai eu une apparition des plus extraordinaires.

— Ah ! voyons, dites-nous cela ! s'écria vivement la baronne, toujours à l'affût de ce qui pouvait alimenter son intarissable conversation.

— Comme je débouchais de la rue Grange-Batelière, un coupé attelé de quatre chevaux de poste fumants de chaleur tournait le coin du boulevard et de la rue Richelieu. Quelques pas plus loin, il s'est arrêté à la porte de l'hôtel de Castille. Sans trop savoir pourquoi, j'ai eu l'idée d'aller regarder dans ce coupé, et je vous donne à deviner qui j'ai reconnu à la double lueur des becs de gaz de l'hôtel et des lanternes de la voiture.

— Qui vous dirai-je? vous connaissez le genre humain.

— Enfin, cherchez un peu. C'est quelqu'un que j'ai vu chez vous.

— Voilà un beau renseignement! J'ai reçu toute l'Europe depuis trente ans.

— Est-ce quelqu'un que je connais aussi? demanda Malveaux.

— Assurément : c'est même un de vos ennemis intimes. Allons, ne cherchez plus, ce voyageur était lord Algernon.

— Lord Algernon! s'écria madame de Chantepie.

— Lord Algernon! répéta Malveaux avec une surprise non moins grande et une certaine émotion.

— Lui-même.

— En êtes-vous bien sûr? demanda la baronne.

— Comme je le suis d'être dans votre salon. Il m'a reconnu et nous nous sommes salués pendant que la voiture entrait sous la porte cochère.

Madame de Chantepie et Malveaux échangèrent un rapide regard que nous prendrons

la liberté de traduire ainsi : *Enfin, nous allons tout savoir !*

— Comme j'avais raison de qualifier tous ces gens-là de comédiens! dit la baronne. Vous le voyez, ils se réunissent pour le dénoûment...

— Qui pourrait bien être tragique, interrompit le gendre de madame de Chantepie. Charlieu, qui dînait aujourd'hui au club, nous contait, à propos de son voyage d'Angleterre, que si jamais du Hallier et lord Algernon se rencontraient, il fallait que l'un des deux tuât l'autre.

— Ces choses-là se disent, mais il est rare qu'elles arrivent, ajouta Malveaux qui, en sa qualité de poltron, ne perdait pas une occasion de nier la bravoure d'autrui.

— Vous avez raison, quand il s'agit de certaines gens, repartit sèchement le gendre de madame de Chantepie ; mais il est question de deux hommes qui ont fait leurs preuves plus d'une fois.

Puis, comme il détestait Malveaux, il salua sa belle-mère et sortit.

— Mon cher, je vous en conjure, s'écria

vivement la baronne, tenez-moi au courant de tout ce qui va résulter de ce retour inattendu! Quel dommage que madame de Candor ne puisse plus vivre! elle eût été si malheureuse en épousant lord Algernon!

Après ce souhait charitable, madame de Chantepie renouvela encore à Malveaux, qui s'était levé pour se retirer, la recommandation de ne pas lui laisser ignorer ce qu'il pourrait apprendre.

Malveaux en prit l'engagement en disant qu'il irait dès le soir même aux nouvelles; puis il s'éloigna.

Nous avons dit dans le cours de cet ouvrage que la baronne, malgré sa mauvaise santé, avait l'habitude de veiller très-tard, de sorte qu'il n'était pas excessivement rare de voir arriver quelques-uns de ses habitués chez elle à une heure du matin.

Aussi ne fut-elle pas étonnée lorsqu'à minuit et demi un coup de cloche lui annonça une visite.

Mais bientôt elle poussa un cri de surprise et d'effroi, car la porte de son salon s'ouvrant

lentement, elle aperçut lord Algernon debout sur le seuil.

Elle fit un mouvement pour atteindre le cordon d'une sonnette, un geste de lord Algernon l'arrêta.

— Milord, que me voulez-vous? demanda-t-elle d'une voix étouffée par la terreur.

— Vous dire qu'une femme innocente et pure vient de mourir, tuée par le souffle empesté de vos calomnies, auxquelles j'ai eu la lâcheté d'ajouter foi.

— Je ne vous comprends pas, balbutia madame de Chantepie. Retirez-vous! retirez-vous, milord! ma porte était fermée... et...

— Dites cela à la mort qui viendra y frapper bientôt : c'est un mourant qui vous avertit.

La baronne essaya de se lever, mais elle retomba anéantie sur son siége.

— Elle est morte! dit lord Algernon avec une lenteur solennelle. Morte... et quand son frère l'aura conduite à sa dernière demeure, nous partirons lui et moi pour aller nous égorger! Jouissez de votre ouvrage, madame, en attendant que Dieu, votre juge et le mien, vous en demande compte.

Un gémissement sourd s'échappa de la poitrine de madame de Chantepie ; lord Algernon, qui était resté à l'entrée du salon, fit trois pas en arrière et disparut.



Quelques minutes après, le vieux comte de V***, ami de la baronne, arriva, et en entrant il la chercha du regard sur le fauteuil où il avait l'habitude de la voir : elle n'y était pas.

Il baissa les yeux sur le tapis, et il aperçut le griffon de madame de Chantepie qui avait l'air de déchirer quelque chose comme une robe ou un châle.

Le vieux comte s'approcha davantage, et il reconnut avec une indicible horreur que le griffon cherchait à retirer de la cheminée sa maîtresse tombée dans le feu.

Aux cris du vieillard, des domestiques accoururent ; on releva madame de Chantepie, qui ne vivait plus. Le feu n'avait pas atteint son visage, mais sa main droite ; cette main coupable, qui avait écrit la lettre anonyme

sous le coup de laquelle venait d'expirer madame de Candor, était calcinée jusqu'au poignet. La baronne avait succombé à une attaque d'apoplexie foudroyante.

Quatre jours après, lord Algernon et le comte du Hallier se rencontraient sur le quai de Saint-Laurent à Châlons-sur-Saône. Le prologue de cette histoire nous a dit le reste.

ÉPILOGUE.

Le 24 février 1848, vers les deux heures de l'après-midi, un homme de haute taille et d'une figure à la fois énergique et distinguée, se tenait, armé d'un fusil de chasse à deux coups, debout sur une forte barricade construite à l'angle de la rue de Bussy, dans la direction de l'École de médecine.

Cet homme, qui paraissait être arrivé à cet âge qu'on est convenu d'appeler le milieu

de la vie, portait une redingote noire boutonnée jusqu'au haut de la poitrine, et ornée à l'une de ses boutonnières d'un ruban rouge négligemment noué. Un pantalon de croisé gris-perle, des bottes vernies, des gants glacés paille, et une cravate de satin marron à raies bleu barbeau, complétaient son costume, dans lequel on reconnaissait au premier abord la simplicité élégante d'un homme de goût qui a reçu une bonne éducation première.

Chose bizarre dans la situation où cet homme se trouvait placé, il n'avait ni cocarde sur son chapeau, ni drapeau à la main : sa barricade elle-même ne portait aucun des signes politiques qu'on remarquait sur toutes les autres.

Peu de lignes suffiront pour donner l'explication de cette apparente singularité.

L'homme que nous venons de mettre en scène était le comte Gaspard d'Ernemont.

Comme beaucoup de légitimistes, d'Ernemont s'était jeté à corps perdu dans la mêlée de février, à dater du moment où il avait été convaincu que les combattants étaient résolus à ne pas déposer les armes qu'ils n'eussent

renversé le trône honteux de Louis-Philippe.

D'Ernemont, proclamé chef à la première barricade où il s'était présenté, n'avait pas regardé quelles couleurs portaient les braves gens qui l'avaient construite, et il s'était battu depuis le matin comme un homme qui avait ressenti chacune des atteintes que l'honneur de la France recevait depuis dix-huit ans par les mains qui auraient dû la défendre de toute souillure.

La garde municipale et un détachement de ligne, trois fois repoussés déjà, allaient tenter une quatrième attaque, dont d'Ernemont suivait les dispositions d'un œil vigilant, lorsque son attention fut tout à coup attirée par un cortége nombreux, mais en apparence pacifique, qui, débouchant d'une rue latérale voisine, se dirigeait en droite ligne sur la barricade.

Un prêtre en surplis et un homme vêtu de noir marchaient en tête de cette troupe, qui se composait d'une vingtaine de personnes, dont quelques-unes portaient des brancards recouverts de coutil rayé blanc et bleu.

D'Ernemont fit part à sa petite phalange,

groupée derrière les pavés amoncelés, de ce qui se passait, ajoutant qu'il supposait que les gens qui venaient à eux cherchaient des blessés à secourir et des mourants à administrer.

Effectivement, le prêtre et le monsieur vêtu de noir se détachèrent du cortége qui ralentit le pas ; et le premier, s'adressant à d'Ernemont, lui dit :

— Monsieur, avez-vous des blessés qu'on puisse soulager, ou des mourants qui désirent se réconcilier avec Dieu?

— Mes blessés peuvent et veulent encore se battre, monsieur, répondit d'Ernemont en se découvrant avec respect. Quant à des mourants, nous le sommes tous ; ainsi nous recevrons votre bénédiction avec reconnaissance, si vous voulez bien vous approcher.

— Je le veux d'autant plus, monsieur, que nous vous demanderons aussi le passage pour aller plus loin porter nos secours. Je suis aumônier à l'Hôtel-Dieu, dont monsieur, ajouta le prêtre en désignant l'homme vêtu de noir, est l'un des médecins. Les braves gens qui nous suivent sont des infirmiers de

la maison qui se sont volontairement offerts à nous accompagner.

— Nous vous laisserons certainement passer, repartit d'Ernemont ; mais, M. l'abbé, je dois vous avertir que le passage sera probablement périlleux ; je vois ce qui se passe de l'autre côté de ma barricade, et la vérité veut que je vous dise que nous allons être attaqués avant une demi-minute.

Pour toute réponse, le prêtre fit signe à ses hommes de hâter le pas, après avoir échangé un rapide coup d'œil avec le médecin.

Bientôt le cortége, toujours précédé par les deux personnages qui le dirigeaient, se mit à gravir la barricade, dont d'Ernemont occupait toujours le point le plus élevé.

— Hâtez-vous ! hâtez-vous ! dit-il vivement, la troupe apprête ses armes : nous allons recevoir une décharge.

En ce moment, le prêtre, le médecin et les premiers porteurs de brancards paraissaient sur le haut de la barricade. Parmi ces derniers, et précisément en tête, se trouvait un homme de grande taille et de l'aspect le plus imposant et le plus distingué sous l'humble costume

d'infirmier qui le couvrait. Son front et ses tempes étaient chauves, mais quelques cheveux d'un blond ardent se montraient sous sa casquette, vers sa nuque et ses oreilles, d'où partaient des favoris coupés carrément au milieu de la joue.

L'œil bleu clair de cet homme rencontra le regard de Gaspard d'Ernemont, qui ne put retenir un cri de surprise.

Mais au même instant un feu roulant de mousqueterie se fit entendre, et la lutte recommença plus terrible.

Quelques-unes de ces minutes, pendant lesquelles on croit vivre des siècles, s'écoulèrent. Au bruit de la fusillade, les hommes embusqués derrière la barricade s'étaient élancés sur le sommet pour repousser cette nouvelle attaque. Le prêtre, le médecin, les infirmiers étaient restés au milieu d'eux, enveloppés dans un épais nuage de fumée. Du côté des soldats, quelques cris de : *Vive le roi!* se faisaient entendre, cris auxquels le peuple armé répondait par celui de : *Vive la république!* ou le chant de *la Marseillaise*. De temps en temps une acclamation de : *Vive la France!* dominait

tout ce tumulte : elle sortait de la mâle poitrine de d'Ernemont.

Le feu cessa subitement du côté des assaillants.

Puis un officier d'état-major s'avança au pas, et le sabre dans le fourreau, jusque vers la barricade, et il annonça à d'Ernemont que Louis-Philippe était en fuite avec les princes ses fils, que le peuple avait emporté les Tuileries, et que la chambre des députés délibérait sur la forme de gouvernement à donner à la France; mais que dans tous les cas, les hostilités étant suspendues, les troupes allaient rentrer dans leurs quartiers respectifs.

D'Ernemont fit part de ces événements à ceux qui l'avaient proclamé leur chef; puis voyant toujours debout à ses côtés le prêtre et le médecin, il chercha des yeux l'homme dont il avait rencontré le regard quelques minutes auparavant.

Ce fut en vain, l'homme n'était plus là.

Cinq ou six cadavres gisaient au bas de la barricade; c'étaient les victimes du dernier combat.

D'Ernemont descendit vers ces corps, dont

les uns étaient immobiles, tandis que les autres se débattaient dans les convulsions de l'agonie.

Parmi les premiers il s'en trouvait un qui, bien que sans mouvement, était encore debout, le dos appuyé sur le talus de la barricade, les talons enfoncés dans la terre molle du sol dépavé. D'Ernemont le regarda en face ; c'était l'homme qu'il cherchait.

Son bras droit fracassé en deux endroits tombait le long de sa hanche, et une tache de sang placée sur le devant de sa chemise annonçait qu'une balle lui avait traversé la poitrine.

D'Ernemont lui secoua le bras gauche ; le blessé souleva lentement les paupières, et ouvrit la bouche comme pour parler ; mais un flot d'écume rougeâtre couvrit sa langue, ses lèvres et son menton, et un son rauque et sifflant sortit péniblement de sa poitrine perforée.

— M. l'aumônier, M. le docteur, de grâce venez ici ! voilà un des vôtres qui, je crois, a bien besoin de vos secours ! s'écria d'Ernemont.

Le prêtre et le médecin se hâtèrent de répondre au pressant appel qui leur était fait.

Le médecin entr'ouvrit la chemise du blessé, appuya son oreille sur l'ouverture formée par la balle, posa la main sur le cœur, puis il se redressa et dit :

— S'il y a encore quelque chose à faire ici, c'est pour M. l'abbé et non pour moi.

L'abbé s'approcha à son tour, et s'agenouilla près du mourant, qui souleva de nouveau ses paupières et essaya d'articuler quelques paroles qui moururent encore avant d'arriver sur ses lèvres.

Un autre blessé appela l'aumônier, qui dut répondre à cette sollicitation.

Comme il allait s'y rendre, d'Ernemont lui dit :

— Un seul mot, M. l'abbé. Cet homme est-il réellement un de vos infirmiers ?

— Oui, monsieur, depuis quinze mois environ.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Antoine : ce sera une perte irréparable pour la maison.

Et il s'éloigna.

D'Ernemont se rapprocha du mourant, et, après l'avoir examiné avec attention, il jugea à la coloration de la face que les sources de la vie n'étaient pas encore épuisées chez lui, et qu'avec des soins prompts, énergiques, intelligents, on pourrait peut-être le sauver.

Du moment que cette pensée se fut emparée de son esprit, il ne songea plus qu'à la mettre à exécution avec l'activité et la résolution qui formaient la base de son caractère énergique et décidé.

Parmi les hommes qui avaient combattu sous ses ordres, se trouvaient deux anciens grenadiers du régiment de la garde royale dans lequel d'Ernemont avait servi avant 1830 : il appela ces deux hommes.

— Mes enfants, vous allez me faire un plaisir, n'est-ce pas? leur dit-il.

— Dix s'il le faut, capitaine.

— Courez demander de ma part un matelas, des oreillers et une couverture à ce boulanger qui vient d'ouvrir sa porte là-bas; puis nous transporterons ce pauvre homme qui n'est pas encore mort, je crois, jusqu'à mon hôtel, rue de la Chaise.

— C'est facile comme bonjour, capitaine, dirent à la fois les deux vieux soldats : c'est un métier qui nous connaît.

Moins de cinq minutes après, les objets demandés par d'Ernemont étaient réunis au pied de la barricade, et au bout de peu d'instants, le mourant étendu sur un matelas, et la tête relevée par deux oreillers épais, cheminait toujours inanimé vers l'hôtel d'Ernemont.

Gaspard l'établit dans une grande pièce au rez-de-chaussée, plaça auprès de lui son valet de chambre et sa femme de charge, envoya en toute hâte chercher son médecin ; puis, ces dispositions étant prises, il s'achemina en courant vers l'hôtel d'Ussel, situé, comme on le sait, rue de Varennes.

La duchesse se promenait seule dans son jardin quand d'Ernemont l'aborda.

Ils échangèrent quelques rapides paroles de félicitations sur les événements qui venaient de s'accomplir, puis Gaspard ajouta :

— Ma cousine, j'ai à vous apprendre la chose du monde la plus extraordinaire, la plus renversante.

— Louis-Philippe a oublié sa bourse en se sauvant? s'écria gaiement la duchesse.

— C'est plus impossible que cela.

— M. le duc de Nemours a chargé à la tête d'un régiment de cavalerie?

— Vous n'y êtes pas encore; mais comme nous n'avons pas une minute à perdre, je veux vous dire ce dont il s'agit : lord Algernon est chez moi.

— Lord Algernon! s'écria la duchesse.

— Lui-même! blessé, mourant, mort peut-être! Mais, enfin, je viens vous prier de m'aider à le sauver si c'est encore possible.

— Disposez de moi; mais d'abord que je sache...

— Je vais tout vous dire, ma cousine; et quelque grand que soit votre étonnement, il ne pourra surpasser celui que j'ai éprouvé moi-même.

Et d'Ernemont, encore sous l'excitation des événements auxquels il avait pris une part active depuis le matin, conta à madame d'Ussel ce qui s'était passé à la barricade de la rue de Bussy, et termina en lui disant qu'il avait positivement reconnu lord Algernon dans la

personne de cet infirmier de l'Hôtel-Dieu, mortellement blessé à son côté.

— Mais, mon cher, c'est impossible! s'écria la duchesse. Depuis cet horrible duel de Châlons-sur-Saône, lord Algernon n'a pas reparu, et vous savez qu'on a généralement conclu, des réponses entortillées de son valet de chambre Yorik, qu'il s'était suicidé.

— Je me suis dit tout cela, ma chère cousine; mais que sont des conjectures, des probabilités même en présence d'un fait? L'ombre qui pâlit et disparaît quand la lumière se montre.

— Vous aurez été dupe d'une ressemblance; ces choses-là...

— Non, mille fois non! interrompit d'Ernemont avec une sorte d'impatience. Vous vous souvenez de ce superbe onyx noir à reflet rouge que lord Algernon portait au petit doigt de la main gauche?

— Parfaitement : c'était un présent de Richard Cœur de Lion à l'un de ses ancêtres.

— Eh bien! l'homme qui se meurt chez moi en ce moment porte cette bague!

— Plus de doute, alors; c'est lui! Gaspard,

il me vient une idée... mais je vous la communiquerai plus tard. Maintenant il ne faut songer qu'à une chose, c'est à sauver ce pauvre homme, si cela est encore possible... Que désirez-vous que je fasse pour vous aider dans cette tâche ?

— Mon Dieu, il n'y a qu'une seule entreprise à tenter, c'est de se procurer, n'importe à quel prix, un chirurgien. J'ai bien fait prévenir mon médecin, mais s'il y a une opération à faire, il ne sera bon à rien, et dans l'état de bouleversement où est Paris, ou nous ne trouverons personne, ou ceux que nous trouverons refuseront de nous suivre.

— Je réponds de Cloquet, s'il est chez lui, dit vivement la duchesse, et je vais lui écrire.

— Croyez-vous qu'un message de cette nature soit suffisant?

— Je vous comprends... Au fait, que peut risquer une femme, maintenant qu'on ne se bat plus ? J'irai moi-même chez Cloquet, et je vous le ramènerai. Mais quelle aventure !

En ce moment une ravissante jeune fille, d'une quinzaine d'années, vint en courant

joindre la duchesse et Gaspard d'Ernemont dans le jardin.

Cette jeune fille était Valentine de Candor, l'enfant adoptif de madame d'Ussel.

— Je vais la mettre rapidement au fait de ce qui se passe, dit la duchesse à d'Ernemont.

Et aussitôt elle commença avec une grande vivacité une série de ces gestes qui sont le langage des sourds-muets.

Le début avait subitement attiré l'attention de Valentine, puis son visage s'était enflammé d'une indignation douloureuse ; mais ce sentiment, très-fugitif d'ailleurs, avait été promptement remplacé par un jeu de physionomie qui exprimait une profonde et croissante pitié ; enfin, quand la duchesse eut terminé son récit, Valentine reprit en courant le chemin de l'hôtel.

Moins d'une minute après, elle reparut portant le chapeau et la pelisse de la duchesse : elle-même était prête à sortir, et ses gestes suppliants en demandèrent la permission, qui lui fut accordée.

Madame d'Ussel convint alors avec son cou-

sin qu'il retournerait près du blessé, pendant qu'elle irait chercher le docteur Cloquet, qu'elle se chargeait d'accompagner elle-même à l'hôtel d'Ernemont.

Peu d'instants après, elle descendait, d'un pas ferme et léger, la rue de Bourgogne, appuyée sur le bras de Valentine, qui semblait l'inviter à accélérer sa marche.

Cette partie de la ville était assez paisible, mais il n'en fut pas de même quand les deux femmes approchèrent de la place du Palais-Bourbon. Là, la foule était compacte, bruyante, irritée ; là commençaient les vagues mugissantes de la grande tempête qui venait d'emporter le trône souillé de sang et de boue de Louis-Philippe.

Le trajet qui conduit de la place du Palais-Bourbon au pont de la Concorde était obstrué par plusieurs barricades gardées par des multitudes armées. La duchesse se présenta résolûment devant la première qui se trouva sur son chemin.

— On ne passe pas, citoyenne, lui dit une sentinelle.

— Vous me laisserez passer quand je vous

aurai dit que je vais chercher du secours pour un blessé.

— Est-ce un soldat ou un citoyen? demanda la sentinelle.

— Qu'est-ce que cela te fait? s'écrièrent vingt voix généreuses sur la barricade. Puisqu'il est blessé, nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage. Passez, citoyenne, et nous allons vous donner un des nôtres pour vous conduire.

Grâce à cette intervention, la duchesse put pousser jusqu'à l'angle du péristyle de la chambre des députés; mais là, il lui fallut encore faire une halte.

Le gouvernement provisoire quittait en ce moment l'assemblée pour se rendre à l'hôtel de ville.

Aucune description ne pourrait donner l'idée du cortége qui environnait ce pouvoir improvisé; mais quelque bizarre qu'il fût, madame d'Ussel ne l'examina qu'avec distraction, car ses regards cherchèrent d'abord les hommes aux mains desquels tombaient, comme la foudre qui écrase, les destinées de la France.

Elle reconnut d'abord le front chauve et la tête inclinée en avant de M. Arago.

Près de lui marchait une manière de bellâtre, le nez en l'air, l'œil plus impudent que hardi, la figure insolente, sorte de Danton efféminé, dont l'audace ne devait se révéler que par quelques circulaires, pour lesquelles ses velléités impuissantes de tribun furent obligées d'emprunter la plume d'un bas-bleu hydrophobe.

Les acclamations de la foule apprirent à madame d'Ussel que ce singe maladroit des terribles proconsuls de 93 était M. Ledru-Rollin, avocat célèbre pour les lecteurs de *la Réforme*.

Il n'y avait rien à apprendre sur le visage de ce parvenu de la démagogie : la duchesse porta ses regards plus loin; ils rencontrèrent avec stupéfaction la noble figure de M. de Lamartine.

« La régence est donc proclamée? pensa-t-elle. Alors pourquoi ces cris de : *Vive la république?*

« Il aura déserté l'apostasie... Telle fut sa seconde réflexion. Pauvre république! »

Derrière le grand poëte marchait Malveaux, qui avait déjà trouvé le secret de se faire présenter à la révolution naissante : c'était un des nombreux paillasses des nouveaux jongleurs qui venaient d'escamoter le pouvoir.

Quand ce flot fut passé, madame d'Ussel continua son chemin, et ce fut sans trop de difficultés qu'elle arriva jusqu'à la rue Grange-Batelière, où demeure le docteur Cloquet.

Le célèbre chirurgien était chez lui.

Homme de cœur et d'énergie, il n'y eut qu'un mot à lui dire pour le déterminer à se rendre sur-le-champ à l'hôtel d'Ernemont : madame d'Ussel, Valentine et lui se mirent donc en route pour le faubourg Saint-Germain.

Ils trouvèrent le comte sur la porte de son hôtel.

— Arrivez, arrivez ! leur cria-t-il de si loin qu'il les aperçut. On l'a saigné, et il y a un peu de mieux dans son état.

On confia Valentine à la comtesse d'Ernemont douairière, et la duchesse, le docteur et Gaspard entrèrent dans la pièce où l'on avait installé le blessé.

— C'est bien lui! dit à voix basse madame d'Ussel après avoir parcouru d'un rapide regard les matelas amoncelés sur lesquels lord Algernon était étendu.

Le docteur Cloquet s'entretint pendant quelques secondes avec le médecin; puis il se disposa à sonder la plaie que le blessé portait au côté gauche de la poitrine. Quant à son bras fracassé en deux endroits, le nécessaire avait été fait, et il était inutile de s'en occuper pour le moment.

La sonde du chirurgien s'enfonça de quatre pouces environ avant de rencontrer la balle, sur laquelle elle s'arrêta enfin.

— La blessure est mortelle, dit Cloquet d'une voix grave; cependant je vais débrider la plaie pour extraire la balle et faire une issue au sang qui a dû s'épancher dans la poitrine.

Le blessé ne donna aucun signe de souffrance et ne fit aucun mouvement pendant que le bistouri labourait ses chairs; mais quand la balle eut été extraite, et que le sang put s'échapper en abondance par la blessure élargie, il murmura quelques paroles inarticulées,

et ses paupières se soulevèrent pour retomber aussitôt.

On lui fit une nouvelle saignée, et des ventouses furent appliquées sur la plaie pour activer le dégagement de la poitrine.

La voix de lord Algernon devint plus distincte, et ses paupières s'étant soulevées de nouveau, sa vue moins trouble erra autour de lui, comme s'il essayait de reconnaître le lieu où il était.

— Qu'on me cherche un prêtre, dit-il ; je n'ai plus besoin d'autre chose, j'espère.

Madame d'Ussel, qui s'était tenue à l'écart, s'approcha du lit du blessé, auquel elle prit la main avec une affectueuse compassion.

— Vous êtes entouré d'amis, lui dit-elle. Les reconnaissez-vous ?

— Oui..., et s'ils m'ont pardonné, qu'ils m'amènent un prêtre, répondit lord Algernon.

La duchesse fit un signe à son parent qui sortit aussitôt.

— Souffrez-vous beaucoup ? reprit-elle.

— Il y a longtemps que je n'ai été aussi bien... Je sens que je vais mourir.

Et un sourire mélancolique et doux erra sur les lèvres décolorées du blessé.

La duchesse se détourna pour essuyer furtivement ses larmes.

— Quoi ! vous pleurez? lui dit lord Algernon, qui avait compris la cause de ce mouvement... Vous savez donc...?

— Je ne sais rien ! interrompit madame d'Ussel avec une chaleureuse vivacité ; mais je devine tout... Ah ! qui pourrait vous en vouloir encore, noble et pauvre ami ?

— J'ai été cependant bien coupable, murmura lord Algernon. Bien coupable, et cependant je l'aimais avec une ardeur bien profonde, et une sincérité dont je ne me suis jamais départi... Mais ce maudit orgueil ! c'est lui qui m'a perdu... Aussi je l'en ai cruellement puni.

Lord Algernon ayant prononcé cette longue phrase avec une animation croissante, le docteur Cloquet jugea à propos de lui prescrire le silence pour quelques instants.

— Le silence ne me sauverait pas, et parler soulage mon cœur, reprit le blessé avec plus de calme ; ainsi...

Il ne put achever, car le comte d'Ernemont rentrait accompagné d'un ecclésiastique.

On laissa le prêtre seul avec le mourant : leur tête-à-tête dura environ une demi-heure.

Quand la duchesse, le comte d'Ernemont, le docteur Cloquet et le médecin revinrent près du lit de lord Algernon, ils furent frappés de la rayonnante sérénité de son visage, couvert cependant des premières ombres de la mort.

Madame d'Ussel et le comte se placèrent à son côté, sur la prière qu'il leur en fit.

— Dieu m'a pardonné par la bouche d'un de ses ministres, leur dit-il avec simplicité. Maintenant je voudrais être sûr que l'enfant de celle que j'ai tant fait souffrir me pardonne aussi.

La duchesse s'élança vers la porte qui conduisait dans une pièce voisine.

Moins d'une minute après elle revint accompagnée de Valentine de Candor.

La jeune fille s'agenouilla près du lit du mourant, et prenant celle de ses mains qui n'était pas blessée, elle l'appuya sur son cœur

en levant vers le ciel des yeux où brillaient la miséricorde et la compassion.

— C'est l'ange de la paix et du pardon, dit lord Algernon en adressant à madame d'Ussel un regard de reconnaissance. Merci, mon amie... Vous vous êtes faite la mère de l'enfant que j'avais rendue orpheline, et vous venez aider le coupable à mourir... Que Dieu vous bénisse !

Il y eut un moment de silence, interrompu seulement de temps en temps par les sanglots de l'assistance.

— Ne pleurez pas sur moi, reprit lord Algernon d'une voix qui s'affaiblissait visiblement. Celui qui a vu s'écouler sa vie dans les agitations de l'orgueil n'est pas à plaindre quand l'heure du repos arrive pour lui : de tout le temps que j'ai passé sur la terre je ne regrette que l'année que j'ai consacrée aux douleurs de mes frères, dans la plus humble des conditions... J'expiais...

Il n'en put dire davantage : un râle bruyant s'échappa de sa poitrine, ses yeux se voilèrent, et sa tête s'affaissa sur ses oreillers, couverte de la pâleur de l'agonie.

Madame d'Ussel tomba à genoux auprès de Valentine.

Quelques secondes après, lord Algernon n'était plus.

FIN DE LORD ALGERNON.

LA FILLE DU PODESTAT.

Au mois de juin 1832, après avoir rempli heureusement une mission qui m'avait amené en Italie, comme je n'étais pas précisément obligé de revenir à Paris à jour fixe, je résolus de mettre mon voyage à profit dans un intérêt purement personnel, et je visitai successivement Venise, la Chartreuse de Parme, Milan, Turin, le champ de bataille de Marengo, et enfin Gênes, cette vieille république de grands seigneurs et de marchands, devenue le plus joli bijou d'une monarchie jeune, vivace et envahissante. J'avais pour cette dernière ville des lettres de recommandation qui me déterminèrent à y faire une

halte de quelques jours, et je ne tardai pas à m'applaudir de cette résolution. La noblesse génoise est hospitalière, spirituelle, lettrée, et remarquablement polie, comme tout ce qui l'est par instinct et par tradition. Elle ne se jette pas étourdiment à la tête des étrangers pour les tourner en ridicule après les avoir servilement copiés ; mais elle les accueille avec cette gracieuse bonhomie que les parvenus imitent gauchement, et elle leur garde un souvenir fidèle lorsqu'ils se sont montrés dignes de sa confiante hospitalité. Les deux semaines que j'ai pu passer au milieu des hommes les plus distingués et des femmes les plus aimables de cette belle cité m'ont laissé de ces souvenirs qui ont un charme infini, à quelque époque de la vie qu'on se les rappelle, et je trouve une douceur infinie à me les retracer aujourd'hui.

Au nombre des personnes que je rencontrais dans les salons du marquis F. P***, chez lequel je finissais presque toutes mes soirées, se trouvait un gentilhomme d'un âge déjà mûr, nommé le chevalier Pompeio de Lipona. Il avait une figure ouverte et attirante, un

son de voix des plus sympathiques, et il joignait à un véritable savoir de bénédictin une modestie charmante, un esprit des plus fins et un caractère des plus aimables. Je n'ai jamais vu causer avec plus d'agrément, ni écouter avec une grâce plus intelligente. Il y avait des idées non-seulement dans ses paroles, mais encore dans ses regards les plus furtifs, et dans ses gestes les plus involontaires et les plus imprévus. Soit qu'il s'exprimât en italien, en espagnol ou en français, son élocution était également claire, élégante, pittoresque, imagée, et sa conversation pleine de faits curieux et de remarques ingénieuses et profondes. Il m'avait pris en sérieuse amitié dès le début de nos relations, et il s'était offert avec la plus cordiale obligeance à me servir de *cicerone* pendant toute la durée de mon séjour à Gênes. Le matin, nous visitions les palais et les églises de la ville ; à l'heure du dîner, nous nous retrouvions encore, parce qu'on avait toujours l'attention de l'inviter dans les maisons où j'étais prié moi-même ; le soir il me menait au théâtre dans sa loge, et, l'opéra fini, nous allions prendre

le thé chez son ami le marquis F. P***, avec lequel je m'étais aussi lié ; enfin, il lui arrivait quelquefois de me reconduire à minuit à mon hôtel, où nous restions jusqu'au point du jour à causer sur une terrasse qui dominait les flots paisibles du golfe.

La veille du jour où je devais quitter Gênes nous étions allés, comme de coutume, au théâtre, et nous nous exprimions mutuellement le regret de nous quitter, tout en écoutant l'ouverture de la *Semiramide,* lorsqu'une loge située en face de la nôtre s'ouvrit, et fut immédiatement occupée par trois personnes : un homme d'une soixantaine d'années, d'un extérieur imposant et respectable, et deux jeunes filles de la plus admirable beauté ; le premier resta dans le fond de la loge, les deux autres se placèrent sur le devant avec des mouvements nobles et gracieux.

A leur arrivée, un assez vif mouvement de curiosité s'était manifesté dans la salle. Les femmes s'étaient penchées hors de leurs loges, les hommes du parterre et de l'orchestre avaient tourné la tête du côté des nouveaux venus, que le chevalier de Lipona

avait salués d'un air de connaissance assez intime.

— Quelles dont ces deux ravissantes personnes ? lui demandai-je. Il me semble que leur entrée a fait une certaine sensation.

— Ce sont des compatriotes à moi, des Sardes, me répondit le chevalier avec une sorte d'orgueil. Je ne suis pas fâché de pouvoir vous montrer, avant votre départ, ce spécimen des beautés de mon cher pays.

— Le hasard vous a merveilleusement servi, à ce qu'il me semble. Elles sont ravissantes, et de semblables personnes doivent être rares en tous pays.

— Quand vous viendrez me voir à Sassari ou à Tempio, je vous ferai danser sous des orangers en fleur avec vingt femmes aussi belles et aussi poétiques que celles-là.

— Mais c'estla terre promise que votre île, mon cher chevalier ! m'écriai-je avec un enthousiasme de très-bon aloi.

— Terre promise qui produit du fruit défendu..., reprit-il avec un mélange de finesse et de mélancolie, qui lui était au surplus habituel.

Je souris à cette réflexion avec toute la fatuité française, jointe à l'incrédulité de ma nature ; puis je pris ma lorgnette pour examiner avec plus de soin les deux belles insulaires qui tenaient la salle en distraction.

Évidemment elles étaient sœurs et peut-être même jumelles, car elles se ressemblaient d'une manière extraordinaire, si ce n'est que celle qui avait pris place à droite dans la loge me parut un peu plus pâle que l'autre. Elles étaient grandes, souples, minces, gracieuses et libres dans leurs mouvements comme des enfants des montagnes. Leurs traits, d'une régularité pleine d'expression, offraient un ensemble qui me présentait plutôt le type espagnol que le type italien. Leurs yeux noirs, fendus en amandes, étincelaient de vivacité, sans rien perdre de la douceur qui semblait la disposition habituelle de leurs beaux regards. Une magnifique chevelure, tout à la fois sombre et brillante, descendait en longues boucles sur le devant de leurs épaules et faisait ressortir l'éclatante blancheur de leur teint, dont la pâleur mate était cependant pleine de vie. Malgré le pittoresque

de leurs attitudes et de leurs physionomies, on ne pouvait les accuser de coquetterie, mais seulement d'une fière et noble confiance en leur beauté vraiment merveilleuse... J'en fis la remarque au chevalier, qui paraissait prendre un vif plaisir à mon admiration.

— Nos femmes ne sont pas coquettes, me répondit-il, et, au fait, pourquoi le seraient-elles ? Dès qu'elles aiment ou haïssent , elles le laissent voir sans le moindre détour : elles ne sont pas encore assez civilisées pour avoir appris la dissimulation.

— Je croyais que les femmes la possédaient à fond, même à l'état sauvage.

— Si nos belles Génoises vous entendaient, elles seraient fort reconnaissantes d'apprendre de vous que leurs petits travers sont inhérents à leur nature.

— Celles-ci habitent-elles Gênes toute l'année ? lui demandai-je.

— Elles y sont depuis quelques mois ; elles y viendront de temps en temps , selon toute apparence ; mais leur séjour habituel est la Sardaigne. La propriété de leur père est près des miennes : nous sommes ce que vous

appelez en France voisins de campagne.

— Alors vous les connaissez beaucoup plus encore que je ne croyais?

— On ne saurait davantage. Leur père est un de mes bons amis.

— Je suppose qu'il y en a une mariée, continuai-je sans respect pour le *grand air d'Arsace* que Thérésa Brembilla chantait en ce moment.

— Pourquoi supposez-vous cela? me répondit-il d'un ton de surprise.

— Parce qu'une seule des deux est en deuil, d'où je dois conclure que la perte qu'elle a faite ne touche pas sa propre famille.

— Votre observation est fort juste : le deuil qu'elle porte est à la vérité personnel, et elle a même fait vœu de ne jamais le quitter ; mais cela ne veut pas dire qu'elle soit ou qu'elle ait été mariée.

— Vous piquez ma curiosité au dernier point, mon cher chevalier.

— Tant mieux, mon cher marquis, puisque je suis en mesure de la satisfaire.

— Toujours obligeant.

— Non, toujours bavard, ce qui n'est

pas la même chose, convenez-en avec moi.

— Je conviens que vous êtes le plus aimable et le meilleur des hommes, c'est tout ce que je puis faire pour vous. Ainsi vous avez une histoire de plus à me conter ? Cette perspective me ravit.

— Oui vraiment, une histoire tout à fait curieuse ; je ne pense pas qu'il puisse s'en passer une semblable ailleurs que dans notre île, où tout est si différent de ce qui se passe dans le reste de l'Europe.

— Et quand connaîtrai-je cette merveilleuse histoire ? Vous savez que je n'ai malheureusement que bien peu d'instants à jouir de notre bonne intimité.

— Eh bien ! ce sera, si vous voulez, pour demain dans la soirée.

— Quelle cruelle plaisanterie ! vous savez que je suis obligé de partir dans l'après-midi. Je suis attendu à jour fixe à Marseille.

— Je ne l'ai pas oublié ; mais je remets depuis longtemps un petit voyage d'affaires à Nice, et je compte vous accompagner jusque-là : par ce moyen le voyage d'affaires deviendra un voyage de plaisir. Je suis égoïste

et paresseux; il fallait une occasion comme celle-ci pour me décider.

— J'accepte cet heureux hasard; mais je vous avertis que je ne serai pas votre dupe; votre seul but en tout ceci est de m'être...

— Et quand cela serait, y verriez-vous encore la preuve que je ne suis pas égoïste?

Je lui serrai la main avec effusion, à ce digne chevalier, ne trouvant pas de termes pour lui exprimer ma vive et sincère gratitude.

— Demain, reprit-il aussitôt, nous serons sur le pont du *François Ier*. La lune se mirera dans les flots bleus de notre belle et poétique Méditerranée; la brise nous apportera les senteurs enivrantes des orangers du rivage; personne ne viendra nous arracher à nos impressions; ce sera donc un moment parfaitement choisi pour vous faire entendre l'histoire que vous désirez connaître... Mais pour que vous y preniez plus d'intérêt encore, ajouta-t-il, je vais, si vous le souhaitez, vous présenter à cette famille.

— Comment! si je le souhaite! m'écriai-je; j'allais vous le demander.

Le premier acte de *la Semiramide* finissait justement ; nous nous levâmes pour gagner la loge qu'occupaient les deux belles insulaires.

Le chevalier entra le premier, et me présenta dans des termes que je supprime par modestie ou par hypocrisie, mais qui me valurent le plus gracieux et le plus cordial accueil.

Le père me serra la main comme si j'eusse été une vieille connaissance ; quant aux deux jeunes filles, elles m'adressèrent quelques paroles dans ce langage mêlé d'espagnol et d'italien qui est l'idiome des Sardes pur sang.

Le chevalier voulut bien, avec son obligeance accoutumée, me servir d'interprète, et, grâce à lui, la conversation ne languit pas un seul instant.

C'est un phénomène que je ne puis m'expliquer, même aujourd'hui que je pense avec calme à cette circonstance de ma vie ; mais il est certain que, bien que je ne susse ni l'espagnol ni l'italien, je ne perdis pas un mot de la conversation des deux charmantes

sœurs. Leurs yeux étaient si intelligents, leurs gestes si expressifs, que je comprenais tout ce qu'elles me disaient, depuis les phrases banales jusqu'à ces nuances délicates de la pensée qu'on ne saisit pas toujours, alors même qu'on sait à fond la langue qui sert à les peindre ; aussi le chevalier n'avait-il besoin que de traduire mes réponses : pour tout le reste il se bornait comme moi à écouter.

Nous passâmes un quart d'heure ou vingt minutes dans cette loge, puis nous regagnâmes la nôtre, après que mon ami eut exprimé en mon nom le regret que j'éprouvais d'avoir rencontré si tard des personnes dont il m'eût été si agréable de cultiver longtemps la connaissance.

— Vous viendrez peut-être la renouveler un jour ou l'autre en Sardaigne, me dirent le père et les deux jeunes filles ; et ce sera un véritable bonheur pour nous.

J'en pris l'engagement : nous autres Français, nous n'hésitons jamais à promettre en pareil cas, parce que nous nous figurons toujours qu'on se souciera peu que nous tenions

ou non notre promesse : légers, nous croyons à la légèreté du genre humain.

Je remerciai le chevalier des instants agréables que je venais de passer, et tout le temps que dura encore le spectacle, je tournai souvent mes regards vers la loge des belles insulaires.

Le lendemain, vers les deux heures de l'après-midi, tous mes adieux étant faits aux amis que je laissais dans la bonne ville de Gênes, je m'acheminai vers le port, en compagnie du chevalier. *Le François Ier*, encore amarré à la muraille du môle, n'attendait plus que quelques voyageurs en retard, et manifestait son impatience par des jets de fumée mêlés d'étincelles qui sortaient silencieusement de sa haute et sombre cheminée. Le temps était magnifique, la mer étincelante et unie comme une plaque d'acier poli, dans laquelle se miraient avec une majestueuse coquetterie les façades des palais de la ville et les dômes de ses nombreuses églises. Des mouettes au plumage éclatant rasaient la surface des flots du bout de leurs ailes de neige, et remontaient ensuite pour se perdre dans des petits

flocons de nuées blanches et légères comme leur plumage. Une foule de barques quittaient la ville et se croisaient en tous sens avec d'autres embarcations qui y revenaient. Ici on échangeait les silencieuses étreintes des adieux ; là on se jetait les bruyantes félicitations du retour. Jamais Gênes ne m'avait paru plus belle, plus animée que ce jour et qu'à cette heure où j'allais la quitter pour ne plus la revoir peut-être... Le départ aurait-il donc déjà un prestige comme l'absence dont il est le début, et une fascination mystérieuse comme la mort, dont l'absence est l'image ?

A deux heures et demie, notre paquebot franchissait l'ouverture du port ; quelques minutes après, il fendait, avec une majestueuse vitesse et une grâce incomparable, les flots azurés du golfe, à deux portées de mousquet du rivage.

Cette proximité de la côte permit à mon aimable compagnon de m'en faire remarquer, dans leurs moindres détails, tous les points intéressants. Il pouvait non-seulement me désigner chaque ville, chaque bourgade, chaque hameau, mais encore il n'y avait pas de villa

si obscure, ou de chapelle si petite, dont il ne pût me nommer le propriétaire ou le patron. Puis sur chaque localité il avait un fait historique curieux, ou une anecdote contemporaine piquante à raconter, ce qu'il faisait avec gravité ou esprit, suivant l'importance du sujet ou l'ordre d'idées dans lequel nous étions. On comprend qu'avec un pareil *cicerone* la fin de la journée dut s'écouler rapidement, en dépit de l'impatience que j'éprouvais de voir arriver la soirée et d'entendre le récit qui m'était promis depuis la veille.

Enfin le soleil atteignit le bord de l'horizon visible à nos yeux, pour disparaître bientôt comme s'il s'éteignait dans les flots lumineux de la Méditerranée; le crépuscule parcourut rapidement ses différentes phases, et nous permit de voir distinctement les lumières, à chaque instant plus nombreuses, de la petite ville d'Albenga; presqu'au même moment le disque rougeâtre de la lune se montra derrière les hautes cimes des Apennins, illuminant avec une poétique lenteur leurs pentes couvertes de sombres forêts, et dardant de loin des rayons qui venaient se per-

dre dans le sillage éblouissant de notre paquebot.

— N'est-ce pas là la belle soirée que je vous avais promise hier? me dit le chevalier auquel je venais d'exprimer l'admiration que me causait le magnifique spectacle que j'avais sous les yeux.

— Rien n'y manque, lui répondis-je, car il me semble que la brise qui souffle de terre nous apporte le parfum délicieux des orangers en fleur.

— Oh ! vous ne vous trompez pas : quand nos nuits sont ce que nous appelons belles, rien ne manque à leur poésie. Voilà bientôt cinquante ans que je les admire, et ce n'est jamais avec indifférence que j'en jouis.

— Ah ! je le comprends !

— Maintenant, reprit-il, si vous êtes disposé à m'écouter, moi je suis prêt à vous tenir ma promesse : le moment est on ne saurait plus favorable.

Il va sans dire que j'acceptai avec transport cette bienveillante proposition.

Nous nous assîmes le dos appuyé contre une balustrade qui entourait la cheminée du

paquebot, à une distance qui nous permettait d'en sentir la chaleur sans qu'elle pût nous être incommode; chacun de nous alluma un excellent cigare de la Havane, et le chevalier, après s'être recueilli pendant quelques instants, commença en ces termes :

« Vous savez déjà que le père de l'intéressante jeune fille dont je vais vous raconter la tragique histoire s'appelait Martinoli, et qu'il était podestat, c'est-à-dire principal magistrat, de la petite ville de Tempio, où son père et son grand-père, tous deux, ainsi que lui, gens fort considérés, avaient exercé les mêmes fonctions pendant près d'un siècle.

« Le podestat, dans l'île de Sardaigne, est un personnage bien autrement important que ses pareils dans les villes de la mère patrie. Non-seulement il administre la fortune municipale, mais encore il est chargé de la police, et dans une multitude de circonstances il remplit, dans une certaine étendue, les fonctions de juge. Est-il équitable, ce qui arrive presque toujours, et ce qui était le cas de mon ami Martinoli, son influence sur l'esprit de ses administrés n'a presque

pas de bornes. Dans ce pays de mœurs simples et d'habitudes pour ainsi dire primitives, la plupart des contestations aboutissent à un arbitrage, pour lequel le premier magistrat de la cité est le plus habituellement choisi. Martinoli, par la manière équitable dont il remplissait cette tâche délicate d'arbitre suprême, s'était fait une renommée d'impartialité et de bon sens qui était devenue proverbiale dans toute la contrée. *Le podestat l'a dit* était l'argument victorieux de toutes les discussions jusque-là contradictoires, et quand le digne homme avait prononcé une sentence, le plaideur qu'elle condamnait était aussi convaincu de sa parfaite justice que l'adversaire à qui elle venait de donner gain de cause. La nuit, fût-elle longue comme en décembre, ne me suffirait pas si je voulais vous conter avec détail tous les services que Martinoli a rendus, toutes les affaires épineuses qu'il a arrangées, toutes les vengeances qu'il a transformées en réconciliations, toutes les haines dont il a fait des amitiés durables. Quand il venait le soir prendre le frais sur la promenade de Tempio, on eût dit vraiment

le bon roi saint Louis rendant la justice sous le chêne historique de Vincennes. Riches et pauvres, innocents et coupables, tous l'approchaient avec confiance et le quittaient avec la joie ou la consolation dans le cœur, car il avait de bonnes et sympathiques paroles pour tout le monde. Le voilà tel que je l'ai toujours connu : maintenant que vous le connaissez aussi, je vais vous raconter l'événement qui l'a déterminé à s'exiler volontairement, pour quelques mois, de notre chère et belle Sardaigne, que nous avons tant de peine à quitter ordinairement.

« Il y a eu de cela deux ans au mois de mai dernier (vous savez que j'ai la manie des dates comme tous les conteurs consciencieux); je me promenais, en attendant l'heure de mon souper, dans un bois de myrtes et d'orangers, situé à peu de distance de ma villa, sur le chemin de Tempio, lorsque je vis venir à moi, dans le sentier que je suivais, une jeune fille que je reconnus bientôt pour être la charmante Eriça, l'aînée des filles de mon ami Martinoli, celle que vous avez vue en deuil hier au spectacle. Surpris de la voir

seule à une heure presque indue et à une assez grande distance de la demeure de son père, je craignis qu'elle n'eût à m'apprendre quelque malheur arrivé chez elle, de sorte que je me précipitai à sa rencontre de toute la vitesse que me permettaient mon embonpoint et une sorte d'attaque de goutte que j'avais en ce moment ; elle, de son côté, en me voyant venir, avait hâté le pas : ainsi c'était bien positivement moi qu'elle cherchait.

« Quand nous nous rejoignîmes, je fus frappé de la pâleur de son teint et de l'animation sinistre de son regard. Je lui pris la main, je trouvai cette main tremblante ; je lui adressai la parole, et quand elle me répondit, ce qui fut après quelques secondes de silence, il me sembla que sa voix, habituellement douce et vibrante, n'avait pas son timbre accoutumé.

« — Aucun malheur n'est arrivé chez vous, j'espère ? lui dis-je du ton d'une personne qui lui témoignait un intérêt affectueux.

« — Aucun que je sache jusqu'à présent, me répondit-elle. Néanmoins je venais vous

parler d'une chose qui pourra en amener dans l'avenir, si vous ne m'aidez pas à vaincre les obstacles qui s'opposent à son accomplissement.

« — Vous savez que vous pouvez disposer de moi en tout et pour tout, et ceci n'est pas une phrase banale dans ma bouche. J'ai pour vous l'affection d'un véritable et courageux ami.

« — Je le sais, sans cela je ne serais pas accourue vers vous avec une confiance toute filiale. Il y a même déjà longtemps que je veux vous parler.

« Elle garda le silence de nouveau pendant quelques secondes, et il me sembla qu'une légère teinte rosée se répandait sur la pâleur de ses joues. Je compris alors qu'en dépit de la résolution habituelle de son caractère, l'aveu qu'elle avait à me faire l'embarrassait un peu, et je m'empressai de venir à son secours comme un confesseur intelligent.

« — Je gage, lui dis-je en souriant, qu'il y a quelque petite amourette sous jeu. Eh bien ! j'accepte de grand cœur le rôle de confident.

« — Ne parlez pas avec cette légèreté des choses sérieuses, interrompit-elle avec une sorte d'impatience qui me confirma dans ma pensée. Il ne s'agit pas d'une amourette, comme vous dites, M. de Lipona, mais d'une passion profonde, inguérissable, que j'inspire et que je partage.

« — Comme une personne telle que vous, ma chère enfant, n'a pu donner son cœur qu'à un homme digne de posséder un pareil trésor, je ne vois pas ce qui peut vous mettre tant de trouble dans l'esprit, et vous rendre si nécessaire le concours de vos amis.

« — Mon père a refusé ce matin ma main à l'homme que j'aime... que j'aimerai toujours, me dit-elle d'une voix sombre qui me révéla toute la gravité des faits qu'elle confiait à mon amitié.

« — Je commence à comprendre... et vous voulez que j'intercède en votre faveur. Je ne demande pas mieux. Votre père a confiance en moi... J'ai deviné, n'est-ce pas?

« Elle me prit les deux mains et elle les serra dans les siennes avec une force à me faire craquer toutes les jointures.

« — Oui, c'est cela que je veux. Oh ! que vous êtes bon de compatir ainsi aux souffrances de mon pauvre cœur !

« — Faut-il que j'aille dès ce soir à Tempio ? lui demandai-je en désignant la ville avec l'extrémité de ma canne.

« — Je crois qu'il vaut mieux attendre à demain. Je viens d'avoir une scène violente avec mon père ; il doit être très-irrité contre moi. Peut-être ne serait-il pas sage de l'aborder en ce moment.

« — Vous avez raison... maintenant j'espère que vous allez...

« — C'est juste, interrompit-elle avec une vivacité qui indiquait qu'elle avait deviné ma pensée ; il est indispensable que vous sachiez le nom de celui en faveur duquel vous allez parler... Eh bien ! continua-t-elle après une courte hésitation, celui que j'aime est Marco Broggi.

« — Et votre père refuse Marco Broggi ! m'écriai-je. Marco Broggi, le plus beau, le plus spirituel, le plus noble et le plus riche jeune homme de Tempio ! Mais c'est inconcevable ! Il faut qu'il y ait là-dessous quelque

malentendu. Comment les choses se sont-elles passées? Vous comprenez que j'ai besoin de tout savoir pour vous servir utilement.

« — Marco Broggi est venu avec son père, qui a fait la demande de ma main. Le mien n'a pas refusé positivement, mais il a donné une réponse évasive, et quand les Broggi ont été partis, il m'a fait appeler, et il m'a dit avec beaucoup de douceur et de tristesse, mais avec une grande fermeté, que je ne devais pas songer à ce mariage, attendu qu'il n'y consentirait jamais, et qu'il me priait de ne lui en plus parler.

« — Alors qu'avez-vous dit?

« — J'ai demandé respectueusement les motifs de ce refus si positif.

« — C'est où j'en voulais venir. Eh bien! qu'a répondu votre père? Un homme aussi juste ne prend jamais un parti de cette gravité, et, en apparence du moins, si incompréhensible, sans les raisons les plus fortes.

« — Mon père n'a rien articulé de positif; il m'a dit seulement qu'il avait travaillé toute sa vie à inspirer une grande confiance à ses enfants, et qu'il espérait qu'en me disant que

je serais malheureuse avec Marco Broggi, cela devait me suffire. Là-dessus, continua-t-elle, je me suis emportée de paroles, et j'ai fini par faire pleurer mon pauvre père, qui n'a cependant pas cédé.

« — Tout cela est grave, mon enfant, très-grave, je ne veux pas vous le dissimuler. Pour que votre père ait agi ainsi, il faut qu'il n'ait pas pu faire autrement, et dans ce cas, je ne réussirai pas plus que vous, hélas!

« — Essayez toujours, je vous en conjure, dit-elle en prenant une attitude suppliante.

« — La crainte d'un échec ne fera qu'exciter mon zèle. Ainsi, demain au point du jour, je me mettrai en route. Votre père est matineux, je le trouverai dans son jardin au milieu de ses fleurs; je lui rappellerai quelques-uns de ses souvenirs de jeunesse qu'il caresse toujours avec plaisir, et quand je le verrai au point où je veux qu'il soit, j'aborderai la grande affaire, en lui disant, n'est-ce pas? que vous êtes venue vous confier à moi.

« — Pendant ce temps-là, j'irai faire une petite prière aux pieds de la madone du bon secours.

« Tout en parlant ainsi, nous avions toujours cheminé dans le petit bois de myrtes et d'orangers, dont nous atteignîmes enfin la lisière. Je vis alors, à la teinte dorée des rayons qui se glissaient à travers le feuillage, que le soleil allait bientôt se coucher, et je demandai à Erica si elle souhaitait que je l'accompagnasse jusqu'aux premières maisons de Tempio.

« — J'ai fait souvent ce trajet toute seule à une heure aussi avancée... et d'ailleurs, ce soir, j'ai une compagnie pour mon retour.

« — Votre sœur sûrement...

« Et en parlant ainsi j'étais de bonne foi.

« — Non, interrompit-elle; c'est Marco Broggi, qui m'a offert son bras, et il sait pourquoi je suis venue vous trouver.

« — Marco Broggi ! dis-je avec inquiétude ; et ne craignez-vous pas que votre père... ?

« — Mon père, interrompit-elle de nouveau, m'a défendu d'épouser Marco Broggi, mais il ne m'a pas défendu de le voir et d'aller me promener avec lui, comme j'ai toujours fait depuis que je sais marcher.

« Je vous ferai observer, me dit le cheva-

lier en interrompant son récit, que la pureté de nos mœurs et la simplicité patriarcale de nos usages autorisent les promenades de toutes les heures entre les jeunes gens de sexe différent qui ont de l'attrait les uns pour les autres. Chez nous, la force est si loyale et la faiblesse si fière, que cette grande liberté laissée à tous ne produit jamais le moindre scandale.

« Toutefois, dans la circonstance dont il s'agit, continua le chevalier en reprenant sa narration, il me sembla qu'Erica commettait une faute grave en bravant la défense de son père presque sur l'heure où elle lui avait été signifiée, et je ne doutai pas que si Martinoli avait connaissance de cette promenade nocturne, il n'en ressentît une irritation qui le rendrait moins favorable encore que je ne le supposais à la démarche que je devais tenter le lendemain.

« Je dis tout cela à la jeune fille avec une complète franchise, et sans me laisser arrêter par la colère qui jaillissait de ses yeux et l'impatience que trahissaient ses moindres gestes pendant que je parlais.

« — Pourquoi me gènerais-je aujourd'hui, s'écria-t-elle en frappant du pied, quand hier, pas plus loin qu'hier, entendez-vous, M. de Lipona ? mon père a retenu à souper Marco, avec lequel j'avais passé une partie de la journée et de la soirée à la pêche? Il veut donc que j'aie un amoureux et il ne se soucie pas que je prenne un mari. Expliquez-moi cette contradiction.

« — Votre père, mon enfant, est un vrai Sarde qui respecte les antiques usages de notre pays, et qui a foi dans l'honnêteté de ses filles. Cependant je suis convaincu que, s'il venait à apprendre votre promenade de ce soir, il ne manquerait pas de vous dire que vous avez bien peu de confiance en ses avis, et encore moins de soumission à ses ordres.

« — Mais encore une fois, interrompit Erica, il ne m'a défendu qu'une chose, c'est d'épouser Marco Broggi.

« — Enfin, nous verrons cela demain, mon enfant, répondis-je, et je vous jure que je voudrais de tout mon cœur me tromper dans mes fâcheuses prévisions.

« Nous sortîmes du bois en ce moment, et

Marco Broggi, qui guettait sans doute la fin de ma conférence avec la belle Erica, se présenta à nous immédiatement.

« C'était, comme je vous l'ai dit en vous rapportant ma conversation avec la jeune fille, un des plus beaux garçons qu'on puisse voir. Grand, mince, agile, rempli de grâce dans ses mouvements, éloquent dans son langage, avec des yeux qui parlaient alors même que sa bouche gardait le silence, il était impossible de le voir pour la première fois sans conserver une vive impression de cette vue. Il n'avait pas d'égal dans la perfection avec laquelle il exécutait nos danses rustiques; et quand il entonnait un de nos airs nationaux, nos meilleurs chanteurs se taisaient sous prétexte de l'écouter, mais en réalité pour ne pas entrer en lutte avec lui. Fils d'un homme jusque-là bien famé, et qui était un des plus riches propriétaires de Tempio, il réunissait donc des avantages sérieux à des agréments dont je reconnaissais toute la valeur, quoique je n'y attachasse pas autant de prix que la belle Erica.

« Marco me remercia avec effusion, quand

la jeune fille lui eut dit que je m'étais engagé à intercéder en sa faveur dès le lendemain.

« Pendant qu'il m'exprimait sa reconnaissance avec la facilité poétique de son langage, je l'examinai avec plus d'attention que je n'avais fait encore, sans doute parce que j'étais plus intéressé à le connaître maintenant, et je fus frappé de l'expression fausse et méchante qui jaillissait quelquefois et comme malgré lui de son regard habituellement spirituel et doux. Cette expression était rare, fugitive; mais une fois qu'on l'avait saisie dans son rapide passage, on ne l'échappait plus chaque fois qu'elle se reproduisait, et elle vous donnait involontairement l'idée d'une mauvaise nature voilée par une prodigieuse hypocrisie. Mon ami Martinoli avait-il fait cette remarque, et quelque circonstance qui en eût été la confirmation était-elle venue à sa connaissance? Voilà ce que je ne savais pas et ce que je me demandais avec inquiétude, car le sort d'Erica m'intéressait vivement.

« — J'espère, Marco, dis-je au jeune homme en lui montrant Erica, que vous connaissez tout le prix d'un pareil trésor. S'il en était

autrement, rien au monde ne pourrait me déterminer à me mêler de vos affaires, je vous en avertis avec la franchise un peu rude qui est le fond de mon caractère, comme vous savez.

« Il me prit vivement la main et il me fit une phrase délicieuse sur son amour. Je ne vous la répète pas, dans la crainte d'en affaiblir le charme.

« — Elle sera heureuse avec vous? repris-je avec un peu plus de défiance encore, car je suis toujours en garde contre les sentiments qui s'expriment avec éloquence et esprit.

« — Je l'espère, me répondit-il modestement. Pour cela je ne lui demande que de savoir se contenter du bonheur d'être adorée de celui qu'elle aime aujourd'hui.

« Erica se suspendit avec un abandon rempli de pudeur au bras du jeune homme, et elle attacha sur lui un de ces regards chastes et passionnés tout à la fois, que je n'ai jamais vus briller que dans les yeux des filles de mon pays.

« — Eh bien! mes enfants, à demain, leur

dis-je ; ne prenez pas le plus long pour retourner à Tempio, afin d'y rentrer avant la chute complète du jour.

« Marco sourit, et Erica leva sur moi son doux et fier œil noir, comme pour me dire : Qui oserait mal interpréter la conduite d'une fille sarde ?

« Ils s'éloignèrent peu de moments après, et je les suivis quelque temps des yeux, pendant qu'ils descendaient, appuyés l'un sur l'autre, l'étroit sentier tracé en zigzag sur le flanc d'une colline, sentier qui ramenait directement à la ville qu'ils habitaient tous deux. Quelquefois un groupe d'arbres, un lambeau de haie ou une sinuosité du chemin me les cachaient pour un moment; mais alors je les accompagnais toujours de la pensée, et quand je les retrouvais du regard, l'instant d'après, ils étaient toujours dans la même attitude, Erica marchant la tête baissée, Marco penché vers elle et murmurant des paroles d'amour à son oreille. Le crépuscule à chaque minute plus faible, la distance à chaque pas qu'ils faisaient plus grande, les dérobèrent bientôt complétement à mes re-

gards, et après être resté un moment encore immobile à la place où je les avais quittés, je m'acheminai, triste, rêveur, maussade même, vers ma demeure de célibataire, où il me sembla que j'étais bien plus seul encore que de coutume.

« Toute la nuit je pensai à cet amour d'Erica, amour si ardent, qu'il allait jusqu'à lui faire braver son père, pour lequel elle avait toujours eu cependant une véritable adoration et un respect qui ne s'étaient jamais démentis une seule fois.

« Puis je pensais aussi à ce fourbe et méchant regard du beau Marco, et je me disais avec effroi que j'aurais peut-être tort de m'intéresser à son mariage avec la fille de mon vieil ami.

« Néanmoins, à la toute petite pointe du jour, je me levai, bien décidé à tenir ma promesse, et comme cinq heures sonnaient dans les couvents et les paroisses de Tempio, je frappais à la porte de la maison de Martinoli, l'une des plus belles de Tempio.

« Ainsi que je l'avais prévu la veille, il était déjà dans son jardin, car ce qu'il aimait le

plus après sa fille et les pauvres, c'étaient ses fleurs. Quand il m'aperçut, il posa sur le bord de la coquille d'une fontaine deux arrosoirs qu'il allait sans doute remplir, et il vint à moi la main tendue, l'affection dans le regard et le sourire sur les lèvres.

« — Quel heureux hasard vous amène de si bon matin, mon cher chevalier? demanda-t-il de cette voix grave et douce que vous avez dû remarquer hier pendant la petite visite que nous leur avons faite.

« — Ce qui m'amène, c'est une affaire qui m'intéresse d'autant plus qu'elle vous concerne personnellement, mon cher ami, et vous savez...

« — C'est donc de mes enfants qu'il s'agit? interrompit-il avec une tendresse inquiète, dans laquelle sa sollicitude de père se révélait tout entière.

« — Précisément; mais rassurez-vous, car il n'y a pas de quoi s'alarmer.

« — Asseyons-nous sur ce banc pour causer avec plus de calme... Est-ce de la santé d'Isidora que vous désirez me parler? reprit-il quand nous fûmes établis sous un épais

berceau de chèvrefeuille et de jasmin, constellé de millions de fleurs blanches et rosées.

« — Non, répondis-je, car je sais par notre médecin que vous êtes tout à fait rassuré à cet égard. Elle a repris toute sa fraîcheur, et il semble même que sa santé ait gagné encore.

« — Je devine ! s'écria-t-il tout joyeux ; vous avez à me proposer un mari pour ma chère et belle Erica... le diamant de Tempio, comme disent ses compagnes.

« — Précisément.

« — De votre main, mon ami, je le prendrais les yeux fermés ; mais la difficulté est de le lui faire accepter à elle.

« — Non, mon ami, la difficulté n'est pas là, car c'est déjà tout fait.

« — Encore Marco Broggi !... murmura-t-il avec une profonde tristesse. Excusez-moi, chevalier, mais vous comprenez que je ne saurais vous accorder ce que j'ai cru devoir refuser aux sollicitations et aux larmes de ma pauvre fille, que j'adore, comme vous savez.

« — J'ai compris cela avant de venir ici, mon vieil ami ; seulement je m'étais dit que si, par le plus grand hasard du monde, votre refus était basé sur des préventions, je pourrais peut-être...

« — Je n'ai jamais de préventions, Lipona, interrompit-il avec douceur et mélancolie ; n'avez-vous donc pas encore découvert cela depuis tant d'années que nous nous connaissons comme deux frères ?

« — Vous avez raison, mon ami ; mais je m'excuserai en vous disant que j'ai mal rendu ma pensée. J'avais cru... je voulais vous faire entendre que la grande disproportion des fortunes était sans doute la cause de votre opposition à cette union, si convenable sous tous les autres rapports.

« — J'ai plus d'orgueil paternel que cela, chevalier, répondit le podestat, car je pense que celui qui épousera ma fille sera encore plus pauvre qu'elle, possédât-il tous les trésors de la terre.

« — Et vous avez raison... Marco Broggi appartient du reste à une des meilleures familles du pays.

« — Je le sais.

« — Il passe pour un bon et honnête jeune homme près de tous ceux qui le connaissent.

« — Je suis trop franc pour ne pas assurer que je n'ai jamais entendu dire le contraire.

« — Et enfin, mon ami, votre fille l'aime avec toute l'ardeur d'un cœur sarde.

« — Hélas! à qui le dites-vous? C'est là le malheur... malheur bien grand.

« — Mais lui l'aime aussi, et alors...

« — Il l'aime aussi, dites-vous, Lipona? interrompit-il en posant sa main sur mon bras. En êtes-vous bien sûr, mon ami?

« — Il me semble qu'il ne saurait en être autrement ; mais d'où vient ce doute, mon cher Martinoli ?

« — J'aimerais mieux ne pas répondre à cette question : il s'agit d'une confidence qui m'a été faite, et, quoique le secret ne m'ait pas été demandé, il serait peut-être mal à moi de le divulguer, même à un homme aussi parfaitement sûr que vous.

« — Prenez garde, Martinoli, interrom-

pis-je à mon tour, mais il ne faudrait pas que, dans cette circonstance, votre fille crût que vous vous opposez à son bonheur par des motifs qui ne seraient pas réellement sérieux.

« Il se couvrit le visage de ses deux mains, et je l'entendis qui disait tout bas, comme s'il se parlait à lui-même : « Il a raison ; la « passion ne se gouverne pas avec ces mots : « *Croyez-moi, faites ce que je vous dis.* »

« — Écoutez, chevalier, reprit-il en élevant la voix et en découvrant ses traits, je vais faire une chose qui est mal, une chose que je n'ai jamais faite depuis que je suis au monde ; mais ce que je perdrai de votre estime en agissant ainsi, j'espère que je le retrouverai plus tard : les réflexions que vous m'avez communiquées, la dernière surtout, me déterminent à sortir de la réserve que je m'étais imposée d'abord. Vous avez raison, il ne faut pas que ma fille puisse supposer que des motifs frivoles dirigent ma conduite dans une affaire aussi grave : vous allez savoir pourquoi je ne veux pas de Marco Broggi pour mon gendre.

« Il s'arrêta un moment pour se remettre, car il paraissait vraiment souffrir de l'action qu'il allait commettre, et dont, selon moi, il s'exagérait beaucoup l'importance, puis il reprit péniblement :

« — C'est donc hier, vers midi, que les Broggi sont venus me demander la main d'Erica. J'ai dû être surpris de leur visite, mon cher chevalier, car la veille au soir ils avaient fait la même démarche auprès de Martha Corbari : je savais cela d'une manière certaine.

« — Martha Corbari! m'écriai-je; cette riche veuve dont l'unique fille est si contrefaite et n'a pas six mois à vivre, au dire de toute la faculté de l'île! Mais en êtes-vous bien sûr, Martinoli? Une semblable conduite me semblerait monstrueuse.

« — Je pense comme vous, mon ami, et je vais vous faire comprendre que je ne puis pas me tromper : le matin même, Martha Corbari était venue elle-même pour me confier cette affaire, et me dire que, bien qu'elle soupçonnât que Marco Broggi n'était pas indifférent à sa malheureuse fille, celle-ci avait

eu le bon esprit de le refuser... Or, vous comprenez, mon cher Lipona, que je ne saurais croire à un amour qui se serait parfaitement arrangé d'un autre mariage, et que j'ai dû prendre très-mauvaise opinion de Broggi en lui voyant feindre des sentiments qui ne peuvent être bien profonds chez lui. Puis ne trouvez-vous pas bien mal d'avoir voulu épouser cette pauvre petite Corbari, uniquement pour sa fortune, puisqu'elle est condamnée à mourir dans peu de mois? Voyons, la main sur la conscience, devais-je agir autrement que je n'ai fait? Je m'en remets entièrement à votre décision.

« — Vous êtes le plus sage aussi bien que le meilleur des hommes! m'écriai-je en lui pressant chaleureusement la main; mais il faut que votre fille sache tout cela : quand elle verra qu'elle a mal placé son affection, elle s'en guérira plus vite.

« — Chargez-vous de ce soin, mon cher chevalier ; moi je ne me sens pas le courage de lui causer une si grande affliction; je ne lui ai déjà fait que trop de chagrin à la pauvre enfant.

« — Je lui parlerai dès qu'elle sera levée.

« — Elle l'est depuis longtemps : mes filles commencent toujours à gazouiller avec les hirondelles. Vous les trouverez, selon toute apparence, au parloir... faites de votre mieux, mon ami ; mais dites bien que, quoi qu'il arrive et qu'on fasse, je ne céderai jamais : Marco Broggi est un mauvais homme qui rendrait ma fille malheureuse. L'inflexibilité est pour moi un devoir.

« Je voulus combattre cette idée d'un père éclairé, mais je ne trouvai dans mon esprit que ces raisonnements sans force qui trahissent les tentatives pénibles et désespérées d'une conviction chancelante ; je quittai donc Martinoli et je me dirigeai vers le parloir.

« Erica m'attendait près de la porte, appuyée sur sa sœur ; toutes deux étaient tremblantes et émues comme si la même âme animait leurs deux corps.

« Je leur contai avec tous les ménagements possibles ce que leur père venait de m'apprendre, et je ne leur dissimulai pas que je n'avais plus aussi bonne opinion de Marco.

« — Vous auriez raison si cette histoire

était vraie, interrompit Isidora; mais nous, nous avons de sérieux motifs pour en douter. C'est Martha Corbari qui est venue demander Broggi pour sa fille, et, de colère d'avoir été repoussée, elle a imaginé cet infernal mensonge. Marco nous avait prévenues.

« — Martha est une brave femme, mes enfants, répliquai-je, et je me demande pourquoi elle aurait fait cette méchante action : elle m'a toujours dit que sa fille ne se marierait jamais.

« — J'examinerai cela de près, reprit Erica d'une voix sombre, et malheur à ceux qui m'auront trompée! Merci toujours de votre bonne volonté, M. le chevalier, ajouta-t-elle en me tendant la main. Si j'ai encore besoin de vos services, vous me permettrez, n'est-ce pas? de les réclamer de nouveau, et vous ne vous découragerez pas, malgré votre échec d'aujourd'hui.

« Il va sans dire, continua le chevalier, que je promis de faire dans l'occasion tout ce qui dépendrait de moi; après cette promesse, je pris congé des deux aimables sœurs, que je ne revis pas pendant plusieurs jours.

« Le dimanche suivant, Martinoli vint me voir. Il me conta qu'il avait eu une explication fort calme avec sa fille, et qu'il l'avait trouvée beaucoup plus raisonnable, quoiqu'elle n'eût pas voulu s'engager à renoncer à Marco. Lui, de son côté, n'avait pas cru devoir défendre les rapports entre les deux jeunes gens ; son profond respect pour les usages du pays l'avait emporté sur sa sollicitude paternelle, et il avait d'ailleurs toute confiance en la vertu d'Erica.

« — *Elle est fière,* me dit-il ; *avec cela une femme se tire toujours d'affaire.*

« L'été s'écoula ; mes rapports de bon voisinage continuèrent comme d'habitude avec la famille Martinoli, mais Erica ne réclama plus mes bons offices, et son père ne me parla pas du mariage. Une fois seulement, comme nous revenions ensemble de l'église, le jour anniversaire de la mort de sa femme, douce et noble créature qu'il avait perdue depuis une quinzaine d'années, il me dit qu'une maison sans mère de famille était presque toujours vouée au malheur, et je crus comprendre qu'en s'exprimant ainsi il faisait,

dans le fond de sa pensée, allusion à l'amour de sa fille pour Marco Broggi.

« Ce dernier venait beaucoup plus rarement chez le bon podestat, qui, cependant, n'avait pas cessé de l'accueillir avec cordialité. Croyait-il Erica guérie de sa passion, ou du moins décidée à la combattre? Cela est peu probable, car il était de notoriété publique dans le pays que les relations des deux jeunes gens étaient aussi fréquentes que par le passé, quoiqu'ils se vissent moins souvent chez Martinoli. Tantôt on les rencontrait le matin, parcourant à cheval les voûtes ombreuses de la poétique forêt de Milli, l'une des merveilles de notre île; tantôt on les voyait le soir se promenant bras dessus, bras dessous au bord de la mer. Au bal, Erica ne dansait qu'avec Marco; au tavolazzo[1], quand Marco touchait le but, Erica devenait rouge comme la pulpe d'une grenade trop mûre. Une fois Marco fut malade, et tant que dura sa maladie, Erica fit brûler jour et nuit des cierges devant l'autel de la Madone miraculeuse.

[1] Tir à la carabine.

Toutefois les commères de Tempio disaient toujours : *Ils s'aiment bien ; mais si la fille de Martha Corbari en réchappe, ce sera elle que Marco Broggi épousera, parce qu'elle est la plus riche du pays.*

« Au mois de décembre, je quittai, comme à mon ordinaire, la Sardaigne pour aller passer l'hiver à Gênes. La veille de mon départ, j'avais fait une visite d'adieu à mon ami Martinoli, et je m'étais trouvé un instant seul avec les deux aimables sœurs.

« — Quand reviendrez-vous ? m'avait demandé Erica d'un ton très-significatif.

« — Comme toujours : au moi de mai.

« — Alors il est probable que vous me trouverez mariée à Marco Broggi.

« Je n'eus pas le temps de faire une question ; Martinoli revenait, et Erica avait mis un doigt sur sa bouche pour me recommander le silence. J'obéis à cette muette injonction.

« Le 2 mai de l'année suivante, il y a par conséquent treize mois maintenant, reprit le chevalier après un repos de quelques minutes, je traversais la petite ville de Tempio pour me rendre à ma villa, ou j'étais attendu

depuis quelques jours. C'était un dimanche, et cependant il ne me sembla pas que la ville eût son air habituel de gaieté. Les visages des passants étaient sombres, les groupes de gens arrêtés dans les rues ou sur les places s'entretenaient mystérieusement : on eût dit que quelque grande catastrophe avait plongé dans le deuil la cité paisible. Inquiet, je fis arrêter ma voiture, et avisant un citoyen que je connaissais, je lui demandai ce qui était arrivé.

« — Un grand malheur, Excellence, me répondit-il. Marco Broggi a été trouvé assassiné, ce matin même, à la pointe de San-Germano. Il paraît qu'il était mort depuis quelques heures déjà, car le corps était froid et roide, et le sang figé autour de la plaie : un rude coup de poignard, ma foi !

« — Et qui a commis ce crime?

« — Dieu seul le sait, interrompit mon interlocuteur, en s'éloignant pour aller sans doute prendre des informations d'un autre côté.

« Je courus en toute hâte chez les Martinoli ; j'avais le cœur bien serré, comme vous pouvez penser, en récapitulant dans mon esprit toutes les causes qui avaient pu ame-

ner l'événement tragique que je venais d'apprendre.

« Jamais je n'oublierai le spectacle que m'offrit la maison du podestat, et la scène qui suivit de près mon entrée. Dans une grande salle au rez-de-chaussée, Martinoli, revêtu des insignes de ses fonctions, était assis devant une table, de l'autre côté de laquelle se tenait son greffier la plume à la main ; à la droite de mon ami, était sa fille Erica Isidora, son autre fille, était assise à sa gauche.

« La salle était remplie de monde et de tumulte ; chacun apportait des renseignements contradictoires, dont le greffier prenait note aussitôt avec l'impassibilité ordinaire à cette sorte de gens.

« Mon entrée ne fut pas remarquée au milieu de cette foule livrée à des émotions si vives ; je ne le regrettai pas, en pensant que ma présence connue augmenterait le trouble de mes pauvres amis, et les arracherait peut-être au calme dont ils avaient tant besoin.

« Une chose me frappa avant toutes les autres, et tout naturellement absorba bien-

tôt toute mon attention, ce fut l'attitude d'Erica. L'œil sec, le front haut, les narines dilatées, elle n'avait rien, dans son aspect, de la femme atteinte dans ce qu'elle a de plus cher. Tout son être, que je m'étais imaginé brisé par la douleur, respirait une sorte d'énergie sauvage, jointe à une indomptable fierté : ses lèvres à demi ouvertes, comme celles de toutes les personnes qui écoutent avec une grande attention, n'étaient pas tremblantes ; aucun mouvement nerveux ne faisait tressaillir sa main négligemment posée sur la table devant elle ; aucune contraction n'altérait l'impassibilité presque surhumaine de son visage. De temps en temps, son père, sans doute aussi confondu que moi de ce calme terrible, se tournait vers elle et la contemplait avec une anxiété qui prenait peu à peu le caractère de la terreur à mesure que la scène se prolongeait.

« Les allées et venues des gens qui apportaient de nouveaux renseignements se succédaient sans interruption, mais ne produisaient aucune lumière, si faible qu'elle fût, sur les causes et l'auteur de ce crime étrange. Marco

avait des rivaux, mais n'avait pas d'ennemis ; cependant l'assassinat n'était pas douteux, et il fallait découvrir le coupable, pour l'honneur de la cité de Tempio, de tout temps célèbre par la douceur de ses mœurs.

« Le père de Marco était présent ; il se leva, promena sur tous les assistants son regard voilé de larmes, puis il dit lentement, mais d'une voix ferme et vibrante :

« — Podestat, ce sont les Feretti qui ont fait le coup : je vous demande justice contre eux. Si on me la refuse, tout vieux que je suis, je me vengerai moi-même.

« Un sourd murmure de mécontentement circula dans la foule. Les Feretti étaient la famille la plus justement considérée de Tempio après celle du podestat, et l'on savait qu'ils avaient soutenu et gagné un procès contre les Broggi.

« — Murmurez tant que vous voudrez, répondit le père du pauvre Marco ; mais j'ai mes preuves, et je les produirai quand il en sera temps. En attendant, je requiers l'arrestation des Feretti. Pourquoi ne sont-ils pas ici comme tous les autres habitants notables de

la ville? Vous voyez bien que cette absence les accuse! Ils n'ont pas osé se trouver en présence du père de leur victime.

« Les regards cherchèrent dans la salle; effectivement, il ne s'y trouvait aucun Feretti.

« Le podestat se pencha alors vers son greffier, et il donna, à voix basse, l'ordre de préparer un mandat d'amener contre les accusés.

« Il n'avait pas achevé sa phrase, que sa fille Erica, se dressant à côté de lui comme un spectre vengeur, leva la main et fit signe qu'elle voulait parler.

« A la minute même, un silence profond s'établit : chacun semblait comprendre que la vérité allait jaillir irrécusable de cette bouche énergique et de ce cœur si maître de soi.

« — Ne cherchez pas le coupable plus longtemps, dit Erica d'une voix lente et solennelle : voici le poignard qui a donné la mort, et c'est la main qui a frappé qui vous le jette.

« En prononçant ces mots, la jeune fille, tirant de son sein un poignard ensanglanté, le posa sur la table, devant le malheureux podestat atterré.

« — Signor Broggi, reprit-elle en se retournant vers le père de Marco, j'aimais votre fils... Je l'aimais tant, continua-t-elle après quelques secondes d'un douloureux silence, que j'avais consenti à fuir la maison paternelle, pour l'épouser secrètement... Eh bien! savez-vous ce qu'il m'a dit quand nous nous sommes trouvés seuls au milieu de la nuit, et qu'il m'eut crue assez compromise pour ne plus pouvoir reculer?... Il n'a pas eu honte de m'apprendre qu'il était déjà fiancé à la fille de Martha Corbari; qu'il allait l'épouser sous peu de jours; mais qu'elle ne vivrait pas longtemps, et qu'alors il viendrait me joindre à Cagliari, où il allait me conduire.

« J'ai vu tout d'un coup que j'avais donné ma vie, mon honneur, mon amour à un misérable... Aussitôt j'ai tiré ce poignard de mon sein... et j'ai tué Marco, le traître! Qu'on me juge.

« Et elle se rassit fière, sereine, intrépide, sans que l'aveu terrible qu'elle venait de faire eût causé le moindre tremblement à sa voix, sans que la vue de ce poignard, toujours couché devant elle et encore sanglant, eût mis

du trouble dans son regard. Elle avait été sublime et magnifique : on eût dit, à la voir, la personnification vivante de l'antique fierté des filles de la Sardaigne.

« Un frémissement d'admiration et d'horreur parcourut tout l'auditoire; néanmoins, il me parut que la première l'emportait sur l'autre : c'était d'ailleurs mon impression personnelle.

« Le vieux Broggi, qui aurait peut-être mieux aimé, puisque son fils devait mourir, qu'il eût été tué par la main d'un Feretti, parce qu'il aurait eu alors la consolation de la vengeance, le vieux Broggi attendit que le murmure de la foule fût un peu calmé, puis il répondit en s'adressant au pauvre Martinoli, foudroyé par la révélation de sa fille :

« — Podestat, on a tué mon fils, et on le calomnie, je demande deux réparations.

« Il avait à peine prononcé ces mots, que le cri de *justice! justice!* retentit à la porte de la salle.

« Tous les regards prirent cette direction, et l'on aperçut Rosita Corbari appuyée sur sa mère Martha, qui cherchait à percer

les rangs pressés de la foule, pour arriver jusqu'au podestat.

« Ce fut la vieille Martha qui prit la parole, et après avoir déposé entre les mains tremblantes du magistrat un anneau d'or, des lettres et une promesse de mariage, elle demanda à son tour la punition du meurtrier du fiancé de sa fille.

« En présence de ces témoignages accablants, le vieux Broggi garda le silence, et Martinoli prononça un arrêt qui renvoyait sa fille devant la haute cour de justice séante à Sassari, comme coupable de meurtre sans préméditation.

« Elle parut devant le tribunal, intrépide et calme, comme elle s'était montrée à côté de son père, quelques heures après le meurtre. La moitié de la population de Tempio s'était transportée à Sassari, pour assister aux débats du procès, et quand l'acquittement fut prononcé, ce qui ne pouvait être douteux, deux mille bras portèrent en triomphe la jeune fille, qui ne put jamais se dérober à cette pénible mais flatteuse ovation.

« Le soir même, les aînés des trois prin-

cipales familles de Sassari vinrent successivement demander la main de la belle Erica. Elle répondit à chacun d'eux, qu'elle avait pris le deuil pour toute sa vie, et qu'elle ne se marierait jamais.

« A Gênes, il y a de cela quelques semaines à peine, elle a fait la même réponse à une demande en mariage du marquis de C***, qui mettait à ses pieds cent mille livres de rente, et un des plus beaux noms de l'Italie.

« Voilà mon histoire, ajouta le chevalier, comment la trouvez-vous ?

— Très-intéressante ; mais je ne vous dissimulerai pas qu'elle diminue un peu le désir que vous m'aviez donné de connaître votre île, si patriarcale, disiez-vous.

— Venez toujours la visiter, mon ami... La civilisation y fait des progrès tous les jours.

FIN.



